Serfogee Rajah 1811

135

ŒUVRES

DE MOLIERE,

AVEC

Fr. 135

DES REMARQUES GRAMMATICALES,

DES AVERTISSEMENS,

ET

DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE PIECE,

PAR M. BRET.

135

TOME PREMIER.

A LONDRES:

CHEZ J. JOHNSON; J. WALKER; J. RICHARDSON; J. FAULDER; VERNOR, HOOD, ET SHARPE; R. LEA; J. NUNN; CUTHELL ET MARTIN; E. JEFFERY; LACKINGTON, ALLEN, ET CO.; WILKIE ET ROBINSON; J. BOOKER; BLACK, PARRY, ET KINGSBURY; ET J. ASPERNE.

1809.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE LA VRILLIERE,

MINISTRE ET SECRETAIRE D'ETAT.

MONSEIGNEUR,

LE protecteur, je dirai plus, l'ami, du célèbre auteur de la Métromanie, eût à coup sûr été celui de l'inimitable Molière. C'est à ce titre de soutien et d'ami des arts que vous ont transmis tant de secrétaires d'état de votre nom, vos prédécesseurs et vos modèles; c'est à ce titre, dis-je, autant qu'à votre naissance illustre et à la dignité de vos fonctions, que je fais aujourd'hui l'hommage de la nouvelle édition du père de la scène comique Françoise.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble,

et très-obeissant serviteur,

BRET.

TABLES DES PIECES

CONTENUES

DANS CETTE EDITION.

TOME PREMIER.

DISCOURS PRELIMINAIRE . . . . Page 1

Vie de Molière, par M. de Voltaire 21

Supplément à la Vie de Molière 39

Avertissement de l'Editeur sur *L'Etourdi* 1

L'ETOURDI, *ou* LES CONTRE-TEMS 11

Observations de l'Editeur sur *L'Etourdi* 123*

Avertissement de l'Editeur sur *Le Dépit Amoureux* . 123

LE DEPIT AMOUREUX 129

Observations de l'Editeur sur *Le Dépit Amoureux* . 229

Avertissement de l'Editeur sur *Les Précieuses Ridicules* 251

Préface des *Précieuses Ridicules* 261

LES PRECIEUSES RIDICULES 265

Observations de l'Editeur sur *Les Précieuses Ridicules* 307

TOME SECOND.

Avertissement de l'Editeur sur *Le Cocu Imaginaire* . 3

SGANARELLE, *ou* LE COCU IMAGINAIRE 9

Observations de l'Editeur sur *Le Cocu Imaginaire* . . 45

Avertissement de l'Editeur sur *Don Garcie de Navarre*, ou *Le Prince Jaloux* 57
DON GARCIE DE NAVARRE, *ou* LE PRINCE JALOUX 61
Avertissement de l'Editeur sur *L'Ecole des Maris* . . 141
L'ECOLE DES MARIS 149
Remarques Grammaticales sur *L'Ecole des Maris* . 213
Observations de l'Editeur sur *L'Ecole des Maris* . . 216
Avertissement de l'Editeur sur *Les Fâcheux* . . . 225
Epître Dédicatoire au ROI 229
Avertissement de l'Auteur 231
Prologue 233
LES FACHEUX 235
Remarques Grammaticales sur *Les Fâcheux* . . . 281
Observations de l'Editeur sur *Les Fâcheux* 286
Avertissement de l'Editeur sur *L'Ecole des Femmes* . 297
Stances sur *L'Ecole des Femmes*, par M. Despréaux . 303
Epître Dédicatoire à MADAME 305
Préface de l'Auteur 307
L'ECOLE DES FEMMES 309
Remarques Grammaticales sur *L'Ecole des Femmes* . 403
Observations de l'Editeur sur *L'Ecole des Femmes* . 407

TOME TROISIEME.

Avertissement de l'Editeur sur *La Critique de l'Ecole des Femmes* 3
Epître Dédicatoire à la REINE MERE . . . . . . [illegible]
LA CRITIQUE DE L'ECOLE DES FEMMES 9
Remarques Grammaticales sur *La Critique de L'Ecole des Femmes* 57
Observations de l'Editeur sur *La Critique de L'Ecole des Femmes* 59

Avertissement de l'Editeur sur *L'Impromptu de Versailles* 65
Remerciement au Roi, en 1663 68
L'IMPROMPTU DE VERSAILLES 73
Observations de l'Editeur sur *L'Impromptu de Versailles* 113
Avertissement de l'Editeur sur *La Princesse d'Elide* . 121
Prologue 127
LA PRINCESSE d'ELIDE 133
LES FETES DE VERSAILLES en 1664 199
Avertissement de l'Editeur sur *Le Mariage Forcé* . . 239
LE MARIAGE FORCE 243
Observations de l'Editeur sur *Le Mariage Forcé* . . 297
Avertissement de l'Editeur sur *Le Festin de Pierre* . 303
DON JUAN, *ou* LE FESTIN DE PIERRE 309

TOME QUATRIEME.

Avertissement de l'Editeur sur *L'Amour Médecin* . . 3
Prologue 13
L'AMOUR MEDECIN 15
Observations de l'Editeur sur *L'Amour Médecin* . . 57
Avertissement de l'Editeur sur *Le Misantrope* . . . 63
LE MISANTROPE 75
Remarques Grammaticales sur *Le Misantrope* . . . 163
Observations de l'Editeur sur *Le Misantrope* . . . 167
Avertissement de l'Editeur sur *Le Médecin Malgré Lui* 189
LE MEDECIN MALGRE LUI 197
Observations de l'Editeur sur *Le Médecin Malgré Lui* 267
Avertissement de l'Editeur sur *Mélicerte* 275
MELICERTE, Pastorale Héroïque 279

Avertissement de l'Editeur sur *La Pastorale Comique* 313
PASTORALE COMIQUE 315
Avertissement de l'Editeur sur *Le Sicilien* . . . 329
LE SICILIEN, *ou* L'AMOUR PEINTRE 333
Remarques Grammaticales sur *Le Sicilien* 369
Observations de l'Editeur sur *Le Sicilien* 370

TOME CINQUIEME.

Préface de l'Auteur sur *Le Tartuffe* 3
Premier Placet au Roi 11
Second Placet 13
Troisième Placet 16
Avertissement de l'Editeur sur *Le Tartuffe* 17
LE TARTUFFE 37
Remarques Grammaticales sur *Le Tartuffe* 141
Observations de l'Editeur sur *Le Tartuffe* 146
Epître Dédicatoire de *L'Amphitryon*, à monseigneur le prince de Condé 167
Avertissement de l'Editeur sur *Amphitryon* 169
Prologue 175
AMPHITRYON 181
Remarques Grammaticales sur *Amphitryon* 267
Observations de l'Editeur sur *Amphitryon* 272
Avertissement de l'Editeur sur *L'Avare* 291
L'AVARE 297
Remarques Grammaticales sur *L'Avare* . . . . . 4[illegible]
Observations de l'Editeur sur *L'Avare* 430

TOME SIXIEME.

Avertissement de l'Editeur sur *George Dandin* . . 3

George Dandin, *ou* Le Mari Confondu . . . 9
Remarques Grammaticales sur *George Dandin* . . . 85
Observations de l'Editeur sur *George Dandin* . . . 87
Fetes de Versailles en 1668 . . . 97
Avertissement de l'Editeur sur *M. de Pourceaugnac* . 141
M. de Pourceaugnac . . . 149
Remarques Grammaticales sur *M. de Pourceaugnac* . 235
Observations de l'Editeur sur *M. de Pourceaugnac* . 236
Avertissement de l'Editeur sur *Les Amans Magnifiques* 243
Les Amans Magnifiques . . . 259

TOME SEPTIEME.

Avertissement de l'Editeur sur *Le Bourgeois Gentil-homme* . . . 3
Le Bourgeois Gentilhomme . . . 11
Remarques Grammaticales sur *Le Bourgeois Gentil-homme* . . . 159
Observations de l'Editeur sur *Le Bourgeois Gentil-homme* . . . 162
Avertissement de l'Editeur sur *Les Fourberies de Scapin* 177
Les Fourberies de Scapin . . . 185
Avertissement de l'Editeur sur *Psyché* . . . 283
Prologue . . . 293
Psyche . . . 301

TOME HUITIEME.

Avertissement de l'Editeur sur *Les Femmes Savantes* 3
Les Femmes Savantes . . . 17
Remarques Grammaticales sur *Les Femmes Savantes* 119
Observations de l'Editeur sur *Les Femmes Savantes* . 123

Avertissement de l'Editeur sur *La Comtesse d'Escarbagnas* 143
La Comtesse d'Escarbagnas 147
Avertissement de l'Editeur sur *Le Malade Imaginaire* 189
Prologue 205
Le Malade Imaginaire 215
Remarques Grammaticales sur *Le Malade Imaginaire* 353
Observations de l'Editeur sur *Le Malade Imaginaire* . 355
La Gloire du Val-de-Grace 369

DISCOURS PRELIMINAIRE.

LE commentaire sur Despréaux, celui qu'un homme de génie n'a pas dédaigné de faire sur le grand Corneille, ont dû naturellement conduire à l'espérance d'en voir un sur Molière.

Peintre exact et sûr du cœur de l'homme, Molière ne peut vieillir à cet égard ; ce ne sont point des finesses qu'il a apperçues, ce sont des traits caractéristiques qu'il a approfondis ; c'est la nature, dont sa main habile a écarté le voile auquel s'arrêtent les vues foibles et peu perçantes.

Un portrait de Vandick, une tête de Rhimbrandt, ne passeront jamais au garde-meuble, malgré la différence des ajustemens modernes avec ceux du tems de ces grands hommes. La langue dont s'est servi Montaigne, est à peine la nôtre ; mais ses Essais admirables seront toujours l'histoire la plus complette de nos sottes opinions, de nos inconséquences, et de nos travers, parce qu'il les a puisés dans la nature de l'homme.

Aussi philosophe, aussi fidèle scrutateur que Montaigne, Molière, du côté du ridicule, de la sottise, du mauvais goût, et de tous les abus de la raison et de l'esprit, a vu l'homme civilisé tel qu'il est et tel qu'il sera toujours essentiellement ; ses portraits ne diffèrent de nous aujourd'hui que par des nuances légères, et qui regardent plus la superficie que le fond des choses.

On ne cherche pas à donner à ce commentaire plus d'importance qu'il n'en a; cette différence de superficie en doit être le principal objet.

Molière devient chaque jour plus étranger parmi nous, pour les détails de mode et d'ajustemens; et nous voyons que nos acteurs le naturalisent sur ce point le plus qu'ils peuvent, soit par le retranchement, soit par le changement de quelques mots, auxquels ils en substituent d'équivalens, lorsqu'ils le peuvent avec facilité.

On se souvient d'avoir vu jouer, au commencement de ce siècle, l'Ecole des Maris, par le fameux Baron, habillé comme le seriot aujourd'hui un citoyen du caractère et de l'âge de Sganarelle.

Cette épreuve n'a pu se faire sans plusieurs altérations dans le dialogue de la pièce; mais comme l'essai de cet acteur n'a point été suivi, on est revenu, pour ce personnage seulement, à la *fraise*, à la perruque à calotte, et à tous les ajustemens du costume de 1650.

C'est une contradiction peu soutenable dans la représentation de quelques pièces de cet auteur, de voir les personnages ridicules y conserver la vieille manière de s'habiller, tandis qu'aucun des autres acteurs n'y suit cet ancien usage.

Avec quelques changemens convenus dans le dialogue de ces comédies, on feroit disparoître ce contre-sens, et leur effet moral ne pourroit qu'y gagner. Harpagon, vêtu comme un de nos avares, feroit plus d'impression sur nous. Son pourpoint, ses aiguillettes, et son vieux haut-de-chausse nous empêchent de retrouver sous ses traits l'avare de notre quartier: lui-même se méconnoît, à la faveur des différences extérieures qu'il voit entre Harpagon et lui, et il se dispense de rougir.

Dans la scène première du second acte du Misantrope, Mo-

lière peint Clitandre d'une façon à le faire reconnoître dès qu'il paroîtra. "Sa perruque blonde, ses grands canons, son amas "de rubans, sa vaste ringrave," doivent le distinguer de ceux avec lesquels il doit entrer dans la scène cinquième; mais rien de tout cela ne paroît aujourd'hui; et l'acteur chargé du rôle de ce fat, n'en imitera tout au plus "que sa façon de rire et son "ton de fausset*."

Peut-être seroit-il à souhaiter qu'on pût remplacer ces détails, qui ne peignent plus rien, par d'autres qui nous ressemblassent davantage; mais à quelle main pardonneroit-on d'avoir osé toucher à Molière?

Dans l'impossibilité où ce grand homme avoit toujours été de corriger ses ouvrages, il avoit permis à sa troupe d'y faire quelques retranchemens de son vivant, et auquel il se plioit dans ses rôles. L'édition de 1682, donnée par son camarade La Grange et son ami Vinot, marque par des guillemets, tous ces retranchemens, quelquefois assez considérables, et même dans ses meilleures pièces, comme dans le Tartuffe.

Les éditions subséquentes jusqu'à nous, ont supprimé ces guillemets, et on les imitera sur ce point aujourd'hui, pour l'entière netteté du texte; mais on consignera dans les observations tous ces endroits notés, parce qu'ayant eu l'aveu de l'auteur même, on peut les regarder comme les seules corrections qu'il nous ait laissées.

* Nos acteurs suppriment aujourd'hui ce détail, et bien des gens voient avec peine la licence qu'ils prennent à cet égard; cependant, il vaut encore mieux retrancher quelque chose du dialogue de Molière, que d'y ajouter, comme on ose le faire quelquefois dans les représentations de l'Avare, où quelques acteurs s'efforcent, bien ridiculement, d'avoir plus d'esprit que ce grand homme.

Cette docilité qu'on ne sauroit trop admirer dans ce grand homme, et qui n'a pas eu plus d'imitateurs que ses talens, doit faire présumer que, s'il eût paru nécessaire à sa troupe de faire quelques corrections plus essentielles, il les eût également avouées.

A l'égard de la langue, qui, depuis notre auteur, a éprouvé des révolutions comme les modes, on trouvera, dans cette édition, des remarques grammaticales sur quatorze pièces *. Elles seront distinguées des observations de l'éditeur, parce qu'elles ne sont pas son ouvrage.

On gêne ici sa reconnoissance, en ne lui permettant pas d'en nommer les auteurs; mais si le public reconnoît le législateur à la loi, l'éditeur, qui se tait avec peine, aura-t-il quelque chose à se reprocher? Ces remarques seront toujours imprimées à part.

On s'est efforcé de suppléer à ce qui manque, à cet égard, aux pièces qui n'ont point été examinées. Il faut que notre jeunesse, et sur-tout les étrangers, sachent ce que nous appelons une faute de langue, même chez nos plus grands écrivains.

La grammaire ne sera pas le seul objet de ce commentaire. Les usages, les modes, les allusions, les imitations, les anecdotes relatives à chaque comédie, y tiendront leur place. On a lu des recueils et des manuscrits de toute espèce, pour y trouver quelquefois une ligne, un mot essentiel sur Molière. On a consulté même les insipides critiques qui ont été faites de

* Ces quatorze pièces sont, L'Ecole des Maris, Les Fâcheux, L'Ecole des Femmes, La Critique de L'Ecole des Femmes, Le Misantrope, Le Sicilien, Le Tartuffe, Amphytrion, L'Avare, Georges-Dandin, Pourceaugnac, Le Bourgeois Gentilhomme, Les Femmes Savantes, et Le Malade Imaginaire.

ses chefs-d'œuvre, et l'on a été étonné de voir que le faux goût de notre tems n'a fait que répéter ce que l'ignorance et l'envie avoient suggéré jadis contre Molière.

C'est un des inconvéniens de notre curiosité littéraire, de faire revivre des noms consacrés à l'oubli. Les Somaize, les Rochemont, les Chevalier, les Chalussai, les Devisé, et tant d'autres sots ennemis de Molière, étoient faits pour rester inconnus: aussi répondra-t-on rarement à leurs inepties. C'est aux détracteurs de ce grand homme, qui vivent encore, qu'on se fera un devoir de répondre, mais avec tous les égards qu'on doit à des contemporains chez lesquels une erreur de goût, relativement à l'art dramatique, n'entraîne pas, à beaucoup près, la privation des autres talens.

On ne trouvera point, dans cette édition, la comédie de L'Ombre de Molière, par le sieur Breçour; cette inutile et misérable pièce a déjà été retranchée de la belle édition de Molière in 4to.

On ne l'a point augmentée non plus des extraits des divers auteurs qui ont parlé de Molière; ce qu'ils ont dit d'essentiel sur ce grand homme, a dû trouver place dans les commentaires, ou étoit inutile.

Quant à la vie de Molière, à laquelle le lecteur devoit s'attendre, celle qu'a faite M. de Voltaire, sera, avec les remarques grammaticales dont on vient de parler, une des richesses de cette édition; on s'est contenté, pour l'avide curiosité de nos biographes, d'y ajouter un supplément.

On s'est fait sur-tout un devoir de faire remarquer cette étendue et cette variété de génie, qui assignent à Molière le premier rang parmi les auteurs comiques de tous les pays et de tous les siècles, puisqu'il est plus naturel et aussi gai qu'Aristophane, aussi décent et plus utile dans le comique des mœurs

que Térence, et beaucoup plus heureux que Plaute dans le comique de situation, et par le sel de la vraie plaisanterie.

C'est par là sur-tout que cette édition peut être de quelque utilité, en ramenant les esprits aux principes d'un art qui se perd tous les jours parmi nous, et qu'une admiration peu raisonnée des hardiesses de nos voisins dans ce genre, a dénaturé au point d'être entièrement méconnoissable.

La comédie, si nous en croyons Cicéron, est l'imitation de la vie, le miroir de l'usage, et le tableau de la vérité. C'est louer cet art, mais non pas le définir, dit Pontanus· "quæ "verba non tàm ad comœdiæ notionem evolvendam, quàm "ad eam commendandam pertinent." Ce moine littérateur dit, dans ses institutions, que c'est un poëme qui, pour nous instruire des usages de la vie, imite avec grace et avec gaîté les actions privées de la société: "ob docendam vitæ consuetudi-"nem, civiles et privatas actiones non sine leporibus et face-"tiis imitatur." Il est singulier que ce soit un homme de sa robe qui, dans l'art de la comédie, nous fasse une nécessité des graces et de la gaîté! Si c'est avoir défini la comédie de Molière, qui n'existoit pas encore*, c'est avoir rejeté bien loin celle de nos jours.

"La malignité naturelle aux hommes," a dit M. Marmontel, "est le principe de la comédie;" je croirois plutôt qu'elle est un de ses moyens, et qu'un ordre de justice sociale en est le vrai principe; c'est dans ce point-de-vue qu'on peut trouver la raison morale de l'ancien usage d'avoir des fous dans les cours; car, comme dit la Fontaine,

* Jacques Pontanus, Jésuite, mourut à Ausbourg, en 1626. Ses Institutions Poëtiques sont de 1597.

. . . . Ils donnent toujours
Quelques traits aux fripons, aux sots, aux ridicules *.

Aucun législateur humain n'a pu pourvoir à tout; il n'est aucun d'eux qui n'ait laissé dans la société plus ou moins de défauts impunis, et qui en blessent à chaque instant l'harmonie. Les bons mots, la raillerie, telle qu'on la vit s'établir naturellement à Sparte, furent les premiers vengeurs de la raison et du bon ordre.

Ce furent ces principes et ce besoin relatif à de plus grands intérêts, qui d'abord donnèrent la naissance à la tragédie. Les lois ne pouvoient arrêter dans leurs écarts les chefs d'une nation chez qui le pouvoir qui leur avoit été confié pour le bonheur de tous, ne produisoit que l'impunité et la tyrannie d'un seul. On essaya de les effrayer par l'image de leurs crimes et de leurs malheurs †, et c'est à ce dessein caché que nous devons les chefs-d'œuvre des Sophocle et des Euripide.

Ce que l'esprit humain avoit imaginé contre la violation des lois, il le produisit bientôt sous une autre forme contre l'oubli des bienséances, et telle fut l'origine de la comédie, faite pour suppléer au défaut de la loi civile; mais cet art, né dans la démocratie, en contracta malheureusement la licence.

Une ville où la haine du mérite supérieur en tout genre s'étoit impérieusement établie, laissoit à la plume hardie des auteurs une étendue peu limitée; aussi Cratinus, Eupolis, et Aristophane ne mirent-ils point de bornes à leurs premiers essais dans Athènes ‡.

* Fable 8. liv. 3. Le fou qui vend la sagesse.

† Stultorum regum et populorum continet iras. HORAT.

‡ Aristophane, en plus d'un endroit, accuse du vice le plus infâme un certain Ariphrade: c'étoit passer le but de la comédie. Dès que Socrate

Si la comédie s'y étoit présentée sous la sévère magistrature de Dracon, elle eût atteint dès le premier pas la perfection à laquelle la science des mœurs devoit la porter. La législation veilloit à tout sous cet archonte sanguinaire, et le poète comique n'eût vu qu'un très-petit nombre de vices impunis, et le ridicule sur-tout, qui redoutassent son coup-d'œil et sa plaisanterie.

On ne grossira point inutilement ce discours de ce qu'on trouve par-tout sur la comédie ancienne et moyenne, et l'on passera au tems où Molière écrivit.

L'autorité souveraine étoit dans toute sa force; les lois venoient de rentrer dans leur vigueur, et Molière, en imaginant de rendre l'art de la scène plus utile qu'il ne l'étoit en France, vit que c'étoit au ridicule qu'il falloit déclarer la guerre; que c'étoit aux seuls vices impunis qu'il falloit faire porter la peine dont ils étoient dignes, et qu'il étoit inutile d'affliger la société par l'image de ces vices faits pour paroître devant un tribunal plus sérieux que celui de Thalie. "Ejusmodi cives à censore "melius est quàm à poëtâ notari." Cicer. de Rep.

Mais quelle idée doit-on se faire de cet ennemi de Molière, du ridicule qu'il poursuivit toujours avec tant de gaîté? Voici ce qu'on trouve dans une lettre sur l'Imposteur, imprimée le 20 Août, 1667, et à laquelle on ne peut guère douter qu'il n'ait eu grande part, puisqu'elle offre un plan suivi et détaillé de cette comédie qui étoit encore dans ses mains, et qui n'avoit paru qu'une seule fois à Paris le 5 Août de la même année,

est encore jugé parmi nous le plus sage des Grecs, Aristophane outragea son art par sa pièce des Nuées; mais lorsqu'il fit rire aux dépens des sangsues de sa patrie et de l'avarice de ses juges, il mérita d'être le modèle de Molière même.

" Le ridicule," dit cette lettre, page 98, " est la forme exté-
" rieure et sensible attachée à tout ce qui est déraisonnable,
" pour nous obliger à le fuir.

" Pour connoître ce ridicule, il faut connoître la raison
" dont il signifie le défaut; et voir en quoi elle consiste. Son
" caractère n'est autre dans le fond que la convenance, et sa
" marque sensible, la bienséance, c'est-à-dire, le fameux
" *quod decet* des anciens: de sorte que la bienséance est à
" l'égard de la convenance ce que les Platoniciens disent de la
" beauté à l'égard de la bonté, qu'elle en est la fleur, le de-
" hors, le corps, et l'apparence extérieure.

" La bienséance est donc la raison apparente, et la con-
" venance la raison essentielle. De-là vient que ce qui sied
" bien, est toujours fondé sur quelque raison de convenance,
" comme l'indécence sur quelque disconvenance, c'est-à-dire,
" le ridicule sur quelque manque de raison."

Cette définition, plus claire et plus précise que tout ce qu'on a écrit sur le ridicule, est faite pour remettre sur les traces de Molière ceux qui auroient encore de notre tems un assez bon esprit pour chercher à l'imiter. Elle nous paroît renfermer le secret de son art.

Corneille avoit paru, mais la tragédie, parvenue sous sa main à ce point d'élévation où l'esprit humain s'étonne encore de la voir portée, laissoit loin d'elle le genre de la comédie. Les romans Espagnols, les cannevas Italiens n'offrirent long-tems que des incidens bizarres et multipliés sans ordre, des aventures nocturnes, des déguisemens bouffons, des lettres interceptées sans art, et des méprises de nom sans vraisemblance. Le Matamore avoit pris chez nous la place que le parasite ancien occupoit dans toutes les pièces, et ce personnage fantastique l'avoit cédée à un être plus chimérique et plus extra-

vagant encore, à celui des Jodelets et des Dom Japhets *.

Quelques lueurs passagères de vrai comique, telles qu'on avoit vu dans la charmante farce de Pathelin, dans quelques scènes de Rotrou et de Scarron, dans Le Pédant Joué, et même dans Les Visionnaires, avoient éclairé par intervalles le chaos obscur de la comédie. Le grand Corneille avoit fait Le Menteur en 1642, il avoit donc porté la science des mœurs sur la scène: pas immense dans la carrière des arts; mais Molière devoit avoir la gloire de l'y fixer sous le règne immortel de Louis-le-Grand †.

Ce prince aima Molière dès qu'il le connut, et le protégea toutes les fois que son art en eut besoin. Il seroit difficile de concevoir que notre auteur, sous un règne moins propre aux lumières de l'esprit, eût pu se livrer, comme il a fait, à tout l'essor de son génie et de sa gaîté.

Louis XIV, aussi ennemi du ridicule que Molière, eut le bon esprit de résister aux plaintes que lui firent sans doute les fats, les hypocrites, et les médecins de sa cour. Il prévit que ces derniers en deviendroient, comme ils sont aujourd'hui, moins charlatans et plus instruits, et il n'apperçut pour la société en général qu'un grand avantage à laisser démasquer le fourbe, et à rire de tous les originaux qui peuploient sa cour et la société. On sait qu'il indiqua à Molière des caractères que ce dernier n'avoit point encore apperçus.

* Il faut en convenir, c'est à cette gaîté, quoique peu naturelle, des Jodelets, que la nation dut son heureux et premier dégoût pour les fables romanesques et fades des Scudéri, des Sallebrais, des Gilbert, des de Brosse, &c. &c. On doit même à Scarron la justice d'ajouter que dans plusieurs de ses pièces on trouve des traits de caractère excellens.

† .... Vestigia Græca
Ausus deserere, et celebrare domestica facta.

Si de notre tems on avoit tenu les écrivains trop loin de cette liberté nécessaire à la vraie comédie, si l'on avoit écouté d'injustes murmures, si des gens vraiment faits pour les plaisirs de la scène avoient eu le crédit de mettre leurs ridicules, leur faste, ou leurs prétentions à l'abri de la censure théâtrale; on auroit à se reprocher notre décadence sur ce point; on se seroit rendu coupable d'une espèce de déni de justice sociale.

Quel bien ne produisit pas la liberté dont on laissa jouir Molière pendant quatorze ans! Nous lui devons, ainsi qu'à Despréaux, et notre goût et notre urbanité, et notre amour pour le vrai en tout genre.

Toujours plaisant, toujours naturel, toujours varié *, toujours utile, quelle douce société n'eût-il pas fondée, si l'on parvenoit plus généralement à corriger les hommes, et si, par la voie du ridicule, il avoit entièrement banni du sein de sa nation et l'esprit faux, et le jargon, et l'équivoque, et les pointes, et la jalousie folle, et l'amour honteux des vieillards, et la haine de l'humanité, et la coquetterie, et la médisance, et la pruderie, et la fatuité, et la disproportion des mariages, et la basse avarice, et l'esprit de chicane, et la frivolité des magistrats, et la petitesse qui fait aspirer à paroître plus grand qu'on n'est, et l'empirisme ignorant des médecins, et la risible imposture des faux dévots?

Beaucoup de gens s'étonnent de ce que parmi les désordres impunis de la société, ceux qui résultoient d'une profession dont l'intérêt et l'avidité furent de tout tems les principes, aient moins frappé les yeux de notre contemplateur; mais il

* Il y a dans le théâtre de Molière plusieurs rôles de suivantes, en est-il deux qui se ressemblent? Georgette, Dorine, Nicole, Martine, et Toinette, seront toujours, pour nos auteurs, un exemple de la nécessité de varier le même personnage. Les soubrettes de Regnard sont toutes uniformes, ainsi que celles de ses successeurs.

Léandre aime Célie; et par un trait fatal,
Malgré mon changement, est encor mon rival.

MASCARILLE.

Léandre aime Célie!

LELIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Hé, oui, tant pis, c'est-là ce qui m'afflige!
Toutefois j'aurois tort de me désespérer;
Puisque j'ai ton secours; je dois me rassurer.
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile;
Qu'on te peut appeler le roi des serviteurs;
Et qu'en toute la terre—

MASCARILLE.

Hé, trêve de douceurs.
Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables;
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes des coquins qu'il faut rouer de coups.

LELIE.

Ma foi, tu me fais tort avec cette invective;
Mais enfin, discourons de l'aimable captive,
Dis [1] si les plus cruels et plus durs sentimens
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmans:
Pour moi, dans ses discours, comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noble témoignage;
Et je crois que le ciel, dedans [2] un rang si bas,
Cache son origine, et ne l'en tire pas.

"Malheur à l'homme de génie qui franchira les barrières que "l'usage et le tems ont prescrites aux productions des arts, et "qui foulera aux pieds le protocole et ses formules!"

Il ne nous semble pas que sa menace ait effrayé personne; elle a été au contraire le signal des nouveautés. On s'est livré aux plus grandes hardiesses, et si le retour du goût n'y met quelques obstacles, les noms de Molière, de Corneille, de Racine, et de quelques-uns de leurs successeurs, ne seront plus dans notre mémoire que pour servir d'époque aux jours brillans de la nation Françoise.

Que Richardson* ait été naturalisé parmi nous, c'est un bonheur pour nos écrivains de romans, qui doivent apprendre de ce génie supérieur à ne voir et à ne peindre que la nature; mais quel besoin réel avoit la scène Françoise des drames étrangers?

Le théâtre n'est plus étroitement lié à la chose publique comme il l'étoit sous Aristophane; cependant le drame tiendra toujours par-tout à l'esprit du gouvernement et au caractère national; qu'on voye les distances de ce double objet par rapport à nous, et par rapport à nos voisins; et qu'on décide si les prétendues richesses que nous allons chercher chez eux, peuvent être à notre usage.

Il faut, pour plaire aux François et pour les instruire, ne sortir qu'avec bien de la circonspection de leurs principes et de leur façon d'être. Ce sont leurs travers et leurs ridicules dont il faut leur offrir l'image; ce ne sont pas sur-tout leurs vices grossiers ou leurs crimes qu'il faut porter dans leurs jeux scéniques†.

* Auteur du roman immortel de Clarisse.

† L'auteur d'un petit traité Des Moyens de rendre la Comédie utile

Le François n'a point permis indifféremment à tous les particuliers d'être les organes de ses premiers devoirs. Ses lois, sa police, ont leurs temples et leurs magistrats séparés qu'il respecte: il a dit à ses poëtes comiques, Ce n'est point une justice légale que vous exercez, c'est une censure civile; vous ne serez que le supplément des lois: lorsqu'elles se taisent, montez sur nos théâtres; mais sur-tout élevez comme Lycurgue une statue au Rire*, pour adoucir la fatigue des travaux, les peines de la vie; et rendez-nous meilleurs en nous amusant.

Le peuple remplit quelquefois les cirques Anglois; laissons les auteurs de cette nation lui offrir le tableau détestable d'un amant effréné, qu'une femme perdue conduit à assassiner son oncle et son bienfaiteur; mais estimons assez nos spectateurs, comme fit Molière, pour croire qu'ils n'ont besoin d'aucune leçon sur le vol et sur l'assassinat †.

aux Mœurs, imprimé chez Debure, en 1767, dit, p. 20, "que la comé- "die qui a beaucoup fait rire, a manqué son effet," parce que "c'est "une preuve que l'auteur n'aura pris du vice que ce qu'il renfermoit "de ridicule;" il est vrai qu'il laisse à ses lecteurs la liberté de trouver son opinion singulière. Dans son système exagéré et dangereux, il étoit convenable qu'il définît, comme il a fait, la comédie, "la satyre "des mœurs." S'il eût mieux connu cet art, il ne l'eût appelé que la raillerie des mœurs.

* Plutarque, en parlant de Lycurgue, dit, "et vouloit-il que les en- "seignemens même fussent donnés par manière de jeu et avec risée, la- "quelle emportoit toujours quant à elle un doux admonêtement et une "correction. . . . Ainsi écrit Sosibius, que ce fut lui qui dédia la petite "image du Ris qui est à Lacédémone," &c.

† Nos auteurs devroient se rappeler la Fable d'Esope sur le parricide; les Dieux, dans la crainte de déshonorer leurs coups, l'avertissent du danger qu'il court d'être écrasé sous la voûte de leur temple prête à tomber.

Offrez à l'homme intelligent le théâtre comique d'une nation, il en reconnoîtra le caractère par ceux que ses poëtes auront dessinés ; il jugera de sa législation et de sa police, par les bienséances qui seront observées dans la manière de traiter ces caractères. Ainsi le théâtre Espagnol lui donnera le résultat d'un peuple autrefois grave et paresseux par orgueil, occupé d'intrigues amoureuses, unissant, par un mélange bizarre, la superstition à la galanterie, les idées religieuses aux idées profanes, et manquant par conséquent de loix sages qui ayent séparé pour jamais ce qui ne peut s'allier sans se dénaturer mutuellement. Lope de Vega nous apprend lui-même que, pour plaire à sa nation, il éloignoit de lui tous les bons modèles qu'il auroit pu se proposer. "Encierro los preceptos con " seis llaves."

Le théâtre Italien ne lui offrira que des scènes triviales, qui ne peindront qu'une nature uniforme et bizarre, parce qu'il y auroit du danger pour le poëte à rendre la nature telle qu'elle est autour de lui ; il n'y verra qu'un dialogue, qui ne portera sur aucun objet essentiel et utile, et qui n'annoncera aucune vérité, parce que l'auteur dramatique de cette nation a, comme la nation même, plus de licence que de liberté.

L'indécence des scènes et du dialogue Anglois lui représentera un peuple chez qui la législation incertaine et tremblante peut se voir forcée de plier devant une liberté susceptible de se porter à bien des excès*. Il verra, dans le défaut de police de nos voisins, la source de tous les écarts drama-

* " Quoique le royaume d'Angleterre ait beaucoup de lois sages, " c'est peut-être le pays de l'Europe où elles sont moins en vigueur," dit un grand prince de ce siècle, aussi brave et aussi savant que l'empereur Julien.

A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave[7].
De ces Egyptiens qui la mîrent ici,
Trufaldin qui la garde, est en quelque souci,
Et trouvant son argent qu'ils lui font trop attendre,
Je sais bien qu'il seroit très-ravi de la vendre:
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu,
Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu.
Et l'argent est le dieu que sur-tout il révère:
Mais le mal, c'est—

LELIE.

Quoi? c'est—

MASCARILLE.

Que monsieur votre père
Est un autre vilain, qui ne vous laisse pas,
Comme vous voudriez, manier ses ducats;
Qu'il n'est point de ressort qui, pour votre ressource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse:
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour savoir là-dessus quel est son sentiment;
Sa fenêtre est ici.

LELIE.

Mais Trufaldin, pour elle,
Fait de jour et de nuit exacte sentinelle.
Prends-garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurez en repos.
O bonheur! La voilà qui sort tout-à-propos.

" la cour. Si tout le monde est peuple en certaines choses, " il ne l'est guère en ce genre. Quoi qu'en dise le P. Rapin, " on admire plus volontiers encore qu'on ne rit." . . " *L'auteur intéressant* n'a guère qu'à se replier sur lui-même, " pour y puiser dans son cœur des sentimens qu'il est assuré " de faire entrer dans tous les cœurs, s'il les a trouvés dans le " sien. *L'auteur comique* doit, au contraire, se multiplier " et se reproduire, presque en autant de personnes qu'il en " veut avoir à contenter et à divertir." Tel fut Molière, dont l'heureuse plaisanterie fit rire également et le courtisan, et l'homme d'esprit, et le simple citoyen: mais revenons aux comédies intéressantes et romanesques.

Plaute, dans ses Captifs, a laissé un modèle à suivre pour cette espèce de drame, dont l'invention est mal-à-propos attribuée à notre siècle*. Il n'est pas aisé, sans doute, de combiner des situations et des événemens aussi intéressans; mais qu'on observe sur-tout que de faux principes, une fausse éloquence, une chaleur factice, une boursouflure morale†, n'en corrompent point le dialogue naturel et facile.

* Ce n'est point dans les deux pièces de ce genre que donna Térence, qu'il faut l'admirer. L'Hecyre ou La Belle-mère tomba chez les Romains, et le Bourreau de Lui-même dut offenser les mœurs par le caractère d'un père surpris de retrouver sa fille, qu'il avoit jadis livrée à une nourrice pour lui donner la mort. Il est vrai que cette barbarie s'exerçoit quelquefois chez les Athéniens (si l'on en croit l'histoire), mais quelle indignation ne devoit-elle pas exciter chez un peuple qui se transportoit d'admiration à ce beau vers de Térence?

" Homo sum, humani nihil à me alienum puto."

Je suis homme, et rien de ce qu'inspire l'humanité ne m'est étranger.

† C'est ce que les anciens appeloient " linguæ fastus," γλωσσης κομποι, car ils ont eu leurs pédans comme nous.

D'ailleurs, si nous ouvrons la poëtique de M. Marmontel, nous verrons qu'il est bien éloigné de l'avis de M. de Voltaire. « On prétend," dit-il, « que les grands traits ont été rendus, « et qu'il ne reste plus que des nuances imperceptibles; c'est « avoir bien peu étudié les mœurs du siècle, que de n'y voir « aucun nouveau caractère à peindre. . . . le fat modeste, le « petit seigneur, le faux magnifique, le défiant, l'ami de cour, « et tant d'autres, viennent s'offrir en foule à qui aura le cou- « rage et le talent de les traiter."

« Molière," dit M. de Saint-Lambert, « est celui de tous « les philosophes qui a le mieux vu les défauts qui s'opposent « à l'esprit de société, et il les a combattus par le ridicule. Il « nous faudroit aujourd'hui un poëte qui combattît les dé- « fauts qui naissent de l'esprit de société. . . . . . Il y a peu de « maris jaloux, mais il y a peu de maris; les pères tyran- « niques sont rares, les pères indifférens ne le sont pas. . . . . « Les gens de lettres ne sont plus pédans, mais il y a beau- « coup de pédans chez les gens du monde. On pourroit « peindre le voluptueux de mauvais goût, l'homme qui craint « à l'excès le ridicule, le faux modeste, le défiant de carac- « tère, le défiant par principe, le tracassier, le connoisseur, le « bienfaisant par intérêt, le donneur d'idée. . . . l'homme « d'un goût difficile, parce qu'il n'a pas de quoi sentir le beau, « l'hypocrite d'humanité, les préventions, les prétentions," &c. *

C'est depuis Molière que Regnard a trouvé le Joueur, Brueys le Grondeur, le Sage Turcaret, Destouches le Glorieux, Boissi l'Homme du Jour, et Piron l'Immortelle

* On pourroit ajouter le dédaigneux, le superficiel, le malheureux imaginaire, le désabusé, &c. &c. &c.

Métromanie, &c. &c. C'est donc le talent, c'est l'étude du monde, qui manquent à nos écrivains, que la facilité de dialoguer un roman écarte de la pénible route qu'a frayée Molière *.

Heureusement la postérité sera instruite par plus d'un écrit, qu'une grande partie de la nation réclamoit contre cet abus: elle apprendra que c'est au milieu des efforts du mauvais goût, que l'Académie Françoise a proposé à l'Europe l'éloge de Molière †, pour rappeler tous les esprits au seul modèle qu'ils ayent à suivre.

Puissent ses vœux être écoutés, puisse l'art du théâtre revenir à ses vrais principes qu'avoit fixés Molière, et ne nous présentant que des défauts de société et nos ridicules, ne disputer

* Il est honorable autant qu'heureux de pouvoir fortifier les raisons qu'on a alléguées contre la comédie larmoyante, par le sentiment d'un des grands princes qui règnent aujourd'hui dans l'Europe. " Ce genre ne " m'a jamais plu," dit-il; " je conçois bien qu'il y a beaucoup de spec- " tateurs qui aiment beaucoup mieux entendre des douceurs à la comé- " die que d'y voir jouer leurs défauts, et qui sont intéressés à préférer un " dialogue insipide à cette plaisanterie fine qui attaque les mœurs. Rien " n'est plus désolant que de ne pouvoir être impunément ridicule: ce " principe posé, il faut renoncer à l'art charmant des Térence, des " Plaute, et des Molière, et ne se servir du théâtre que comme d'un bu- " reau général de fadeurs. . . . Mais mon zèle pour la bonne, pour la " véritable comédie, va si loin que j'aimerois mieux y être joué que de " donner mon suffrage à ce monstre bâtard que le mauvais goût de notre " siècle a remis au monde." Lettre du R. de P. à M. de Voltaire, au sujet de Nanine.

† L'éloge couronné a été celui de M. de Chamfort, jeune homme de la plus grande espérance.

que rarement à Melpomène le privilège de nous arracher des larmes *!

* Nous aurions grand besoin, à cet égard, de la tyrannie connue des Maldives, où les rois avoient mis au nombre des crimes d'état de paroître triste.

VIE DE MOLIERE,

PAR

M. DE VOLTAIRE.

LE goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, et l'envie de faire un volume de ce qui ne devroit remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles et des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Molière: on ne dira de sa propre personne, que ce qu'on a cru vrai et digne d'être rapporté; et on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620 dans une maison qui subsiste encore sous les pilliers des Halles. Son père, Jean-Baptiste Poquelin, valet-de-chambre tapissier chez le roi, marchand fripier, et Anne Boutet, sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme á

leur état, auquel ils le destinioent. Il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire et à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi; mais son génie l'appeloit ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux arts, les ont cultivés malgré leurs parens, et que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avoit un grand-père qui aimoit la comédie, et qui le menoit quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au collège, et il arracha enfin le consentement de son père, qui le mit dans une pension, et l'envoya externe aux Jésuites, avec la répugnance d'un bourgeois, qui croyoit la fortune de son fils perdue s'il étudioit.

Le jeune Poquelin fit au collège les progrès qu'on devoit attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années; il y suivit le cours des classes d'Armand de Bourbon, premier prince de Conti, qui depuis fut le protecteur des lettres et de Molière.

Il y avoit alors dans ce collège deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'étoient Chapelle et Bernier; celui-ci connu par ses voyages aux Indes; et l'autre célèbre par quelques vers naturels et aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenoit un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle, son fils naturel; et, pour lui donner de l'émulation, il faisoit étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parens étoient mal à leur aise. Au lieu même de donner à son fils naturel un précepteur ordinaire et pris au hasard, comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi, ayant démêlé de bonne heure le génie de Poquelin, l'associa aux études de Chapelle et de Bernier. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'Epicure, qui, quoiqu'aussi fausse que les autres, avoit au moins plus de méthode et plus de vraisemblance que celle de l'école, et n'en avoit pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au sortir du collège, il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique, et il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme et incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit Louis XIII dans Paris. Sa passion pour la comédie, qui l'avoit déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre commençoit à fleurir alors; cette partie des belles-lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire d'un état quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avoit point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs alloient, comme en Italie, de ville en ville. Ils jouoient les pièces de Hardy, de Montchrétien, ou de Balthazar-Baro. Ces auteurs leur vendoient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie et de l'avilissement vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étoient aussi bonnes pour son siècle, qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la passion du cardinal de Richelieu pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode; et il y avoit plus de sociétés particulières qui représentoient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avoient du talent pour la déclamation; ils jouoient au faubourg Saint Germain et au quartier Saint Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres; on l'appela *l'illustre théâtre.* On voit par une tragédie de ce tems-là, intitulée Artaxerce, d'un nommé Magnon, et imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur *l'illustre théâtre.*

Ce fut alors que Poquelin, sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien et auteur, et de tirer de ses talens de l'utilité et de la gloire.

On sait que chez les Athéniens, les auteurs jouoient souvent dans leurs pièces, et qu'ils n'étoient point déshonorés pour parler avec grace en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom

de *Molière;* et il ne fit, en changeant de nom, que suivre l'exemple des comédiens d'Italie et de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille étoit Le Grand, s'appeloit Belleville dans la tragédie, et Turlupin dans la farce; d'où vient le mot *turlupinade*. Hugues Guéret étoit connu dans les pièces sérieuses sous le nom de Fléchelles; dans la farce, il jouoit toujours un certain rôle qu'on appeloit Gautier-Garguille. De même, Arlequin et Scaramouche n'étoient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avoit déjà eu un comédien appelé Molière*, auteur de la tragédie de Polixène.

Le nouveau Molière fut ignoré pendant tout le tems que durèrent les guerres civiles en France: il employa ces années à cultiver son talent, et à préparer quelques pièces. Il avoit fait un recueil de scènes Italiennes, dont il faisoit de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais, très-informes, tenoient plus du mauvais théâtre Italien où il les avoit pris, que de son génie, qui n'avoit pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend et se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc, pour la province, le Docteur Amoureux, les Trois Docteurs Rivaux, le Maître d'Ecole, ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de Molière dans ce genre; l'une est le Médecin Volant, et l'autre la Jalousie de

* La bibliographie nous fait connoître un autre François de Molière, sieur d'Essertines, qui, en 1620, publia un roman in 8vo. sous le titre de La Semaine Amoureuse.

Barbouillé. Elles sont en prose et écrites en entier. Il y a quelques phrases et quelques incidens de la première qui nous sont conservés dans le Médecin malgré Lui; et on trouve dans la Jalousie de Barbouillé un canevas, quoiqu'informe, du troisième acte de George-Dandin.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il composa, fut l'Etourdi. Il représenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avoit dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à Molière; et il partit de Lyon pour les états de Languedoc, avec une troupe assez complette, composée principalement de deux frères nommés Gros-René, de Duparc, d'un pâtissier de la rue saint Honoré, de la Duparc, de la Béjart, et de la de Brie.

Le prince de Conti, qui tenoit les états de Languedoc à Béziers, se souvint de Molière qu'il avoit vu au collège; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui l'Etourdi, le Dépit Amoureux, et les Précieuses Ridicules.

Cette petite pièce des Précieuses, faite en province, prouve assez que son auteur n'avoit eu en vue que les ridicules des provinciales. Mais il se trouva depuis que l'ouvrage pouvoit corriger et la cour et la ville.

Molière avoit alors trente-quatre ans; c'est l'âge où Corneille fit le Cid. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connoissance du monde et du cœur humain.

On prétend que le prince de Conti voulut alors faire Molière son secrétaire, et qu'heureusement pour la gloire du théâtre François, Molière eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince et au comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les provinces, et avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de Conti lui donna accès auprès de Monsieur, frère unique du roi Louis XIV. Monsieur le présenta au roi et à la reine-mère. Sa troupe et lui représentèrent la même année devant leurs majestés la tragédie de Nicomède, sur un théâtre élevé par ordre du roi dans la salle des gardes du vieux Louvre.

Il y avoit depuis quelque tems des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens assistèrent au début de la nouvelle troupe. Molière, après la représentation de Nicomède, s'avança sur le bord du théâtre, et prit la liberté de faire au roi un discours par lequel il remercioit sa majesté de son indulgence, et louoit adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devoit craindre la jalousie; il finit en demandant la permission de donner une pièce d'un acte, qu'il avoit jouée en province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes pièces étoit perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de Molière, et l'on joua dans l'instant le Docteur Amoureux. Depuis ce tems l'usage a tou-

jours continué de donner de ces pièces d'un acte ou de trois après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris ; ils s'y fixèrent, et partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les comédiens Italiens, qui en étoient en possession depuis quelques années.

La troupe de Molière jouoit sur le théâtre les mardis, les jeudis, et les samedis ; et les Italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouoit aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avoit des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de Molière prit le titre de *la troupe de Monsieur*, qui étoit son protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la salle du palais royal. Le cardinal de Richelieu l'avoit fait bâtir pour la représentation de Mirame, tragédie, dans laquelle ce ministre avoit composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièçe pour laquelle elle fut bâtie * ; et je suis obligé de remarquer à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable ; c'est une barbarie Gothique que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France, et les belles salles en Italie.

La troupe de Molière eut la jouissance de cette salle

* Cette salle existoit lorsque M. de Voltaire publia cette vie ; elle a été reconstruite par les soins de M. Moreau, architecte de la ville, et brûlée une seconde fois ; la critique qui suit, ne regarde que nos salles anciennes de théâtre qui n'existent plus.

jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'opéra, quoique ce vaisseau fût moins propre encore pour le chant que pour la déclamation,

Depuis l'an 1658 jusqu'à 1673, c'est-à-dire, en quinze années de tems, il donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réussit pas; il avoit une volubilité dans la voix, et une espèce de hoquet, qui ne pouvoit convenir au genre sérieux, mais qui rendoit son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus *, a donné ce portrait-ci de Molière.

" Il n'étoit ni trop gras, ni trop maigre; il avoit la " taille plus grande que petite, le port noble, la jambe " belle; il marchoit gravement, avoit l'air très-sérieux, " le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le " teint brun, les sourcils noirs et forts; et les divers " mouvemens qu'il leur donnoit, lui rendoient la physi- " onomie extrêmement comique. A l'égard de son ca- " ractère, il étoit doux, complaisant, généreux; il ai- " moit fort à haranguer; et quand il lisoit ses pièces aux " comédiens, il vouloit qu'ils y amenassent leurs enfans, " pour tirer des conjectures de leur mouvement naturel."

Molière se fit dans Paris un très-grand nombre de partisans et presqu'autant d'ennemis. Il accoutuma le pub-

* Mademoiselle Poisson, morte il y a quelques années à S. Germain-en-Laye; elle avoit joué d'original une des Graces dans Psyché, en 1671.

lic, en lui faisant connoître la bonne comédie, à le juger lui-même très-sévèrement. Les mêmes spectateurs qui applaudissoient aux pièces médiocres des autres auteurs, relevoient les moindres défauts de Molière avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue ; et le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public, suffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi Britannicus et les Plaideurs de M. Racine furent si mal reçus ; voilà pourquoi l'Avare, le Mistantrope, les Femmes Savantes, l'Ecole des Femmes, n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avoit un goût naturel et l'esprit très-juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent, par son approbation, la cour et la ville aux pièces de Molière. Il eût été plus honorable pour la nation, de n'avoir pas besoin des décisions de son maître pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels, sur-tout les mauvais auteurs du tems, leurs protecteurs et leurs cabales ; ils suscitèrent contre lui les dévots ; on lui imputa des livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avoit joué que les vices en général ; et il eût succombé sous ces accusations, si ce même roi, qui encouragea et qui soustint Racine et Despréaux, n'eût pas aussi protégé Molière.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, et sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter ; ce qu'il retiroit du théâtre, avec ce qu'il avoit placé, alloit à trente mille livres de rente ;

somme qui, en ce tems-là, faisoit presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avoit auprès du roi, paroît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appeloit Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au diné du roi: "Vous avez un médecin," dit le roi à Molière; "que vous fait-il?" "Sire," répondit Molière, "nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes; je ne les fais point; et je guéris."

Il faisoit de son bien un usage noble et sage; il recevoit chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelle, les Jonsac, les Desbarreaux, &c. qui joignoient la volupté et la philosophie. Il avoit une maison de campagne à Auteuil, où il se délassoit souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de Vivonne, connu par son esprit et par son amitié pour Despréaux, alloit souvent chez Molière, et vivoit avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeoit de lui qu'il le vînt voir souvent, et disoit qu'il trouvoit toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employoit une partie de son revenu en libéralités, qui alloient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes des charités. Il encourageoit souvent par des présens considérables de jeunes auteurs qui marquoient du talent; c'est peut-être à Molière que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui sortoit du Port-Royal, à travailler pour le théâtre dès

l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragédie de Théagène et Chariclée ; et quoique cette pièce fût trop foible pour être jouée, il fit présent au jeune auteur de cent louis, et lui donna le plan des Frères Ennemis.

Il n'est peut-être pas inutile de dire qu'environ dans le même tems, c'est-á-dire en 1661, Racine ayant fait une ode sur le mariage de Louis XIV, M. Colbert lui envoya cent louis au nom du roi.

Il est très-triste pour l'honneur des lettres, que Molière et Racine ayent été brouillés depuis : de si grands génies, dont l'un avoit été le bienfaiteur de l'autre, devoient être toujours amis.

Il éleva et il forma un autre homme qui, par la supériorité de ses talens, et par les dons singuliers qu'il avoit reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'étoit le comédien Baron, qui a été unique dans la tragédie et dans la comédie. Molière en prit soin comme de son propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchoit de se présenter, lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. Molière ayant su que c'étoit un nommé Mondorge, qui avoit été son camarade, demanda à Baron combien il croyoit qu'il falloit lui donner. Celui-ci répondit au hasard, " Quatre pistoles." " Donnez lui quatre pistoles " pour moi," lui dit Molière, " en voilà vingt qu'il faut " que vous lui donniez pour vous ;" et il joignit à ce présent, celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits, mais ils peignent le caractère

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venoit de donner l'aumône à un pauvre. Un instant après le pauvre court après lui, et lui dit : " Monsieur, vous n'a-" viez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, " je viens vous le rendre." " Tiens, mon ami," dit Molière " en voilà un autre." Et il s'écria : " Où la vertu va-t-" elle se nicher !" exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissoit sur tout ce qui se présentoit à lui, et qu'il étudioit partout la nature en homme qui la vouloit peindre.

Molière, heureux par ses succès et par ses protecteurs, par ses amis et par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avoit épousé, en 1661, une jeune fille, née de la Béjart et d'une gentilhomme nommé Modène. On disoit que Molière en étoit le père : le soin avec lequel on avoit répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que Molière n'avoit connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, et les dangers auxquels une comédienne jeune et belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux ; et Molière, tout philosophe qu'il étoit d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, et quelquefois les ridicules qu'il avoit si souvent joués sur le théâtre *. Tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres par les talens, s'en rap-

* C'est ici qu'on pourroit appliquer ce que dit Quintilien, " Risum " fecit, sed ridiculus fuit."

prochent presque toujours par les foiblesses ! Car pourquoi les talens nous mettroient-ils au-dessus de l'humanité ?

La dernière pièce qu'il composa fut le Malade Imaginaire. Il y avoit quelque tems que sa poitrine étoit attaquée, et qu'il crachoit quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation, il se sentit plus incommodé qu'auparavant: on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même, et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le divertissement de la réception du malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques momens par deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, et qu'il logeoit chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortoit par la bouche, le 17 Février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille, qui avoit beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé Guérin.

Le malheur qu'il avoit eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion, et la prévention contre la comédie, déterminèrent M. Harlay de Chanvalon*, archevêque de Paris, si connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à Molière. Le roi le regrettoit; et ce monarque, dont il avoit été le domestique et le

* Voyez son portrait dans le Segraisiana, p. 24. Il finit par ces mots: “ C'étoit une grande happelourde. . . . Il n'étoit propre qu'à attraper de “ petites femmes.”

pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de saint Eustache, sa paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissoit dans Molière que le comédien, et qui ignoroit qu'il avoit été un excellent auteur, un philosophe, un grand homme en son genre, s'attroupa en foule, à la porte de sa maison le jour du convoi : sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres ; et ces misérables, qui auroient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, et les injustices qu'il avoit essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux père Bouhours à composer cette espèce d'épitaphe, qui, de toutes celles qu'on fit pour Molière, est la seule qui mérite d'être rapportée, et la seule qui ne soit pas dans cette fausse et mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses ouvrages:

Tu réformas et la ville et la cour;
Mais quelle en fut la récompense?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur fallut un comédien
Qui mît à les polir sa gloire et son étude:
Mais, Molière, à ta gloire il ne manqueroit rien,
Si, parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai omis dans cette vie de Molière les

contes populaires touchant Chapelle et ses amis ; mais je suis obligé de dire que ces contes, adoptés par Grimarest, sont très-faux. Le feu duc de Sully, le dernier prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, qui avoient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritoient aucune créance.

AVERTISSEMENT

SUR

LE SUPPLEMENT

A

LA VIE DE MOLIERE.

AUCUNE main ne devoit oser toucher au tableau qu'on vient de voir ; il peint Molière par tous les grands traits de sa vie, et l'on ne s'est livré à la recherche de quelques autres détails, que pour satisfaire à la curiosité d'un ordre de lecteurs avides de tout ce qui regarde les grands hommes de la nation.

Les avertissemens et les observations de l'éditeur contiennent plusieurs anecdotes, qui, s'y étant placées naturellement, n'ont pas dû grossir ce Supplément.

SUPPLEMENT

A

LA VIE DE MOLIERE.

En faisant des recherches plus exactes que l'on n'en a fait jusqu'à présent sur la famille de Molière, on a appris qu'il s'y conservoit une tradition qui donneroit au nom de Poquelin plus d'importance civile qu'il n'en a eu; mais la plus grande gloire de ce nom sera toujours d'avoir été celui du père de notre théâtre comique.

Un nommé Poquelin, Ecossois, fut un de ceux qui composèrent la garde que Charles VII attacha à sa personne, sous le commandement du général Patiloc. Les descendans de ce Poquelin s'établirent, les uns à Tournai, les autres à Cambray, où ils ont joui long-tems des droits de la noblesse: les malheurs des tems leur firent une nécessité du commerce, dans lequel quelques-uns d'entr'eux vinrent faire oublier leurs privilèges à Paris.

Tels sont les faits qu'on a appris de quelques personnes

qui portent encore parmi nous le nom de Poquelin. Mais qu'importe aux parens collatéraux de Molière la notoriété mieux constatée d'une noblesse que leurs ancêtres avoient perdue? Ils ont acquis un plus beau titre, et que les tems ne peuvent effacer, celui d'appartenir à un des plus grands hommes qu'ayent produit les lettres.

L'éditeur a sous les yeux un arbre généalogique de la famille des Poquelins établis à Paris; qui le croiroit! Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, ne s'y trouve point: sa profession de comédien l'en a exclus. Il n'y avoit pourtant que l'orgueil bien pardonnable de vouloir tenir à lui qui pût justifier la peine qu'on a prise de faire une généalogie. Qu'est-ce que le nom de Poquelin séparé de celui de Molière?

On trouve beaucoup de contes assez incertains sur l'effroi que causa dans la famille de Poquelin son envie d'embrasser le métier de comédien*; ce que nous remarquerons, c'est qu'une déclaration du roi, du 16 Avril, 1641, enregistrée au Parlement le 24 du même mois, défendoit que "l'état d'acteur pût être désormais "imputé à blâme, et préjudiciât à la réputation du co-

* Voyez Vie de Molière par Grimarest, Les Hommes Illustres de Perrault, et Le Dictionnaire de Bayle. La singularité des anecdotes inspiroit rarement à ce dernier le desir d'en justifier la réalité.

" médien dans le commerce public." Il n'est pas du ressort de ces additions d'examiner pourquoi cette déclaration enregistrée n'a été que la loi d'un moment; il suffit pour le jeune Poquelin qu'elle ait existé, et qu'elle ait pu le défendre alors contre les vaines résistances de sa famille. Reçu en survivance dans la charge de son père auprès du roi, il n'en perdit jamais ni l'exercice ni les avantages.

On a ouï dire souvent à M. le Président de Montesquieu, d'après une ancienne tradition, de Bordeaux, que Molière, encore comédien de campagne, avoit fait représenter dans cette ville une tragédie de sa façon, qui avoit pour titre La Thébaïde, mais que le peu de succès qu'elle avoit eu, l'avoit détourné du genre tragique*. Nous savons que le jeune Racine alla offrir à Molière, de retour à Paris, sa tragédie de Théagène et de Chariclée, qui se ressentoit trop de l'âge de l'auteur et de la source romanesque où elle avoit été puisée; et que Molière, entrevoyant le génie du jeune homme, lui donna

* Nous avions Corneille; qu'importoient à la muse tragique de nouveaux efforts, qui ne pouvoient humainement égaler les premiers? Le bonheur de la France écarta Molière de cette route, afin que le sublime auteur de Cinna, de Rodogune, et des Horaces, vît la comédie portée aussi haut qu'il avoit placé la tragédie.

le plan des Frères Ennemis. C'étoit, sans doute, celui dont il avoit tiré si peu de parti à Bordeaux.

Il y a grande apparence que la traduction de Lucrèce fut le premier ouvrage de Molière. L'historien de sa vie dit qu'il n'avoit mis en vers que les endroits qui pouvoient prêter d'avantage à la poësie.

Cet ouvrage, dont il ne nous a conservé qu'un morceau dans la scène cinquième du second acte du Misantrope, cessa de lui plaire dès qu'il eut acquis quelque réputation à Paris. On sait qu'en 1664 il refusa chez le comte du Broussin d'en faire la lecture, " dans la crainte " qu'elle ne le fît paroître indigne des louanges que ve-" noit de lui donner son ami Despréaux dans la satyre " que ce dernier lui avoit adressée."

Le style de Molière étoit si défectueux, dans ses premiers essais, qu'il a fait probablement le sacrifice de cette traduction à son goût perfectionné, et au bonheur qu'il eut par la suite d'être difficilement content de ce qu'il avoit fait.

On sait qu'à la lecture de ce vers de Boileau parlant de lui,

> Il plaît à tout le monde et ne sauroit se plaire,

il s'écria, en serrant la main du satyrique, " Voilà la " plus grande vérité que vous ayez jamais dite ; je ne

« suis pas du nombre de ces esprits sublimes dont vous « parlez; mais, tel que je suis, je n'ai jamais rien fait « dont je sois véritablement content.» Ce qui doit faire admirer encore plus la modestie de Molière, c'est qu'il a tenu ce discours dans la même année où les trois premiers actes du Tartuffe ont été joués à la cour.

Les différentes courses que Molière fit dans le Languedoc avec sa troupe, lui procurèrent la connoissance d'un artiste avec lequel il contracta l'amitié la plus étroite. Avignon fut le lieu où il rencontra le célèbre Mignard, qui, revenant d'Italie, s'occupoit, dans le comtat, à dessiner les antiques d'Orange et de Saint-Remi. A l'union vive et durable qui s'établit entre eux, il sembloit que tous deux devinassent leur célébrité future, et combien leur gloire mutuelle devoit ajouter au plaisir qu'ils trouvoient à s'aimer.

Réunis depuis à Paris, ils se donnèrent tous deux des preuves de leur attachement. Mignard laissa à la postérité le portrait de son ami; et Molière, dans son poëme du Val-de-Grace, rendit, comme l'Arioste au Titien, l'immortalité qu'il venoit d'en recevoir.

L'auteur des observations critiques sur différens poëmes*, né pour la critique, s'il veut bien ne pas l'exa-

* M. Clément.

gérer et n'en pas séparer l'hommage qu'on doit aux vraies beautés, prétend que « Molière, avec un génie « très-rare, n'a pu parvenir à se faire lire, quand il a « voulu, par les vers du poëme de la peinture.» On remarquera ici, contre cette décision trop généralement exprimée, qu'il falloit n'y pas comprendre les morceaux excellens sur la fresque et sur la peinture à l'huile, ainsi que quelques autres endroits sur l'art du dessin et sur le coloris, dans lesquels il y a les vers les plus heureux et les beautés les plus décidées.

On trouve dans l'Anonimiana une critique de ce poëme. Le rédacteur inconnu de ces mélanges nous révèle que Molière aimoit la fille de son ami, devenue depuis madame de Feuquières.

On y attribue à une femme cette critique, entreprise, dit-on, pour faire plaisir à M. de Colbert, qui préféroit Le Brun à Mignard.

Cette critique est suivie d'un envoi qui en fut fait à Molière; l'auteur s'y excuse du peu de talent qu'elle vient de montrer pour la poësie; mais, ajoute la dame prétendue,

. . . . Ce n'est pas merveille
Que l'on soit ignorant dans le métier d'autrui.
. . . .
Si tu fais bien de vers, tu sais peu la peinture, &c.

Cette anecdote de la préférence ouverte que donnoit le ministre à M. Le Brun sur Mignard, et du manège du premier de ces peintres, est apperçue dans le poëme du Val-de-Grace, lorsque Molière dit avec adresse,

> Les grands hommes, Colbert, sont mauvais courtisans,
> . . . .
> Ils ne sauroient quitter les soins de leur métier,
> Pour aller chaque jour fatiguer ton portier, &c.

Colbert étoit trop grand pour faire un crime à Molière de son amitié pour Mignard, et nous voyons qu'en 1666 un de ses parens fut associé à MM. Ranchin et Pecquot pour l'établissement de la manufacture des glaces, et que, trois ans après, ce même Poquelin fut un des trente associés de la Compagnie des assurances, fondée par le même ministre. Le nom de Molière qui se trouve dans cette liste, pourroit faire penser que notre auteur avoit lui-même un intérêt dans cette affaire.

Mais, pour dire un mot encore de la critique du poëme du Val-de-Grace, nous remarquerons qu'elle n'est qu'une espèce de parodie bouffonne de toutes les beautés du plafond de Mignard.

L'auteur de l'Anonimiana, dans l'annonce qu'il fait de cette critique, ajoute qu'on la donne avec tous ses défauts, parce que M. de Colbert, qu'elle a réjoui, n'a pas

voulu qu'on y touchât. Il dit encore que les soixante ou quatre-vingts premiers vers de la dame auteur sont sur les mêmes rimes que celles de Molière, et rien n'est moins vrai. Comment tombe-t-on dans des erreurs aussi aisées à éviter?

Ménage préféroit le poëme de Perrault sur la peinture à celui de Molière, quoiqu'il trouvât celui de son ami "un peu obscur en quelques endroits, et trop né-"gligé dans d'autres." L'avis de Ménage est suspect à l'égard de Molière, et généralement il est de peu de poids en fait de vers.

M. de Puimorin, frère de Despréaux, ayant essayé de tourner en épigramme un mot assez malin qu'il aviot dit à Pradon, n'avoit pu faire que ces deux vers:

Hélas! pour mes péchés, je n'ai su que trop lire
Depuis que tu fais imprimer.

Ce fut à son frère et à MM. Racine et Molière rassemblés, qu'il demanda deux autres vers pour rimer aux siens, et voici ceux qu'ils lui donnèrent:

Froid, sec, dur, rude auteur, digne objet de satyre,
De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer?
Hélas! &c.

Ce qu'il y a de particulier dans ce fait peu intéressant par lui-même, c'est que Racine et Molière eurent une

petite querelle sur le premier hémistiche du second vers. Le poëte tragique vouloit qu'on écrivît,

De mon peu de lecture osés-tu me blâmer?

pour éviter sans doute la consonnance de la rime *satyre* avec le mot *lire* qui termine cet hémistiche: mais Molière soutint qu'il falloit s'en tenir à la première expression, et que la raison et l'art même demandoient et autorisoient souvent le sacrifice d'une plus grande perfection du vers à une plus grande justesse. "Despré-" aux," dit son commentateur, "n'oublia pas cette dé-" cision de Molière, et en fit un précepte dans son Art " Poétique, chant 4:

Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites."

Racine, ami de Molière, à qui il avoit des obligations de plus d'une espèce, donna le 15 Décembre, 1655, sa tragédie d'Alexandre. L'abbé de Bernay, chez lequel il demeuroit, souhaitoit qu'elle fût représentée à l'hôtel de Bourgogne; mais Racine étoit trop reconnoissant pour ne pas se défendre d'abord de faire cette injure au théâtre de Molière. Despréaux fut consulté, et l'abbé de Bernay se rendit à son avis. Malheureusement cette

pièce, qu'on ne joue plus, eut peu de succès *, et les amis du poëte le forcèrent à retirer sa tragédie, et à la confier aux acteurs de l'hôtel de Bourgogne, qui la firent réussir. C'est de-là que vint la brouillerie de Racine et de Molière, dit le Boleana.

Ce fait, qui se trouve en plusieurs endroits, n'est désavoué nulle part. Comment le concilier avec la gazette en vers de Robinet, qui nous apprend, dans sa lettre du 20 Décembre, qu'Alexandre

> Paroît, comme on sait, à la fois
> Sur nos deux théâtres François;

et qui ajoute que

> . . . Pour ce vainqueur de la Grèce
> Ce n'est pas trop de ces deux lieux.

L'Alexandre avoit donc été distribué aux deux théâtres; comme nous avons vu, en 1725, La Force du Sang, comédie de Bruéis, jouée en même tems chez les comédiens François et chez les Italiens, et avoir chez les derniers quelques représentations de plus.

Ce qui fâcha Molière dans cette occasion, ce fut de

* Ce fut sur la lecture de cette pièce que le grand Corneille lui conseilla d'abandonner le genre de la tragédie. Ce fait peut être cru, parce que l'Alexandre n'étoit pas digne de Racine.

perdre la meilleure de ses actrices, la Duparc, qui passa à l'hôtel de Bourgogne, et qu'il soupçonna y avoir été entraînée par les amis de Racine, ou peut-être par lui-même. Au reste, leur petite désunion, qui ne fut que trop réelle, ne les rendit jamais injustes l'un envers l'autre; et leur refroidissement ne fit point la honte des lettres.

Racine regarda toujours Molière comme un homme unique. Louis XIV lui demandant un jour quel étoit le premier des grands hommes qui avoient illustré son règne, il lui nomma Molière. "Je ne le croyois pas," répondit le roi; "mais vous vous y connoissez mieux "que moi."

L'Euripide François avoit, comme on le voit, bien oublié sa brouillerie avec Molière. La prééminence accordée à notre auteur par Racine, ne peut trouver pour contradicteur qu'un esprit médiocre. Mais comment Louis XIV osa-t-il dire "qu'il ne le croyoit pas," lui qui avoit été le protecteur fidèle de Molière! Le sens supérieur qui guidoit toujours ce prince, semble l'avoir abandonné dans cette circonstance. C'étoit sans doute à Racine lui-même que ce prince accordoit le premier rang. La noblesse du genre en imposoit au monarque. A mérite égal entre l'auteur comique et l'auteur tra-

gique, le peuple et les grands sont entraînés vers le dernier.

Molière n'approuva point dans l'épitre de Despréaux, sur le passage du Rhin, le vers cinquantième:

> Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
> *A de ses bords fameux flétri l'antique gloire.*

"Ce dernier vers peut faire entendre," disoit-il, "que "la présence du roi a déshonoré le fleuve." Despréaux se défendit, Molière ne se rendit point, et le vers resta. Molière osoit donc disputer même de vers avec Despréaux, au moins pourl a justesse. L'auteur du Misantrope et des quatre premiers actes du Tartuffe, pouvoit ne reconnoître aucun poëte François au-dessus de lui.

On a ouï dire à Boileau que Molière, après lui avoir lu le Misantrope, lui avoit dit, "Vous verrez bien autre "chose." Il mettoit alors la dernière main au Tartuffe. Ce trait décide presque la préférence qu'il donnoit à ce dernier ouvrage sur l'autre.

"Molière, quelquefois, consultoit sa servante," a dit le sublime auteur de la Métromanie, d'après la tradition. On sait de plus que Molière, voulant un jour éprouver l'instinct de la vieille Laforest, lui fit lecture de quelques scènes du comédien Brécour comme étant de lui; mais que la bonne femme ne fut point sa dupe, et ne reconnut point l'heureuse main de son maître. Ce trait la

fait juger digne de l'honneur singulier que lui faisoit Molière. Il est inutile, sans doute, d'ajouter ici que ce n'étoit pas le Misantrope, par exemple, qu'il lisoit à cette servante, qui n'étoit bonne, au plus, qu'à lui faire préjuger l'impression de gaité qu'il devoit faire sur le public dans ses scènes comiques.

Ne dissimulons rien, voici un tort de Molière; c'est le cœur qui nuisit à l'esprit. Lorsque les deux Jocondes parurent, on osa balancer entre ces deux contes, on gagea même et pour l'un et pour l'autre; l'abbé le Vayer fut pour La Fontaine, et M. de Saint-Gille pour le poëte Bouillon; on prit Molière pour arbitre, et la franchise de son goût ne décida point la gageure; il n'alla point jusqu'à se déclarer contre La Fontaine, mais il refusa de prononcer contre M. de Saint-Gille, son ami. Boileau décida cette querelle, aussi inconcevable que le déni de justice de Molière.

Despréaux, en composant sa seconde satyre, trouvoit difficile de faire un vers qui rimât à celui-ci :

> Dans mes vers recousus mettre en pièce Malherbe.

Il consulta La Fontaine et Molière qui tous deux jugèrent la chose peu faisable. Despréaux en vint cependant à bout, en ajoutant même à son idée; voici ce vers :

Et transposant cent fois et le nom et le verbe,
Dans mes vers recousus, &c.

Quelqu'un a écrit que la comédie du Tartuffe avoit été faite à la prière du grand Condé, qui vouloit se venger du P. de la Chaize, confesseur du roi, et que le personnage de l'imposteur fut joué la première fois en soutanne et en chapeau à grands bords. Mais cette anecdote tombe dès qu'on se rappelle que le P. de la Chaize ne devint confesseur qu'en 1675, après la mort de Molière. Il avoit été précédé dans cette place par le P. Ferrier, en 1670, et le prédécesseur de celui-ci avoit été le P. Annat, à qui le caractère du Tartuffe étoit bien étranger puisqu'au rapport de l'abbé de Choisi, " trouvant le " poids trop pesant, il s'en déchargea sur le P. Ferrier, " et eut l'honneur et la consolation de mourir simple " religieux."

Comment après cela ne pas se tenir dans la plus grande défiance sur le compte des compilateurs!

Le célèbre abbé de Longuerue nous paroît le seul qui ait écrit que Molière avoit inventé le nom de *Tartuffe* d'après le mot Allemand *Der Teüfel,* qui se prononce vulgairement *Terteif,* et qui signifie le diable. Nous croyons cependant que l'anecdote qu'on trouvera sur ce

nom, qui a fait un mot de plus dans la langue Françoise, est plus vraisemblable. Voyez le *Tartuffe.*

M. Joly, évêque d'Agen, prêchoit à Paris avec beaucoup d'action. On le comparoit à Molière: " Ce dernier," disoit-on, " est plus grand prédicateur, et l'autre " plus grand comédien." Molière avoit dit de lui-même, à l'occasion du reproche que lui faisoient les ennemis du Tartuffe, d'avoir porté sur le théâtre une morale trop saine, " Pourquoi ne me seroit-il pas permis de faire " des sermons, tandis qu'on permet au P. M. B. G.* de " faire des farces?"

Molière étoit fort ami du célèbre avocat Fourcroi, homme très-redoutable dans la conversation, par la capacité et la force de ses poulmons. Ils eurent une dispute à table en présence de Despréaux, à qui Molière disoit, " Qu'est-ce que la raison, avec un filet de voix, " contre une gueule comme celle-là?"

" Lully, fais-nous rire," disoit Molière à cet excellent musicien, qu'il ne regardoit hors de son talent que comme un bouffon. Il falloit qu'il montât sur un tabouret pour jouer ses contes, dont la pantomime faisoit le principal mérite.

Dans le poëme du siècle de Louis-le-Grand, de ce

* Le P. Mainbourg.

Perrault si vanté de notre tems, et si méprisé du sien, de ce profond littérateur qui demandoit à un de ses amis quelles étoient les plus belles odes de Pindare, d'Horace, et de Malherbe même ; il est singulier de trouver Molière placé sur la ligne de Tristan et de Rotrou, et surtout de l'entendre vanter par sa naïveté dans ce pitoyable vers :

Les Molière naïfs, les Rotrou, les Tristan.

" Quelle compagnie et quel éloge, inimitable Molière !" s'écrie l'auteur des Variétés amusantes et sérieuses. " Les âges qui ont suivi, n'ont pas été si injustes envers " vous !"

Un an après la mort de Molière, on ne sait quel particulier s'avisa de mettre en vers Le Mariage Forcé, qui ne parut imprimé chez la veuve Dupont qu'en 1676, quoique la permission de M. de la Reynie soit datée de 1674. Cette pièce est devenue fort rare, et mérite peu la peine d'être recherchée. Si Somaize, qui, en 1660, avoit mis en vers détestables Les Précieuses Ridicules, vivoit encore en 1674, il ne faut pas chercher un autre auteur pour celle dont nous parlons, et qu'on nous a communiquée depuis l'impression du troisième volume de cette édition, où se trouve Le Mariage Forcé.

Lorsque Molière, dans la scène huitième de Sganarelle avec Marphurius, fait dire au premier, " J'ai une

" grande inclination pour la fille," voici comme on le travestit dans la scène cinquième de la traduction:

SGANARELLE.

. . . . Son air
Me force adroitement d'en devenir le pair

Et dans la scène de Dorimène et de Lycaste, qui, chez Molière, est la treizième, et chez le traducteur la septième, Dorimène dit,

Je ne dois pas au ciel long-tems demander *trève*,
Ni soupirer après l'heureux état de *veuve*.

Ces deux traits suffisent pour donner l'idée de cette misérable traduction.

Louis XIV demandant à Despréaux quels auteurs avoient le mieux réussi dans l'art de la comédie, " Je " n'en connois qu'un," dit le satyrique, " tous les autres " n'ont fait que des farces." " Si bien donc," reprit le roi, " que Despréaux n'estime que Molière." " Il n'y " a aussi que lui, sire," répondit-il, " qui soit estimable " dans son genre."

C'est d'après ces jugemens que le même prince disoit au commencement du siècle présent qu'il avoit perdu deux hommes qu'il ne répareroit jamais, Lully et Molière.

Bien des gens se rappellent d'avoir ouï dire à M. de la

Motte, que l'Académie Françoise avoit souhaité de compter Molière au nombre de ses membres ; mais cette loi de 1641, dont on a parlé, sans avoir été révoquée, étoit restée dans l'oubli. En vain lui proposa-t-on de quitter sa profession ; tout fut inutile, et l'Académie n'orna point sa liste de ce nom fameux. Son éloge qu'elle a proposé à l'Europe, et pour lequel M. de Chamfort a été couronné, est une preuve des regrets qu'elle en a. C'est se l'associer autant qu'il est en elle aujourd'hui, de l'avoir choisi le premier pour servir de modèle aux gens de lettres. La place honorable qu'elle fit prendre le jour de la lecture publique de l'éloge de ce grand homme à deux de ses neveux * marque encore avec plus d'intérêt la considération qu'il a conservée dans ce corps.

" Il y a un point d'honneur pour moi à ne point quit-
" ter," disoit-il à son ami Despréaux, qui le sollicitoit d'abandonner l'action théâtrale, nuisible même à sa santé, et de s'en tenir à la composition de ses pièces.

M. de Colbert avoit témoigné, dit-on, sa surprise de ce que Molière n'étoit pas de l'Académie. M. Perrault fit part de cet étonnement si juste à ses confrères, qui

* M. Poquelin, âgé de plus de quatre-vingts ans, et M. l'abbé de la Fosse, fils d'une Poquelin, et petit-fils du célèbre de la Fosse, de l'Académie de peinture.

répondirent qu'un homme tel que Molière étoit sans doute au-dessus des règles, et méritoit des distinctions; mais qu'il falloit obtenir de lui de ne plus jouer que des personnages graves, et d'abandonner les rôles comiques à cause du petit inconvénient des coups de bâton. Molière, ajoute-t-on, se refusa même à cet accommodement, qui nous paroît peu vraisemblable. Comment imaginer en effet que des gens sensés aient vu une différence essentielle entre l'acteur qui reçoit des coups de bâton et celui qui les donne?

N'est-ce point ici le lieu de faire remarquer la fatalité attachée au plus grand nombre des auteurs comiques, relativement à l'Académie Françoise? Bruéis, Palaprat, Regnard, le Sage, Dufresny, Autereau, Jolly, De Lisle, Fagan, Piron, Saintfoix, Collé, l'auteur du Complaisant, du Fat puni, des Tuteurs, &c.* ne sont point sur ses listes; tandis que des auteurs de tragédies absolument oubliées, tels que celui des Tindarides, y sont inscrits.

Il arriva en 1669 une aventure à un jeune médecin chez un barbier de son voisinage, jaloux des visites trop fréquentes que le docteur rendoit à sa femme. Le mé-

* On ne parle point de Montfleuri, Dancourt, Le Grand, et Baron, à cause de leur profession de comédien.

decin, échappé du danger qu'il avoit couru, avoit rendu plainte contre le barbier, et Guy-Patin, dans sa lettre 504, dit que le bruit couroit que Molière vouloit faire une comédie de cette histoire ; "ce qui pourroit bien arriver," ajoute-t-il, et ce qui n'arriva point. On prétendoit que la comédie que devoit faire notre auteur auroit pour titre, le Médecin Fouetté, et le Barbier Cocu. V. lettre 507.

Molière, en portant ce vaudeville au théâtre, n'eût fait qu'une satyre, et non point une comédie ; si Guy-Patin eût mieux connu et l'artiste et l'art, il n'eût point accrédité ce bruit. Souvenons-nous du mot du comte de Bussi Rabutin : "Despréaux attaqua le vice à force "ouverte, et Molière plus finement que lui."

Un jour Molière soupoit, dit M. l'abbé d'Olivet, avec Racine, Despréaux, la Fontaine, et Descoteaux, fameux joueur de flûte. La Fontaine étoit ce jour-là, encore plus qu'à son ordinaire, plongé dans ses distractions ; Racine et Despréaux, pour le tirer de sa léthargie, se mirent à le railler, et si vivement qu'à la fin Molière trouva que c'étoit passer les bornes. Au sortir de table il poussa Descoteaux dans l'embrâsure d'une fenêtre, et, lui parlant de l'abondance du cœur, "Nos beaux-"esprits," dit-il, "ont beau se trémousser, ils n'effa-"ceront pas le bon homme."

Le fameux souper d'Auteuil * est la principale anecdote de la vie de Molière, sur laquelle M. de Voltaire a voulu répandre du doute. Cependant on trouve encore des gens qui se souviennent de l'avoir vu raconter à Despréaux, à Baron, et à plusieurs anciens habitans du lieu de la scène.

Il est très-possible que l'amitié qu'avoient pour Chapelle le duc de Sully, le prince de Vendôme, et l'abbé de Chaulieu, les ait engagés à nier un fait qui n'annonçoit ni la sobriété, ni la sagesse de leur ami; mais cette historiette, fût-elle incertaine, n'honore-t-elle pas assez Molière pour nous mettre dans l'obligation de la conserver?

Heureux celui sur lequel la tradition laisse des faits qui le peignent avec avantage! A les supposer faux, la fiction a eu besoin, pour leur donner la vogue, d'une opinion avantageuse pour celui qui en est l'objet. Ce sont des traits qui appartiennent au portrait qu'on en veut faire; ils achèvent la ressemblance. C'est ainsi que la jolie fable du nain de mademoiselle Lenclos est une preuve

* "Ce fameux souper," dit M. Racine le fils, "quoique peu croyable, est très-véritable." Cet auteur nous apprend que le grave Despréaux étoit de la partie, et qu'il a raconté plus d'une fois cette folie de sa jeunesse.

qu'elle conserva ses charmes bien au-delà du tems ordinaire.

D'après cette réflexion, on peut, je crois, sans manquer aux égards qu'on doit aux opinions de M. de Voltaire, raconter un fait qu'il n'a peut-être rejeté que par l'éloignement qu'il a quelquefois pour les choses un peu singulières. Le voici :

Molière avoit dans le village d'Auteuil une maison où il donnoit des soupers à la meilleure compagnie de la cour et de la ville; mais comme sa santé languissante exigeoit presque toujours qu'il fût au lait pour toute nourriture, c'étoit son ami Chapelle qui faisoit les honneurs de sa maison. Un jour que ce dernier y étoit allé avec Messieurs de Nantouillet, Jonsac, Despréaux *, Baron et quelques autres, Molière, qui avoit assisté au commencement du souper, se retira, et laissa ses amis se livrer au

* Chapelle avoit rendu Boileau presque aussi buveur que lui; on sait qu'il l'enivra une fois en écoutant ses conseils sur la sobriété, mais peu de gens connoissent le quatrain qu'il fit un jour sur le plaisir qu'il avoit à déranger quelquefois la raison du satyrique. Le voici :

O Dieux! que j'épargne de bile
Et d'injures au genre humain,
Lorsque versant ta lampe d'huile,
Je te mets le verre à la main!

plaisir de causer et de boire aussi long-tems qu'ils le voudroient.

Le feu de la conversation, et sur-tout les fumées du vin, échauffèrent par degrés les esprits, et la conversation étant tombée sur les misères humaines, nos gens exhalèrent bientôt les tristes rêves d'une philosophie sombre et noire. "Nous sommes tous des lâches," dit Chapelle; "que ne cessons-nous de murmurer et de vivre? "La rivière est à cent pas, allons nous y précipiter."

L'enthousiasme du poëte ivre passa rapidement dans toutes les têtes. Déjà on se lève en applaudissant; on se prépare, en s'embrassant pour la dernière fois, à terminer des jours qui paroissent d'un poids et d'un ennui insupportables. Le célèbre Baron heureusement avoit conservé plus de sang-froid, il court au lit de Molière, qui bientôt paroît au milieu de ses amis. "Eh quoi!" leur dit-il, "j'apprends que vous avez conçu le projet le plus "courageux et le plus sage, et je ne devrai qu'à Baron "l'honneur de le partager. Est-ce donc pour moi que la "vie a des douceurs? et suis-je fait pour la mépriser "moins que vous?" "Il a raison," s'écria Chapelle, "il "nous manquoit...qu'il vienne" "Un moment," reprit Molière: "n'abandonnons point une résolution si belle "aux fausses interprétations qu'on peut lui donner. On "saura qu'à la suite d'un long souper nous aurons fait le

"sacrifice de notre vie, et la calomnie, avide de tout dé-"nigrer, répandra le bruit que l'ivresse nous a plus in-"spirés que la philosophie. Amis, sauvons notre sagesse: "attendons le retour prochain du soleil; alors, aux yeux "de tout le monde, nous donnerons cette leçon publique "du juste mépris de la vie." "Parbleu!" dit Chapelle, "sa réflexion est de bon sens; donnons au repos le reste "de la nuit, notre sagesse n'en sera que plus pure et plus "éclatante." Molière en fut cru; on dormit, et le réveil, comme il l'avoit prévu, fit trouver à ses convives assez de plaisir à vivre pour les exciter à rire de leur ridicule saillie de la nuit.

Despréaux, qu'on se peint souvent plus triste qu'il n'étoit, s'amusoit quelquefois à contrefaire très-heureusement les gens qu'il voyoit. Un jour qu'il avoit diverti le roi en contrefaisant devant lui tous les comédiens, Louis XIV voulut qu'il contrefît aussi Molière qui étoit présent, et lui demanda ensuite s'il s'étoit reconnu. "Nous ne pouvons," répondit Molière, "juger "de notre ressemblance; mais la mienne est parfaite "s'il m'a aussi bien imité qu'il a imité les autres."

Molière s'étant un jour présenté en sa qualité de valet-de-chambre pour faire le lit du roi, un autre valet-de-chambre qui devoit le faire avec lui se retira brusquement, en disant qu'il n'avoit point de service à

partager avec un comédien. Bellocq, autre valet-de-chambre, homme d'esprit, et qui faisoit de jolis vers, s'approcha dans le moment, et dit, « M. de Molière, « voulez-vous bien que j'aie l'honneur de faire le lit du « roi avec vous?" Cette aventure, fort ridicule pour le premier camarade de Molière, vint aux oreilles de sa majesté, qui fut très-fâchée qu'on eût marqué du mépris à un homme d'un génie aussi rare.

Molière eut encore plus d'une fois à souffrir du même préjugé avec sa famille. En vain engagea-t-il sa troupe à donner à son théâtre les entrées libres aux Poquelins qui s'y présenteroient. Il n'y en eut que très-peu qui en profitèrent. On a vu dans le premier article de ce supplément qu'un particulier de cette famille l'avoit encore supprimé dans l'arbre généalogique qu'il en a dressé de nos jours; mais on doit à ses autres parens la justice d'assurer qu'ils désavoueroient cette omission si elle devenoit publique.

Ennemi de toutes les espèces de grimaces, Molière passa dans la société pour un homme solide et sûr. La droiture de son cœur, et la franchise de son caractère, lui firent des amis de tout ce qu'il y avoit en France de plus aimable et de plus distingué. Sa maison fut le rendezvous de toutes les espèces de mérite, et sa haute

réputation ne fit appercevoir aucune différence entre le grand seigneur et lui.

Monsieur le Prince aimoit son entretien : il l'avoit prié de lui donner les momens qu'il pourroit avoir libres ; il trouvoit, disoit-il, toujours à profiter avec lui ; son jugement sain, sa raison étonnante, et son goût supérieur, le lui faisoient préférer à tous les hommes célèbres de son tems : et nous ne devons pas oublier que ce héros dit au bel-esprit qui lui apporta une épitaphe de ce poëte comique, " Plût au ciel que ce fût lui qui m'apportât la " tienne !"

Molière, toujours entouré de gens aimables et livrés à l'amour des plaisirs, ne pouvoit pas toujours garder le régime qu'exigeoit sa poitrine ; témoins ces vers de son ami Chapelle dans son épitre à M. de Jonsac :

> Molière, que bien connoissez,
> Et qui vous a si bien farcés,
> Messieurs les coquets et coquettes,
> Les suivoit et buvoit assez
> Pour être le soir en goguettes.

Avec une santé foible, avec un travail sans relâche, avec des soucis domestiques et des embarras de toute espèce *, Molière, dont la mémoire s'étendra dans tous

* Voyez la lettre que lui écrit Chapelle, sur les difficultés qu'il éprou-

les siècles, ne vécut que cinqante-un ans. La France le perdit, le pleura, et doit le pleurer encore en se voyant si loin de réparer sa perte. La nature a peut-être préparé moins de honte aux autres nations, puisqu'elle ne leur a pas offert d'aussi grands modèles à suivre.

" Je cherche dans Paris les statues de Corneille et de " Molière ; où sont-elles ? où sont leurs mausolées ?" s'écrie M. de Saint-Foix dans ses Essais Historiques sur Paris, tome III.

Mademoiselle Molière, qui s'étoit comportée en femme estimable à la mort de son mari, et qui crioit à l'ingratitude des hommes en voyant qu'on lui refusoit une sépulture, oublia bientôt sa douleur et se remaria avec Guerin Détriché, son camarade obscur.

C'est à l'occasion de ce mariage qu'on fit ce quatrain :

Les graces et les ris règnent sur son visage,
Elle a l'air tout charmant et l'esprit tout de feu ;
Elle avoit un mari d'esprit qu'elle aimoit peu,
Elle en prend un de chair qu'elle aime davantage.

On ne sauroit lui pardonner le peu de soin qu'elle eut des fragmens de pièces que laissa Molière ; elle les abandonna à La Grange, et l'on ignore ce qu'ils sont devenus.

voit à distribuer ses rôles à ses trois principales actrices. Il le compare à Jupiter, embarrassé de concilier les trois déesses pendant le siège de Troye.

Elle eut bientôt lieu de s'appercevoir qu'elle avoit perdu de la considération qu'attiroit Molière sur elle, puisque trois ans après sa mort, dans un mémoire imprimé d'une affaire horrible et criminelle qu'eut à soutenir Lully contre le sieur Guichard, intendant général des bâtimens de son altesse Monseigneur, en 1676, et dans laquelle on l'avoit entendue comme témoin, on la respecta assez peu pour renouveler les anciens soupçons de sa naissance, en l'appelant orpheline de son mari, et veuve de son père. Page 109.

Elle n'avoit eu de Molière qu'une fille, dont elle négligea trop l'éducation; la jeune personne se laissa enlever par M. Rachel de Montalant, qui l'épousa, et qui a passé sa vie avec elle à Argenteuil: il n'y eut aucun enfant de ce mariage; et Molière n'a laissé que des collatéraux, dont un de ceux qui se trouvent cités à la note de la page 56 de ce Supplément, est mort dans le cours de l'impression, en 1772.

On n'imagineroit pas que Molière dût jamais se trouver cité parmi les imitateurs de l'Anthologie, cependant M. M— C—dans la Traduction qu'il vient de nous donner de quelques Poëtes Grecs, p. 176, après une prétendue Epigramme qui dit, « Si vous voulez m'offrir quel« ques présens agréables, que ce soit pendant que je « respire encore; en versant du vin sur ma cendre, loin

" de l'enivrer, vous n'en feriez qu'un peu de boue ; et " de plus, les morts sont insensibles à tous ces honneurs," croit que ce sont ces idées d'un ancien qui ont inspiré à Molière les quatre vers suivans, tirés de la scène première du quatrième acte du Bourgeois Gentilhomme:

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Il y a bien de la sagacité à cette découverte ; et c'est avec autant de justesse qu'on a souvent annoncé de prétendues imitations de Molière.

De toutes les épitaphes qu'on a faites pour Molière, M. de Voltaire n'a conservé que celle du P. Bouhours. Nous osons croire cependant que plus d'un lecteur lui associera avec plaisir celle de La Fontaine, et nous saura gré d'y joindre celle de Chapelle, qui est peu connue, ainsi que les deux meilleures épitaphes Latines qui aient paru dans le tems.

EPITAPHE DE MOLIERE,

PAR

LA FONTAINE.

Sous ce tombeau gissent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît;
Il les faisoit revivre en son esprit,
Par leur bel art réjouissant la France:
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir; malgré tous nos efforts,
Pour un long tems, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière son morts.

AUTRE, PAR CHAPELLE.

Puisqu'à Paris on dénie
La terre après le trépas,
A ceux qui durant leur vie
Ont joué la comédie,
Pourquoi ne jette-t-on pas
Les bigots à la voirie?
Ils sont dans le même cas.

AUTRE, PAR M. HUET, *Evêque d'Avranches.*

Plaudebat, Moleri, tibi plenis aula theatris,
Nunc eadem mœrens post tua fata gemit.
Si risum nobis movisses parciùs olim,
Parciùs, heu! lacrymis tingeret ora dolor.

EPITAPHIUM

PRO

MOLERO COMŒDO.

Hic facunde jaces facetiarum,
Moleri, arbiter et pater jocorum,
Salsi dramatis artifex et actor,
Ausus qui proceres secare et urbem,
Plaudentes simul et simul frementes:
Noras utilibus docere nugis,
Et ridens vitium vafer notabas,
Ipso sic melior Catone censor.

Notre projet étoit de transcrire ici ce que l'auteur des Mémoires Littéraires, imprimés à Londres en 1771, vient de nous donner sur Molière; mais comme nous différons en quelques points, nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à l'ouvrage même. En général nous n'avons rien sur le père de la scène Françoise, ni de plus judicieux, ni de plus utile.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR

SUR

L'ETOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS.

CETTE première comédie, représentée à Lyon en 1653, et ensuite à Bèziers aux Etats de Languedoc, ne fut jouée à Paris, sur le théâtre du petit Bourbon, accordé depuis peu à la troupe de Molière, que le 3 Décembre, 1658.

Le goût des théâtres Italiens et Espagnols, que nos auteurs copioient servilement, nous offroit tous les jours des pièces d'une intrigue compliquée, des actions romanesques d'une importance grave et triste, ou des folies peu dignes d'amuser une nation spirituelle, aimable, et polie.

La coutume, humiliante pour l'humanité (dit M. de Voltaire), que les hommes puissans avoient pour lors de tenir des fous auprès d'eux, avoit infecté le théâtre. On n'y voyoit que de vils bouffons, et on ne représentoit que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres.

Le succès du *Menteur* et celui de quelques scènes heureuses de Rotrou, n'avoient point empêché la farce grossière de tenir insolemment sa place sur nos théâtres, et les turlupinades s'y montroient tous les jours, lorsque l'*Etourdi* fut représenté.

Le public, étonné une seconde fois, apperçut dans cet ouvrage les qualités les plus essentielles à l'art de la comédie, et sans lesquelles elle languit et se dénature, c'est-à-dire, le mouvement et la gaîté : non pas cette extravagance, ni cette déraison *des Jodelets* et des *Dom Japhets* ; mais cet enjouement libre, ingénieux, et plaisant dont Plaute avoit donné les premières leçons à Molière.

Le tems où ce génie supérieur devoit, au rire de Plaute, unir les graces et le beau naturel de Térence, pour les surpasser tous deux, demandoit pour paroître, une étude encore plus approfondie du caractére et des mœurs de la nation.

Jusques-là, les Italiens avoient offert à Molière une infinité d'esquisses, dont il avait conçu qu'on pouvoit étendre et prononcer l'effet avec plus de force et plus d'art que n'en employoient des acteurs étrangers, bornés à de simples canevas par la décadence du bon goût en Italie.

Ils avoient aussi dans ce qu'ils ont droit d'appeler leur bon théâtre, relativement à leurs représentations mimiques, composées de scènes à l'impromptu ; ils avoient, dis-je, beaucoup de pièces écrites et imprimées, et c'est quelquefois dans ces dernières que puisa notre auteur. L'*Inavvertito*, pièce (en prose) de *Nicolas Barbieri* dit *Beltrame*, imprimée en 1629 *, lui fournit un caractère agréable et vif, qu'il fit paroître sous le titre de l'*Etourdi*.

En suivant ainsi les traces des auteurs de la scène Italienne, il étoit difficile qu'il se garantit d'abord de tous leurs défauts ;

* « L'Inavvertito, ovvero, Scappino disturbato et Mezzetino travagli-« ato, commedia (in prosa) di Nicolo Barbieri, detto Beltrame, in To-« rino, 1629. » Ce comédien auteur, dans un ouvrage intitulé *Suplica*, qui est un traité sur la comédie, nous apprend que Louis XIII l'honora de sa protection et le combla de bienfaits.

aussi trouve-t-on, dans l'*Etourdi* quelques événemens décousus, des scènes vagues et vuides, des reconnoissances brusques, et un dénouement pénible.

Il est vrai que ces défauts ne pouvoient être apperçus au milieu de l'autre siècle que par un bien petit nombre de spectateurs ; et que les seuls progrès de Molière, dans l'art du théâtre qu'il créa, pour ainsi dire, nous les ont rendus sensibles.

Il présentoit, dans l'*Etourdi*, une imitation vive et fidèle de la nature, il développoit avec autant d'esprit que de feu un caractère actif. Ce qu'on admira sur-tout, ce fut le mouvement rapide d'une action soutenue avec chaleur ; ce fut cette facilité de dialogue, particulière à notre auteur, et plus encore cette gaîté franche et naïve, cette surface riante, qui nous cachent encore aujourd'hui les taches de ce premier tableau de Molière.

Le Dictionnaire des théâtres, et M. de Voltaire lui-même, ce qui est bien plus imposant, soutiennent que cette comédie devroit porter le seul titre des *Contre-tems* ; mais qu'il soit permis d'observer que l'étourderie de Lélie est presque toujours le mobile du renversement des machines que son valet met en jeu pour le servir, et comme dit Régnier :

> Quand on se brûle au feu que soi-même on attise,
> Ce n'est point accident, mais c'est une sottise.

A l'égard du style de l'ouvrage, quoique léger et facile en comparaison de la manière d'écrire le dialogue comique de ce tems-lá, il est peu correct. Cependant, la plupart des fautes qu'on observera sont si aisées à corriger, qu'on ne sauroit douter que Molière ne les eût fait disparoître s'il eût eu le temps de revenir sur ses premières productions.

L'*Inavvertito*, d'après lequel Molière a dessiné son *Etourdi*,

a été examiné avec soin; et c'est ici le lieu d'apprendre au public combien les lettres ont d'obligation à M. *de Floncel,* dont la plus abondante collection de livres Italiens que nous connoissions, étoit toujours ouverte à ceux qui pouvoient en avoir besoin.

La chaîne des événemens n'est pas la même dans les deux piéces, et les différences de style y sont infinies. Molière est aussi étonnant dans les choses qu'il imite, que dans celles qu'il crée. C'est toujours l'ouvrage du génie. Beltrame est plein de *Concetti,* et n'est pas même exempt des indécences devenues trop familières de son tems *.

L'amour de la vérité ne permet pas de dissimuler que le dénouement de l'*Inavvertito* est plus simple et plus théâtral que celui de l'*Etourdi.* On peut regretter, avec raison, que Molière ait négligé de faire usage du dernier trait de caractère qui termine la pièce de *Beltrame*; ceux de nos lecteurs qui ne connoissent pas la langue Italienne, seront peut-être bien aises de trouver ici une idée de ce dénouement.

Fulvio, irrité contre lui-même de toutes ses étourderies, veut renoncer à tout et partir au moment que ses affaires se sont heureusement arrangées. C'est en vain qu'on cherche à le retenir, et à l'instruire de ce qui est arrivé; " Il n'a plus de sottise à faire que celle de ne nous pas écouter," dit Scapin (qui joue dans la pièce le rôle du Mascarille de Molière), " il faut bien qu'il les épuise toutes . . . . sa fuite peut encore nous jetter dans de nouveaux embarras, et le bourreau n'a garde de nous en épargner . . . . O fortune! donne-moi de la patience, et conserve ma tête au défaut de celle de mon maître!" Un ami de Scapin ramène cependant Fulvio, qui

* " Il Rufianismo è come il furto, in un Grande è aggradimento di " stato" . . . . et " in un Disgraziato è latrocinio," &c.

tremble de se nuire encore: " Eh morbleu!" lui dit Scapin, " soyez tranquille et prenez garde à vous.

" FULVIO.

" Mon cher Scapin, tu veux que je reste, songe à quoi tu " me hasardes.

" SCAPIN.

" C'étoit avant tout ceci qu'il falloit vous craindre, je vous " en dispense actuellement.

" FULVIO.

" C'est-à-dire que tout est désespéré . . . . ah! malheureux " que je suis! je l'ai bien mérité.

" PANTALON, *père de Fulvio, survient avec les autres ac-* " *teurs: il voit son fils agité et tremblant:* Mon fils, *lui dit-il,* " qu'avez-vous donc? et que signifie ce trouble où je vous " vois?

" FULVIO *à Scapin.*

" Scapin, mon cher Scapin.

" SCAPIN.

" Ce n'est pas moi qui vous parlé; c'est sur Monsieur votre " père qu'il faut jeter les yeux.

" PANTALON.

" Approchez, Fulvio; est-il vrai que vous soyez amoureux " de cette jeune personne?

" FLUVIO, *troublé.*

" Moi, Monsieur? . . . non . . . oh non!

" PANTALON.

" Comment, non?

" FULVIO.

" Non, vous dis-je, non assurément.

" PANTALON.

" A quel propos nier ce que tout le monde assure?

« SCAPIN.

« Pour montrer son bel esprit. Çà, voyons, pourquoi
« dites-vous non à Monsieur votre père?

« FULVIO.

« Tu m'as dit de prendre garde à moi.

« SCAPIN.

« Eh bien, qu'en concluez-vous?

« FULVIO.

« Je ne sais.

« SCAPIN.

« Quelle cervelle! eh, Monsieur, répondez naïvement à ce
« qu'on vous demande.

« PANTALON.

« Parle, mon fils, veux-tu cette jeune personne pour ta
« femme?

« FULVIO.

« Scapin....

« SCAPIN.

« Eh! dites qu'oui.

« FULVIO.

« Si je fais encore quelque balourdise?

« SCAPIN.

« Eh! dites qu'oui encore un coup.

« FULVIO.

« Eh bien, mon père, oui.

« PANTALON.

« Prends-lui la main.

« SCAPIN.

« Ne le faites pas, croyez-moi....

" FULVIO, *se retirant.*

" Oh ciel! j'aurai fait quelque étourderie.

" PANTALON.

" Et comment?

" FULVIO.

" Scapin, tu me dis de ne point le faire.

" SCAPIN.

" Oui, de si mauvaise grace; vous ne me laissez pas achever.

" FULVIO.

" Eh bien, mon père, prononcez, je tiens sa main.

" PANTALON.

" Elle est ta femme.

" FULVIO.

" Oh ma chère Cinthia! me voilà votre époux; à la fin je " triomphe.

" SCAPIN.

" Je vous conseille de vous en féliciter beaucoup. Eh, " morbleu, si les morceaux ne vous tomboient dans la bouche " vous mourriez de faim."

Cette scène naïve étoit digne assurément du pinceau de Molière, et auroit animé le dénouement trop romanesque et trop brusque de sa première comédie. Ce que l'on doit dire encore à l'avantage de l'*Inavvertito* de Beltrame, c'est qu'il est bien supérieur à l'*Etourdi* que nous donnent aujourd'hui nos comédiens Italiens, qui ne font de ce personnage qu'un ricaneur imbécile et peu soutenable.

L'ETOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMEDIE

EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

PANDOLFE, père de Lélie,
ANSELME, père d'Hippolyte.
TRUFALDIN, vieillard.
CELIE, esclave de Trufaldin.
HIPPOLYTE, fille d'Anselme.
LELIE, fils de Pandolfe.
LEANDRE, fils de famille.
ANDRES, cru Egyptien.
MASCARILLE, valet de Lélie.
ERGASTE, ami de Mascarille.
UN COURIER.
DEUX TROUPES DE MASQUES.

La scène est à Messine, dans une place publique.

L'ETOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LELIE.

HE bien, Léandre, hé bien, il faudra contester,
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter;
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle:
Préparez vos efforts, et vous défendez bien,
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

SCENE II.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

Ah, Mascarille!

MASCARILLE.

Quoi?

LELIE.

Voici bien des affaires;
J'ai dans ma passion toutes choses contraires:

Léandre aime Célie; et par un trait fatal,
Malgré mon changement, est encor mon rival.

MASCARILLE.

Léandre aime Célie!

LELIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Hé, oui, tant pis, c'est-là ce qui m'afflige!
Toutefois j'aurois tort de me désespérer;
Puisque j'ai ton secours; je dois me rassurer.
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile;
Qu'on te peut appeler le roi des serviteurs;
Et qu'en toute la terre—

MASCARILLE.

Hé, trêve de douceurs.
Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables;
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes des coquins qu'il faut rouer de coups.

LELIE.

Ma foi, tu me fais tort avec cette invective;
Mais enfin, discourons de l'aimable captive,
Dis [1] si les plus cruels et plus durs sentimens
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmans:
Pour moi, dans ses discours, comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noble témoignage;
Et je crois que le ciel, dedans [2] un rang si bas,
Cache son origine, et ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous êtes romanesque avecque vos chimères.
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires?
C'est monsieur votre père, au moins à ce qu'il dit;
Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit,
Qu'il peste contre vous d'une belle manière
Quand vos déportemens lui blessent la visière;
Il est avec Anselme en parole pour vous,
Que [3] de son Hyppolyte on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'est dans le seul mariage,
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage;
Et s'il vient à savoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les loix,
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait au devoir de votre obéissance,
Dieu sait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux sermons on vous régalera.

LELIE.

Ah, trêve, je vous prie, à votre rhétorique!

MASCARILLE.

Mais vous, trêve plutôt à votre politique;
Elle n'est pas fort bonne, et vous devriez [4] tâcher—

LELIE.

Sais-tu qu'on n'acquiert rein de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de tristes salaires,
Qu'un valet-conseiller y fait mal ses affaires?

MASCARILLE.

(à part.) *(haut.)*

Il se met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire et vous sonder l'esprit.
D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure,
Et Mascarille est-il ennemi de nature?
Vous savez le contraire, et qu'il est très-certain

Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de père:
Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire.
Ma foi, j'en suis d'avis, que ces Penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et, vertueux par force, espèrent par envie
Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie.
Vous savez mon talent, je m'offre à vous servir.

LELIE.

Ah! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
Au reste mon amour, quand je l'ai fait paroître,
N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait naître;
Mais Léandre, à l'instant, vient de me déclarer
Qu'à me ravir Célie, il se va préparer:
C'est pourquoi dépêchons, et cherche dans ta tête
Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête.
Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
Pour frustrer mon rival de ses prétentions.

MASCARILLE.

Laissez-moi quelque tems rêver à cette affaire.

(à part.)

Que pourrois-je inventer pour ce coup nécessaire?

LELIE.

Hé bien, le stratagême?

MASCARILLE.

Ah, comme vous courez!
Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.
J'ai trouvé votre fait: il faut—Non, je m'abuse;
Mais si vous alliez.

LELIE.

Où?

MASCARILLE.

C'est une foible ruse.
J'en songeois une[5]?—

LELIE.

Et quelle?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.
Mais ne pourriez-vous pas?—

LELIE.

Quoi?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.
Parlez avec Anselme[6].

LELIE.

Et que puis-je lui dire?

MASCARILLE.

Il est vrai, c'est tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LELIE.

Que faire?

MASCARILLE.

Je ne sais.

LELIE.

C'en est trop à la fin.
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monsieur, si vous aviez en main force pistoles;
Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver

A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave[7].
De ces Egyptiens qui la mîrent ici,
Trufaldin qui la garde, est en quelque souci,
Et trouvant son argent qu'ils lui font trop attendre,
Je sais bien qu'il seroit très-ravi de la vendre:
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu,
Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu.
Et l'argent est le dieu que sur-tout il révère:
Mais le mal, c'est—

LELIE.

Quoi? c'est—

MASCARILLE.

Que monsieur votre père
Est un autre vilain, qui ne vous laisse pas,
Comme vous voudriez, manier ses ducats;
Qu'il n'est point de ressort qui, pour votre ressource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse:
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour savoir là-dessus quel est son sentiment;
Sa fenêtre est ici.

LELIE.

Mais Trufaldin, pour elle,
Fait de jour et de nuit exacte sentinelle.
Prends-garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurez en repos.
O bonheur! La voilà qui sort tout-à-propos.

SCENE III.

CELIE, LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

Ah, que le ciel m'oblige, en offrant à ma vue
Les célestes attraits dont vous êtes pourvue!
Et, quelque mal cuisant que m'aient causé vos yeux,
Que je prends de plaisir à les voir en ces lieux!

CELIE.

Mon cœur qu'avec raison votre discours étonne,
N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne;
Et, si dans quelque chose ils vous ont outragé,
Je puis vous assurer que c'est sans mon congé[8].

LELIE.

Ah, leurs coups sont trop beaux pour me faire une injure!
Je mets toute ma gloire à chérir leur blessure,
Et—

MASCARILLE.

Vous le prenez-là d'un ton un peu trop haut,
Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut.
Profitons mieux du tems, et sachons vîte d'elle
Ce que—

TRUFALDIN *dans sa maison.*

Célie!

MASCARILLE *à Lélie.*

Hé bien?

LELIE.

O rencontre cruelle!
Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler!

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous, je saurai lui parler.

SCENE IV.

TRUFALDIN, CELIE, LELIE, *retiré dans un coin,* MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Célie.*

Que faites-vous dehors, et quel soin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à personne?

CELIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon.
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

MASCARILLE.

Est-ce là le seigneur Trufaldin?

CELIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monsieur, je suis tout vôtre[9], et ma joie est extrême
De pouvoir saluer en toute humilité
Un homme dont le nom est par-tout si vanté.

TRUFALDIN.

Très-humble serviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être;
Mais je l'ai vue ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talens qu'elle a pour savoir l'avenir,
Je voulois sur ce point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi, te mêlerois-tu d'un peu de diablerie?

CELIE.

Non, tout ce que je sais n'est que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'est. Le maître que je sers
Languit pour un objet qui le tient dans ses fers,
Il auroit bien voulu, du feu qui le dévore
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore;
Mais un dragon veillant sur ce rare trésor,
N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor;
Et, ce qui plus le gêne et le rend misérable,
Il vient de découvrir un rival redoutable;
Si bien que, pour savoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'espérer quelques succès heureux,
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.

CELIE.

Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour?

MASCARILLE.

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

CELIE.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
La science que j'ai m'en peut assez instruire.
Cette fille a du cœur, et dans l'adversité
Elle sait conserver un noble fierté;
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître
Les secrets sentimens qu'en son cœur on fait naître:
Mais je le sais comme elle; et d'un esprit plus doux,
Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique!

CELIE.

Si ton maître en ce point de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende plus de soupirer en vain ;
Il a lieu d'espérer, et le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traités, et voudra bien se rendre.

MASCARILLE.

C'est beaucoup, mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.

CELIE.

C'est-là tout le malheur.

MASCARILLE *à part regardant Lélie.*

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire!

CELIE.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LELIE *les joignant.*

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter,
C'est par mon ordre seul qu'il vient vous visiter,
Et je vous l'envoyois ce serviteur fidèle,
Vous offrir mon service et vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté ;
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE *à part.*

La peste soit la bête!

TRUFALDIN.

Ho, ho! qui des deux croire?
Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé
Ne le savez-vous pas?

TRUFALDIN.

Je sais ce que je sai.
J'ai crainte ici dessous de quelque manigance.

(à Célie.)

Rentrez, et ne prenez jamais cette licence.
Et vous filoux fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez pour me jouer vos flûtes mieux d'accord.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'est bien fait. Je voudrois qu'encor sans flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon se montrer, et comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di?

LELIE.

Je pensois faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'étoit fort l'entendre.
Mais quoi! cette action ne doit point me surprendre.
Vous êtes si fertile en pareils contre-tems,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LELIE.

Ah! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupable!
Le mal est-il si grand, qu'il soit irréparable?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les desseins;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle[10],
Je te laisse.

MASCARILLE, *seul.*

Fort bien. A dire vrai, l'argent
Seroit dans notre affaire un sûr et fort agent:
Mais, ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCENE VI.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

Par mon chef, c'est un siècle étrange que le nôtre,
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien.
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
Sont comme les enfans que l'on conçoit en joie,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans notre bourse entre agréablement:
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre.
Baste; ce n'est pas peu que deux mille francs, dûs
Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus;
Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE *à part, les quatre premiers vers.*

O Dieu! la belle proie
A tirer en volant! Chut, il faut que je voie
Si je pourrois un peu de près le carresser.
Je sais bien les discours dont il le faut bercer.
Je viens de voir, Anselme—

ANSELME.

Et qui?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente assassine?

MASCARILLE.

Pour vous elle est de flamme.

ANSELME.

Elle?

MASCARILLE.

Elle vous aime tant,
Que c'est grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content!

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure:
Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure[11],
Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs?

ANSELME.

Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir célées?
Les filles, par ma foi, sont bien dissimulées!
Mascarille, en effet, qu'en dis-tu? Quoique vieux,
J'ai de la mine encore assez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui, vraiment, ce visage est encor fort mettable;
S'il n'est pas de plus beaux, il est des agréable[12].

ANSELME.

Si bien donc—

MASCARILLE *veut prendre la bourse.*

Si bien donc qu'elle est sotte de vous[13],
Ne vous regarde plus—

ANSELME.

Quoi ?

MASCARILLE.

Que comme un époux ;
Et vous veut—

ANSELME.

Et me veut—

MASCARILLE.

Et vous veut, quoi qu'il tienne,
Prendre la bourse—

ANSELME.

La ?

MASCARILLE *prend la bourse et la laisse tomber.*

La bouche avec la sienne.

ANSELME.

Ah, je t'entends. Viens-çà, lorsque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laissez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le ciel vous conduise !

ANSELME *revenant.*

Ah, vraiment, je faisois une étrange sottise,
Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur.
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,
Sans du moindre présent récompenser ton zèle :
Tiens, tu te souviendras—

MASCARILLE.

Ah, non pas, s'il vous plait.

ANSELME.

Laisse-moi—

MASCARILLE.

Point du tout. J'agis sans intérêt.

ANSELME.

Je le sais, mais pourtant—

MASCARILLE.

Non, Anselme, vous dis-je,
Je suis homme d'honneur, cela me désoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Mascarille.

MASCARILLE *à part.*

O longs discours!

ANSELME *revenant.*

Je veux
Régaler par tes mains cet objet de mes vœux,
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laissez votre argent:
Sans vous mettre en souci, je ferai le présent;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez [14], si cela l'accommode.

ANSELME.

Soit; donne-la pour moi, mais sur-tout fais si bien
Qu'elle grade toujours l'ardeur de me voir sien [15].

SCENE VII.

LELIE, ANSELME, MASCARILLE.

LELIE *ramassant la bourse.*

A qui la bourse?

ANSELME.

Ah, dieux, elle m'étoit tombée,
Et j'aurois après cru qu'on me l'eût dérobée!
Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble, et me rend mon argent.
Je vais m'en décharger au logis tout à l'heure.

SCENE VIII.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'est être officieux, et très-fort, ou je meure.

LELIE.

Ma foi, sans moi, l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, et payez aujourd'hui
D'un jugement très-rare et d'un bonheur extrême;
Nous avancerons fort, continuez de même.

LELIE.

Qu'est-ce donc? Qu'ai-je fait?

MASCARILLE.

Le sot, en bon françois;
Puisque je puis le dire, et qu'enfin je le dois.

Il sait bien l'impuissance où son père le laisse,
Qu'un rival qu'il doit craindre étrangement nous presse;
Cependant, quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moi tout seul la honte et le danger—

LELIE.

Quoi? C'étoit—

MASCARILLE.

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive
Que j'attrapois l'argent dont votre soin nous prive.

LELIE.

S'il est ainsi, j'ai tort[16]; mais qui l'eût deviné?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, étre bien rafiné.

LELIE.

Tu me devois par signe avertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Oui, je devois au dos avoir mon luminaire.
Au nom de Jupiter, laissez-nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinens propos.
Un autre après cela quitteroit tout peut-être;
Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,
Dont tout présentement je veux voir les effets;
A la charge que si—

LELIE.

Non, je te le promets,
De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE.

Allez donc; votre vue excite ma colère.

LELIE.

Mais sur-tout hâte-toi, de peur qu'en ce dessein—

MASCARILLE.

Allez, encore un coup, j'y vais mettre la main.
(Lélie sort.)
Menons bien ce projet ; la fourbe sera fine,
S'il faut qu'elle succède ainsi que j'imagine.
Allons voir.—Bon, voici mon homme justement.

SCENE IX.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

Mascarille.

MASCARILLE.

Monsieur.

PANDOLFE.

A parler franchement,
Je suis mal satisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maître!
Vous n'êtes pas le seul qui se plaigne de l'être,
Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croyois pourtant assez d'intelligence
Ensemble.

MASCARILLE.

Moi? Monsieur, perdez cette croyance,
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir;
A l'heure même encor nous avons eu querelle

Sur l'hymen d'Hippolyte où je le vois rebelle,
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenser le respect paternel.

PANDOLFE.

Querelle?

MASCARILLE.

Oui, querelle, et bien avant poussée.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien; car j'avois la pensée
Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.

MASCARILLE.

Moi? Voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence est toujours opprimée.
Si mon intégrité vous étoit confirmée,
Je suis auprès de lui gagé pour serviteur,
Vous me voudriez [17] encor payer pour précepteur:
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis pour le faire être sage.
Cessez de vous laisser conduire au premier vent.
Monsieur, au nom de Dieu, lui fais-je assez souvent,
Réglez-vous; regardez l'honnête homme de père
Que vous avez du ciel; comme on le considère;
Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
Et, comme lui, vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre?

MASCARILLE.

Répondre? Des chansons dont il me vient confondre.
Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
Il ne tienne de vous des semences d'honneur.
Mais sa raison n'est pas maintenant sa maîtresse.
Si je pouvois parler avecque hardiesse,
Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret qui m'importeroit fort
S'il étoit découvert; mais à votre prudence
Je le puis confier avec toute assurance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sachez donc que vos vœux sont trahis
Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encor par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez si je suis le secret confident—

PANDOLFE.

Vraiment je suis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant
A son devoir, sans bruit, desirez-vous le rendre?
Il faut—j'ai toujours peur qu'on nous vienne surprendre
Ce seroit fait de moi, s'il savoit ce discours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,
Achêter sourdement l'esclave idolâtrée,
Et la faire passer en une autre contrée.
Anselme a grand accès auprès de Trufaldin,
Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin;
Après, si vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des marchands, et puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter;

Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,
A cet amour naissant il faut donner le change;
Et de plus, quand bien même il seroit résolu
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet pouvant réveiller son caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'est très-bien raisonner; ce conseil me plaît fort—
Je vois Anselme; va, je m'en vais faire effort
Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

MASCARILLE *seul.*

Bon; allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie et les fourbes aussi!

SCENE X.

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Oui, traître, c'est ainsi que tu me rends service!
Je viens de tout entendre et voir ton artifice;
A moins que de cela, l'eussé-je soupçonné?
Tu payes d'imposture, et tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche, et j'avois lieu d'attendre
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre,
Que du choix de Lélie où l'on veut m'obliger,
Ton adresse et tes soins sauroient me dégager;
Que tu m'affranchirois du projet de mon père;
Et cependant ici tu fais tout le contraire;
Mais tu t'abuseras; je sais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où [18] tu pousses si bien,
Et je vais de ce pas—

MASCARILLE.

Ah! que vous êtes prompte!

La mouche tout d'un coup à la tête vous monte[19],
Et, sans considérer s'il a raison ou non,
Votre esprit contre moi fait le petit démon.
J'ai tort, et je devrois, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puisqu'ainsi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE.

Par quelle illusion penses-tu m'éblouir?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr?

MASCARILLE.

Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service;
Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard;
Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Célie,
Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lelie;
Et faire que, l'effet de cette invention
Dans le dernier excès portant sa passion,
Anselme, rebuté de son prétendu gendre,
Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE.

Quoi, tout ce grand projet, qui m'a mise en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Mascarille?

MASCARILLE.

Oui, pour vous.
Mais puisqu'on reconnoît si mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la sorte essuyer vos caprices;
Et que, pour récompense, on s'en vient de hauteur
Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,
Et, dès ce même pas rompre mon entreprise.

HIPPOLYTE *l'arrêtant.*

Hé, ne me traite pas si rigoureusement,
Et pardonne aux transports d'un premier mouvement!

MASCARILLE.

Non, non, laissez-moi faire ; il est en ma puissance
De détourner le coup qui si fort vous offense.
Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais ;
Oui, vous aurez mon maître, et je vous le promets.

HIPPOLYTE.

Hé, mon pauvre garçon, que ta colère cesse.
J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confesse.

(tirant sa bourse.)

Mais je veux réparer ma faute par ceci.
Pourrois-tu te résoudre à me quitter ainsi ?

MASCARILLE.

Non, je ne le saurois, quelqu'effort que je fasse ;
Mais votre promptitude est de mauvaise grace.
Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur,
Comme quand[20] il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HIPPOLYTE.

Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures :
Mais que ces deux louis guérissent tes blessures !

MASCARILLE.

Hé, tout cela n'est rien ; je suis tendre à ces coups ;
Mais déja je commence à perdre mon corroux ;
Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HIPPOLYTE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose,
Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis
Produise à mon amour le succès que tu dis ?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines.
J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines ;

Et, quand ce stratagême à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HIPPOLYTE.

Crois qu' Hippolyte au moins ne sera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.

HIPPOLYTE.

Ton maître te fait signe, et veut parler à toi :
Je te quitte ; mais songe à bien agir pour moi.

SCENE XI.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

Que diable fais-tu là ? Tu me promets merveille ;
Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que mon bon génie au devant m'ait poussé[21],
Déjà tout mon bonheur eût été renversé.
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joie,
D'un regret éternel je devenois la proie ;
Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,
Anselme avait l'esclave, et j'en étois frustré ;
Il l'emmenoit chez lui ; mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, et tant fait, que, par crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenue.

MASCARILLE.

Et trois :
Quand nous serons à dix, nous ferons une croix[22].
C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable !
Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable :
Entre mes propres mains on la devoit livrer ;

Et vos soins endiablés nous en viennent sévrer.
Et puis pour votre amour je m'emploierois encore!
J'aimerois mieux cent fois être grosse pécore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup garou,
Et que monsieur Satan vous vînt tordre le cou.

LELIE, *seul.*

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire sur les pots décharger sa furie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE I.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

A vos desirs enfins il a fallu se rendre,
Malgré tous mes sermens, je n'ai pu m'en défendre;
Et, pour vos intérêts que je voulois laisser,
En de nouveaux périls viens [1] de m'embarrasser.
Je suis ainsi facile; et si de Mascarille
Madame la nature avoit fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que ç'auroit été.
Toutefois, n'allez pas sur cette sûreté
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévue, et rompre mon attente.
Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous desirons;
Mais si dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu, vous dis, mes soins pour l'espoir qui vous flatte.

LELIE.

Non, je serai prudent, te dis-je, ne crains rien:
Tu verras seulement—

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien,
J'ai commencé pour vous un hardi stratagême,
Votre père fait voir une paresse extrême
A rendre par sa mort tous vos desirs contens [2]
Je viens de le tuer (de parole, j'entens);
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie
Le bonhomme surpris, a quitté cette vie.
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas;

On est venu lui dire, et par mon artifice,
Que les ouvriers [3] qui sont après son édifice,
Parmi les fondemens qu'ils en jettent encor,
Avoient fait par hasard rencontre d'un trésor;
Il a volé d'abord; et comme à la campagne
Tout son monde à présent hors nous deux l'accompagne,
Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,
Et produis un fantôme enseveli pour lui.
Enfin, je vous ai dit à quoi je vous engage:
Jouez bien votre rôle; et pour mon personnage,
Si vous appercevez que j'y manque d'un mot,
Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

SCENE II.

LELIE *seul.*

Son esprit, il est vrai, trouve une étrange voie
Pour adresser mes vœux au comble de leur joie;
Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux,
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux?
Si l'amour est au crime une assez belle excuse [4],
Il en peut bien servir à la petite ruse
Que sa flamme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juste ciel, qu'ils sont prompts! Je les vois en parole [5].
Allons nous préparer à jouer notre rôle.

SCENE III.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

La nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME.

Etre mort de la sorte !

MASCARILLE.

Il a, certes, grand tort :
Je lui sais mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas seulement le tems d'être malade !

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir.

ANSELME.

Et Lélie ?

MASCARILLE.

Il se bat, et ne peut rien souffrir ;
Il s'est fait en maint lieux contusion et bosse,
Et veut accompagner son papa dans la fosse :
Enfin, pour achever, l'excès de son transport
M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât semondre [6].

ANSELME.

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir ;
Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
Qui tôt ensevelit, bien souvent assassine ;
Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépassé comme il faut.
Au reste, pour venir au discours de tantôt,
Lélie, et l'action lui sera salutaire,
D'un bel enterrement veut régaler son père,
Et consoler un peu ce défunt de son sort
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.

Il hérite beaucoup; mais comme en ses affaires
Il se trouve assez neuf et ne voit encor guères,
Que son bien la plupart n'est point en ces quartiers[7],
Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
Il voudroit vous prier, en suite de l'instance[8]
D'excuser de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir—

ANSELME.

Tu me l'as déjà dit, et je m'en vais le voir.

MASCARILLE *seul.*

Jusques-ici du moins tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reste réponde;
Et, de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

SCENE IV.

ANSELME, LELIE, MASCARILLE.

ANSELME.

Sortons; je ne saurois qu'avec douleur très-forte
Le voir empaqueté de cette étrange sorte.
Las! en si peu de tems! Il vivoit ce matin.

MASCARILLE.

En peu de tems par fois on fait bien du chemin.

LELIE *pleurant.*

Ah!

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie, enfin il était homme.
On n'a point pour la mort de dispense de Rome[9].

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire gare, elle abat les humains,
Et contre eux de tout tems a de mauvais desseins.

LELIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes nos prières,
N'en perdroit pas un coup de ses dents meurtrières.
Tout le monde y passe.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raisons votre ennui persévère,
Mon cher Lélie, au moins faites qu'il se modère.

LELIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME.

Au reste, sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obsèques d'un père.

LELIE.

Ah! ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur!
Il ne peut, sans mourir, songer à ce malheur.

ANSELME.

Je sais que vous verrez aux papiers du bon homme,
Que je suis débiteur d'une plus grande somme:
Mais, quand par ces raisons je ne vous devrois rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez; je suis tout vôtre, et le ferai paroître.

LELIE *s'en allant.*

Ah!

MASCARILLE.

Le grand déplaisir que sent monsieur mon maître!

ANSELME.

Mascarille, je crois qu'il seroit à propos
Qu'il me fit de sa main un reçu de deux mots.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Des événemens l'incertitude est grande.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Faisons-lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las! en l'état qu'il est, comment vous contenter?
Donnez-lui le loisir de se désatrister;
Et, quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance,
J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.
Adieu. Je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,

Et m'en vais tout mon saoul pleurer avecque lui.
Hi!

ANSELME *seul.*

Le monde est rempli de beaucoup de traverses;
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses;
Et jamais ici bas—

SCENE V.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

Ah, bon dieux, je frémi!
Pandolfe qui revient! Fût-il bien endormi!
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!
Las! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie!
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport?

ANSELME.

Dites-moi de bien loin quel sujet vous amène.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, et véritablement
Je me serois passé de votre compliment.
Si votre ame est en peine et cherche des prières,
Las! je vous en promets, et ne m'effrayez guères!
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous, que vous serez content.
Disparoissez donc, je vous prie,
Et que le ciel, par sa bonté,
Comble de joie et de santé
Votre défunte seigneurie!

PANDOLFE *riant.*

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las! pour un trépassé vous êtes bien gaillard!

PANDOLFE.

Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie?

ANSELME.

Hélas! vous êtes mort, et je viens de vous voir—

PANDOLFE.

Quoi, j'aurois trépassé sans m'en appercevoir?

ANSELME.

Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ai senti dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin, dormez-vous? Etes-vous éveillé?
Me connoissez-vous pas?

ANSELME.

Vous êtes habillé
D'un corps aërien qui contrefait le vôtre,
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre visage affreusement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure;
J'ai prou [10] de ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE.

En une autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me seroit un charmant bandinage,

Et j'en prolongerois le plaisir davantage :
Mais, avec cette mort, un trésor supposé,
Dont parmi les chemins on m'a désabusé,
Fomente dans mon ame un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'auroit-on joué pièce et fait supercherie ?
Ah, vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie !
Touchons un peu pour voir : en effet, c'est bien lui.
Malepeste du sot que je suis aujourd'hui !
De grace n'allez pas divulguer un tel conte ;
On en feroit jouer quelque farce à ma honte :
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous ? Ah, voilà l'enclouure !
C'est-là le nœud secret de toute l'aventure ;
A votre dam. Pour moi, sans me mettre en souci,
Je vais faire informer de cette affaire-ci
Contre ce Mascarille ; et si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse en coûter, je veux le faire pendre.

ANSELME *seul.*

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et bien,
Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encor si prompt à faire une sottise ;
D'examiner si peu sur un premier rapport—
Mais je vois—

SCENE VI.

LELIE, ANSELME.

LELIE.

Maintenant avec ce passeport,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte?

LELIE.

Que dites-vous? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chérement toujours la gardera.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise,
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise;
Que parmi ces louis, quoiqu'ils paraissent beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux,
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place;
De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace
Pullule en cet état d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors-de soupçon!
Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous pendre!

LELIE.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre:
Mais je n'en ai point vu de faux comme je croi.

ANSELME.

Je les connoîtrai bien, montrez, montrez-les moi.
Est-ce tout?

LELIE.

Oui.

ANSELME.

Tant mieux. Enfin je vous raccroche,
Mon argent bien aimé, rentrez dedans ma poche;
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc les gens qui se portent fort bien?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi, chétif beau-père?
Ma foi, je m'engendrois d'une belle manière,
Et j'allois prendre en vous un beau-fils discret:
Allez, allez mourir de honte et de regret.

LELIE *seul.*

Il faut dire j'en tiens. Quelle surprise extrême!
D'où peut-il avoir su sitôt le stratagême?

SCENE VII.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi, vous étiez sorti? Je vous cherchois par-tout.
Hé bien, en sommes-nous enfin venus à bout?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave;
Çà, donnez-moi que j'aille acheter notre esclave;
Votre rival après sera bien étonné.

LELIE.

Ah, mon pauvre garçon, la chance a bien tourné!
Pourrois-tu de mon sort deviner l'injustice?

MASCARILLE.

Quoi? Que seroit-ce?

LELIE.

Anselme, instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être?

LELIE.

Il est trop véritable.

MASCARILLE.

Tout de bon?

LELIE.

Tout de bon; j'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MASCARILLE.

Moi, monsieur? Quelque sot, la colère fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, soit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achète, ou qu'elle reste là,
Pour moi je m'en soucie autant que de cela.

LELIE.

Ah! n'aye point pour moi si grande indifférence,
Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence!
Sans ce dernier malheur, ne m'avoûras-tu pas
Que j'avois fait merveille, et qu'en ce feint trépas
J'éludois un chacun d'un deuil si vraisemblable,
Que les plus clairvoyans l'auroient cru véritable?

MASCARILLE.

Vous avez en effet sujet de vous louer.

LELIE.

Hé bien, je suis coupable, et je veux l'avouer;
Mais si jamais mon bien te fut considérable,
Répare ce malheur, et me sois secourable.

MASCARILLE.

Je vous baise les mains; je n'ai pas le loisir.

LELIE.

Mascarille, mon fils[11].

MASCARILLE.

Point.

LELIE.

Fais-moi ce plaisir.

MASCARILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LELIE.

Si tu m'es inflexible,

Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit; il vous est loisible.

LELIE.

Je ne puis te fléchir?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE.

Oui.

LELIE.

Je vais le pousser.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaît.

LELIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE.

Non.

LELIE.

Adieu, Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu, monsieur Lélie.

LELIE.

Quoi?—

MASCARILLE.

Tuez-vous donc vîte. Ah, que de longs devis!

LELIE.

Tu voudrois bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, et que je me tuasse.

MASCARILLE.

Savois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace;
Et quoique ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt â se tuer.

SCENE VIII.

TRUFALDIN, LEANDRE, LELIE, MASCARILLE.

Trufaldin parle bas à Léandre, dans le fond du théâtre.

LELIE.

Que vois-je? mon rival et Trufaldin ensemble!
Il achète Célie; ah, de frayeur je tremble!

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience.

LELIE.

Que dois-je faire? Dis, veuille me conseiller.

MASCARILLE.

Je ne sais.

LELIE.

Laisse-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il?

LELIE.

Que veux-tu que je fasse
Pour empêcher ce coup?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grace:
Je jette encore un œil pitoyable sur vous.

Laissez-moi l'observer; par des moyens plus doux
Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.
(Lélie sort.)

TRUFALDIN *à Léandre.*

Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.
(Trufaldin sort.)

MASCARILLE *à part en s'en allant.*

Il faut que je l'attrape, et que de ses desseins
Je sois le confident, pour mieux les rendre vains.

LEANDRE *seul.*

Graces au ciel! voilà mon bonheur hors d'atteinte;
J'ai su me l'assurer et je n'ai plus de crainte.
Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

SCENE IX.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE *dit ces deux vers dans la maison, et entre sur le théâtre.*

Ahi, ahi, à l'aide, au meurtre, au secours, on m'assomme,
Ah, ah, ah, ah, ah, ah! O traître! O bourreau d'homme!

LEANDRE.

D'où procède cela? Qu'est-ce? Que te fait-on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cents coups de bâton.

LEANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lélie.

LEANDRE.

Et pourquoi ?

MASCARILLE.

Pour une bagatell
Il me chasse et me bat d'une façon cruelle.

LEANDRE.

Ah, vraiment il a tort !

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,
Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.
Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde !
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde,
Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront si sensible aux épaules :
Je te le dis encor, je saurai m'en venger ;
Une esclave te plaît, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains, et je veux faire en sorte
Qu'un autre te l'enlève, ou le diable m'emporte.

LEANDRE.

Ecoute, Mascarille, et quitte ce transport.
Tu m'as plû de tout tems, et je souhaitois fort
Qu'un garçon comme toi plein d'esprit et fidèle,
A mon service un jour pût attacher son zèle :
Enfin, si le parti te semble bon pour toi,
Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, Monsieur, d'autant mieux que le destin propice
M'offre à me bien venger, en vous rendant service ;

Et que dans mes efforts pour vos contentemens,
Je puis à mon brutal trouver des châtimens:
De Célie, en un mot, par mon adresse extrême—

LEANDRE.

Mon amour s'est rendu cet office lui-même.
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi! Célie est à vous?

LEANDRE.

Tu la verrois paroître,
Si de mes actions j'étois tout-â-fait maître;
Mais quoi! Mon père l'est: comme il a volonté,
Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte.
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je sors de chez lui,
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui,
Et l'achat fait, ma bague est la marque choisie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je songe auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens,
A trouver promptement un endroit favorable
Où puisse être en secret cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raison
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison;
Là, vous pourrez la mettre avec toute assurance,
Et de cette action nul n'aura connoissance.

LEANDRE.

Oui, ma foi tu me fais un plaisir souhaité.
Tiens donc, et va pour moi prendre cette beauté;

Dès que par Trufaldin ma bague sera vue,
Aussi-tôt en tes mains elle serra rendue,
Et dans cette maison tu me la conduiras.
Quand—Mais chut, Hippolyte est ici sur nos pas.

SCENE X.

HYPPOLYTE, LEANDRE, MASCARILLE.

HYPPOLYTE.

Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle ;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle ?

LEANDRE.

Pour en pouvoir juger et répondre soudain,
Il faudroit la savoir.

HYPPOLYTE.

Donnez-moi donc la main,
Jusqu'au temple, en marchant, je pourrai vous l'apprendre.

LEANDRE *à Mascarille.*

Va, va-t-en me servir sans davantage attendre.

SCENE XI.

MASCARILLE *seul.*

Oui, je te vais servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon !
Oh ! que dans un moment Lélie aura de joie !
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie,

Recevoir tout son bien d'où l'on attend son mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival !
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :
Vivat Mascarillus fourbum imperator.

SCENE XII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Holà !

TRUFALDIN.

Que voulez-vous ?

MASCARILLE.

Cette bague connue
Vous dira le sujet qui cause ma venue.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
Je vais querir l'esclave ; arrêtez un peu là.

SCENE XIII.

TRUFALDIN, UN COURIER, MASCARILLE.

LE COURIER *à Trufaldin.*

Seigneur, obligez-moi de m'enseigner un homme—

TRUFALDIN.

Et qui!

LE COURIER.

Je crois que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous? Vous le voyez ici.

LE COURIER.

Lui rendre seulement la lettre que voici.

TRUFALDIN *lit.*

" Le ciel, dont la bonté prend souci de ma vie,
" Vient de me faire ouïr, par un bruit assez doux,
" Que ma fille, à quatre ans, par des voleurs ravie,
" Sous le nom de Célie est esclave chez vous.

" Si vous sûtes jamais ce que c'est qu'être père,
" Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
" Conservez-moi chez vous cette fille si chère,
" Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.

" Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
" Et vous vais de vos soins récompenser si bien,
" Que par votre bonheur, que je veux rendre extréme,
" Vous bénirez le jour où vous causez le mien.

" De Madrid. " DOM PEDRO DE GUSMAN.
" Marquis de MONTALCANE."

(Il continue.)

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi soit due,
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois, dans mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.

(au Courier.)

Un seul moment plus tard tous vos pas étoient vains,
J'allois mettre à l'instant cette fille en ses mains:
Mais suffit; j'en aurai tout le soin qu'on desire.
(le Courier sort.)

(à Mascarille.)

Vous-même vous voyez ce que je viens de lire.
Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui saurois ma parole tenir,
Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage
Que vous lui faites—

TRUFALDIN.

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE *seul.*

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le sort a bien donné la baie à mon espoir;
Et bien à la malheure est-il venu d'Espagne
Ce courier que la foudre et la grêle accompagne.
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en si peu de tems plus triste événement.

SCENE XIV.

LELIE *riant,* MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quel beau transport de joie à présent vous inspire?

LELIE.

Laisse m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Ça, rions donc bien fort, nous en avons sujet.

LELIE.

Ah! je ne serai plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies :
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
Il est vrai, je suis prompt, et m'emporte par fois;
Mais pourtant, quand je veux j'ai l'imaginative
Aussi bonne, en effet, que personne qui vive;
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LELIE.

Tantôt l'esprit ému d'une frayeur bien vive
D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,
Je songeois à trouver un remède à ce mal,
Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,
J'ai conçu, digéré, produit un stratagême,
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce?

LELIE.

Ah, s'il te plaît, donne-toi patience.
J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant su, par un heureux destin,

Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie,
Est sa fille autrefois par des voleurs ravie;
Il veut la venir prendre, et le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre des soins:
Qu'à ce sujet il part d'Espagne et doit pour elle
Par de si grands présens reconnoître son zèle,
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LELIE.

Ecoute-donc; voici bien le meilleur.
La lettre que je dis a donc été remise;
Mais, sais-tu bien comment: En saison si bien prise,
Que le porteur m'a dit que, sans ce trait falot,
Un homme l'emmenoit qui s'est trouvé fort sot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?

LELIE.

Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu cru capable?
Loue au moins mon adresse et la dextérité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louer selon votre mérite,
Je manque d'éloquence et ma force est petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand et rare effet d'une imaginative,
Qui ne céde en vigueur à personne qui vive,
Ma langue est impuissante, et je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis savoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte prose,
Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,

Tout ce que vous avez été durant vos jours ;
C'est-à-dire, un esprit chaussé tout à rebours,
Une raison malade et toujours en débauche,
Un envers de bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, un bête, un brusque, un étourdi,
Que sais-je ? un—cent fois plus encor que je ne di.
C'est faire en abrégé votre panégyrique.

LELIE.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique.
Ai-je fait quelque chose ? Eclaircis-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait ; mais ne me suivez point.

LELIE.

Je te suivrai-par-tout pour savoir ce mystère.

MASCARILLE.

Oui ! Sus donc préparez vos jambes à bien faire ;
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LELIE *seul.*

Il m'échappe. O malheur qui ne se peut forcer !
Au discours qu'il m'a fait que saurois-je comprendre ?
Et quel mauvais office aurois-je pu me rendre ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE I.

MASCARILLE *seul.*

Taisez-vous, ma bonté, cessez votre entretien,
Vous êtes une sotte, et je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avoue;
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue,
C'est trop de patience; et je dois en sortir,
Après de si beaux coups qu'il a su divertir.
Mais aussi raisonnons un peu sans violence.
Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je cède à la difficulté;
Que je me trouve à bout de ma subtilité:
Et que deviendra lors cette publique estime,
Qui te vante par-tout pour un fourbe sublime,
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
A ne t'être jamais vu court d'inventions?
L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose!
A tes nobles travaux ne fais aucune pause,
Et quoiqu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Achève pour ta gloire et non pour l'obliger.
Mais quoi! Que feras-tu que de l'eau toute claire?
Traversé sans repos par ce démon contraire,
Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter [1],
Et que c'est battre l'eau que prétendre arrêter
Ce torrent effréné, qui de tes artifices
Renverse en un moment les plus beaux édifices.
Hé bien, pour toute grace, encore un coup du moins,
Au hasard du succès, sacrifions des soins;
Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,
J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
Si par là nous pouvions perdre notre rival,

Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrois bien un succès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre.
Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCENE II.

LEANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monsieur, j'ai perdu tems[2], votre homme se dédit.

LEANDRE.

De la chose lui-même il m'a fait le récit;
Mais c'est bien plus; j'ai su que tout ce beau mystère,
D'un rapt d'Egyptiens, d'un grand seigneur pour père,
Qui doit partir d'Espagne, et venir en ces lieux,
N'est qu'un pur stratagême, un trait facétieux,
Une histoire à plaisir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe!

LEANDRE.

Et pourtant Trufaldin
Est si bien imprimé[3] de ce conte badin,
Mord si bien à l'appât de cette foible ruse,
Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

MASCARILLE.

C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LEANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout-à-fait adorable;
Et je suis en suspens, si pour me l'acquérir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir;
Par le don de ma foi rompre sa destinée,
Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouser?

LEANDRE.

Je ne sais: mais enfin,
Si quelque obscurité se trouve en son destin,
Sa grace et sa vertu sont de douces amorces,
Qui, pour tirer les cœurs, ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous?

LEANDRE.

Quoi? que murmures-tu?
Achève, explique-toi sur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monsieur, votre visage en un moment s'altère,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.

LEANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, très-charitablement
Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille—

LEANDRE.

Poursuis.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine,
Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche après tout,
A quiconque la sait prendre par le bon bout;
Elle fait la sucrée, et veut passer pour prude;
Mais je puis en parler avecque certitude.
Vous savez que je suis quelque peu du métier
A me devoir connoître en un pareil gibier.

LEANDRE.

Célie

MASCARILLE.

Oui, sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal sa place,
Et qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,
Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir.

LEANDRE.

Las! que dis-tu? Croirai-je un discours de la sorte!

MASCARILLE.

Monsieur, les volontés sont libres; que m'importe?
Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein,
Prenez cette matoise, et lui donnez la main;
Toute la ville en corps reconnoîtra ce zèle,
Et vous épouserez le bien public en elle.

LEANDRE.

Quelle surprise étrange!

MASCARILLE *à part.*

Il a pris l'hameçon.
Courage, s'il se peut enferrer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.

LEANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine.

MASCARILLE.

Quoi, vous pourriez—

LEANDRE.

Va-t-en jusqu'à la poste, et voi
Je ne sais quel paquet qui doit venir pour moi.
(seul après avoir rêvé.)
Qui ne s'y fût trompé! Jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

SCENE III.

LELIE, LEANDRE.

LELIE.

Du chagrin qui vous tient quel peut être l'objet?

LEANDRE.

Moi?

LELIE.

Vous-même.

LEANDRE.

Pourtant je n'en ai pas sujet.

LELIE.

Je vois bien ce que c'est, Célie en est la cause.

LEANDRE.

Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

LELIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins.
Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.

LEANDRE.

Si j'étois assez sot pour chérir ses caresses,
Je me moquerois bien de toutes vos finesses.

LELIE.

Quelles finesses donc?

LEANDRE.

Mon Dieu, nous savons tout.

LELIE.

Quoi?

LEANDRE.

Votre procédé de l'un à l'autre bout.

LELIE.

C'est de l'hébru pour moi, je n'y puis rien comprendre.

LEANDRE.

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre;
Mais, croyez-moi, cessez de craindre pour un bien
Où je serois fâché de vous disputer rien.
J'aime fort la beauté qui n'est point profanée,
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LELIE.

Tout beau, tout beau, Léandre.

LEANDRE.

Ah! que vous êtes bon!
Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon,
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes.

Il est vrai, sa beauté n'est pas des plus communes;
Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LELIE.

Léandre, arrêtez-là ce discours importun.
Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle,
Mais sur-tout, retenez cette atteinte mortelle.
Sachez que je m'impute à trop de lâcheté
D'entendre mal parler de ma divinité;
Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
A souffrir votre amour, qu'un discours qui l'offense.

LEANDRE.

Ce que j'avance ici, me vient de bonne part.

LELIE.

Quiconque vous l'a dit est un lâche, un pendard.
On ne peut imposer de tache à cette fille,
Je connois bien son cœur.

LEANDRE.

Mais enfin, Mascarille
D'un semblable procès est juge compétent,
C'est lui qui la condamne.

LELIE.

Oui!

LEANDRE.

Lui-même.

LELIE.

Il prétend
D'une fille d'honneur insolemment médire,
Et que peut-être encor je n'en ferai que rire!
Gage qu'il se dédit.

LEANDRE.

Et moi gage que non.

LELIE.

Parbleu, je le ferois mourir sous le bâton,
S'il m'avoit soutenu des faussetés pareilles.

LEANDRE.

Moi, je lui couperois sur le champ les oreilles,
S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCENE IV.

LELIE, LEANDRE, MASCARILLE.

LELIE.

Ah, bon, bon, le voilà. Venez çà, chien maudit.

MASCARILLE.

Quoi ?

LELIE.

Langue de serpent fertile en impostures,
Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
Et lui calomnier la plus rare vertu[+]
Qui puisse faire éclat sous un sort abattu ?

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement, ce discours est de mon industrie.

LELIE.

Non, non, point de clin d'œil et point de raillerie,
Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit ;
Fût-ce mon propre frère, il me la payeroit ;

Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,
C'est me faire une plaie au plus tendre de l'âme.
Tous ces signes sont vains. Quels discours as-tu faits?

MASCARILLE.

Mon Dieu, ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LELIE.

Tu n'échapperas pas.

MASCARILLE.

Ahi.

LELIE.

Parle donc, confesse.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Laissez-moi; je vous dis que c'est un tour d'adresse.

LELIE.

Dépêche, qu'as-tu dit? Vuide entre nous ce point.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

J'ai dit ce que j'ai dit: ne vous emportez point.

LELIE *mettant l'épée à la main.*

Ah, je vous ferai bien parler d'une autre sorte!

LEANDRE *l'arrêtant.*

Alte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE *à part.*

Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé?

LELIE.

Laissez-moi contenter mon courage offensé.

LEANDRE.

C'est trop que de vouloir le battre en ma présence.

LELIE.

Quoi, châtier mes gens n'est pas en ma puissance?

LEANDRE.

Comment vos gens?

MASCARILLE *à part.*

Encore! Il va tout découvrir.

LELIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Hé bien? c'est mon valet.

LEANDRE.

C'est maintenant le nôtre.

LELIE.

Le trait est admirable! Et comment donc le vôtre?

LEANDRE.

Sans doute.

MASCARILLE *bas à Lélie.*

Doucement.

LELIE.

Hem que veux-tu conter?

MASCARILLE *à part.*

Ah, le double bourreau qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien, quelque signe qu'on donne!

LELIE.

Vous rêvez bien, Léandre, et me la baillez bonne.
Il n'est pas mon valet?

LEANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de votre service il n'a pas été mis?

LELIE.

Je ne sais ce que c'est.

LEANDRE.

Et plein de violence,
Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance?

LELIE.

Point de tout. Moi, l'avoir chassé, roué de coups?
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.

MASCARILLE *à part.*

Pousse, pousse, bourreau, tu fais bien tes affaires.

LEANDRE *à Mascarille.*

Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires!

MASCARILLE.

Il ne sait ce qu'il dit, sa mémoire—

LEANDRE.

Non, non,
Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne,
Mais pour l'invention, va, je te le pardonne.
C'est bien assez pour moi qu'il m'ait désabusé,
De voir par quels motifs tu m'avois imposé,
Et, que m'étant commis à ton zèle hypocrite,
A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeler *un avis au lecteur.*
Adieu, Lélie, adieu, très-humble serviteur.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon, tout heur nous accompagne,
Mettons flamberge au vent et bravoure en campagne,
Faisons l'*Olibrius, l'occiseur d'innocens*.

LELIE.

Il t'avoit accusé de discours médisans
Contre—

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
Lui laisser son erreur, qui vous rendoit service,
Et par qui son amour s'en était presque allé?
Non, il a l'esprit franc, et point dissimulé.
Enfin, chez son rival je m'ancre avec adresse,
Cette fourbe en mes mains va mettre sa maîtresse,
Il me la fait manquer; avec de beaux rapports,
Je veux de son rival ralentir les transports:
Mon brave incontinent vient qui le désabuse;
J'ai beau lui faire signe, et montrer que c'est ruse,
Point d'affaire; il poursuit sa pointe jusqu'au bout,
Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert tout.
Grand et sublime effort d'une imaginative,
Qui ne le cède point a personne qui vive!
C'est une rare pièce, et digne, sur ma foi,
Qu'on en fasse présent au cabinet d'un roi.

LELIE.

Je ne m'étonne pas si je romps tes attentes;
A moins d'être informé des choses que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la sorte.

MASCARILLE.

Tant pis.

LELIE.

Au moins, pour t'emporter à de justes dépits,
Fais-moi dans tes desseins entrer de quelque chose ;
Mais que de leurs ressorts la porte me soit close,
C'est que ce fait toujours que je suis pris sans verd.

MASCARILLE.

Ah, voilà tout le mal ! c'est cela qui nous perd.
Ma foi, mon cher patron, je vous le dis encore,
Vous ne serez jamais qu'une pauvre pécore.

LELIE.

Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverser,
Et pourvu que tes soins en qui je me repose—

MASCARILLE.

Laisson-là ce discours, et parlons d'autre chose.
Je ne m'appaise pas, non, si facilement,
Je suis trop en colère. Il faut premièrement
Me rendre un bon office, et nous verrons ensuite
Si je dois de vos feux embrasser la conduite.

LELIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas.
As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de mon bras ?

MASCARILLE.

De quelle vision sa cervelle est frappée !
Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée,
Que l'on trouve toujours plus prompts à dégaîner,
Qu'à tirer un teston[5] s'il falloit le donner.

LELIE.

Que puis-je donc pour toi?

MASCARILLE.

C'est que de votre père
Il faut absolument appaiser la colère.

LELIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui; mais non pas pour nous.
Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de vous;
La vision le choque [6], et de pareilles feintes
Aux vieillards comme lui sont de dures atteintes,
Qui, sur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triste réflexion.
Le bon homme, tout vieux, chérit fort la lumière,
Et ne veut point de jeu dessus cette matière;
Il craint le pronostic, et, contre moi fâché,
On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché.
J'ai peur, si le logis du roi fait ma demeure,
De m'y trouver si bien dès le premier quart-d'heure,
Que j'aye peine aussi d'en sortir par après.
Contre moi dès long-tems on a force décrets;
Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

LELIE.

Oui, nous le fléchirons:
Mais aussi tu promets—

MASCARILLE.

Ah, mon Dieu, nous verrons!
(Lélie sort.)

Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues.
Cessons pour quelque tems le cours de nos intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre pour nous nuire est hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice—

SCENE VI.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Je te cherchois partout pour te rendre un service,
Pour te donner avis d'un secret important.

MASCARILLE.

Quoi donc ?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant ?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous sommes amis autant qu'on le peut être,
Je sais tous tes desseins et l'amour de ton maître ;
Songez à vous tantôt.. Léandre fait parti
Pour enlever Célie, et je suis averti
Qu'il a mis ordre à tout, et qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant su qu'en ce tems, assez souvent le soir
Des femmes du quartier en masque l'alloient voir.

MASCARILLE.

Oui ? Suffit ; il n'est pas au comble de sa joie,
Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proie ;

Et contre cette assaut je sais un coup fourré,
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enferré.
Il ne sait pas les dons dont mon ame est pourvue.
Adieu, nous boirons pinte à la première vue.

SCENE VII.

MASCARILLE *seul.*

Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en soi ce projet amoureux,
Et par une surprise adroite et non commune,
Sans courir le danger, en tenter la fortune.
Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
Léandre assurément ne nous bravera pas,
Et là, premier que lui, si nous faisons la prise,
Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise;
Puisque [7] par son dessein déja presque éventé,
Le soupçon tombera toujours de son côté,
Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
De ce coup hasardeux ne craindrons point de suites.
C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marrons de la patte du chat.
Allons donc nous masquer avec quelques bons frères;
Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guères.
Je sais où gît le lièvre, et me puis sans travail,
Fournir en un moment d'hommes et d'attirail.
Croyez que je mets bien mon adresse en usage:
Si j'ai reçu du ciel des fourbes en partage,
Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés,
Qui cachent les talens que Dieu leur a donnés.

SCENE VIII.

LELIE, ERGASTE.

LELIE.

Il prétend l'enlever avec sa mascarade?

ERGASTE.

Il n'est rien plus certain. Quelqu'un de sa brigade
M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter,
A Mascarille alors j'ai couru tout conter,
Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
Par une invention dessus le champ bâtie;
Et, comme je vous ai rencontré par hasard,
J'ai cru que je devois du tout vous faire part.

LELIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle:
Va, je reconnoîtrai ce service fidèle.

SCENE IX.

LELIE *seul.*

Mon drôle assurément leur jouera quelque trait;
Mais je veux de ma part seconder son projet,
Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche,
Je ne me sois non plus remué qu'une souche.
Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
Foin. Que n'ai-je avec moi pris mon porte-respect?
Mais vienne qui voudra contre notre personne,
J'ai deux bons pistolets, et mon épée est bonne.
Hola! Quelqu'un, un mot.

SCENE X.

TRUFALDIN *à sa fenêtre,* LELIE.

TRUFALDIN.

Qu'est-ce? Qui me vient voir?

LELIE.

Fermez soigneusement votre porte ce soir.

TRUFALDIN.

Pourquoi?

LELIE.

Certaines gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade;
Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O dieux!

LELIE.

Et sans doute bientôt ils viendront en ces lieux.
Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Hé bien? qu'avois-je dit? Les voyez-vous paroître?
Chut, je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt.

SCENE XI.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE
et sa suite, masqués.

TRUFALDIN.

Oh! les plaisans robins [8], qui pensent me surprendre!

LELIE.

Masques, où courez-vous? Le pourroit-on apprendre?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon [9].

(à Mascarille déguisé en femme.)

Bon Dieu, qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon!
Et quoi, vous murmurez? mais sans vous faire outrage,
Peut-on lever le masque, et voir votre visage?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes, méchans; retirez-vous d'ici,
Canaille; et vous, Seigneur, bon soir et grand merci.

SCENE XII.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE *après avoir démasqué Mascarille.*

Mascarille, est-ce toi?

MASCARILLE.

Nenni-dà, c'est quelque autre.

LELIE.

Hélas! quelle surprise! et quel sort est le nôtre!

L'aurois-je deviné, n'étant point averti
Des secrettes raisons qui t'avoient travesti.
Malheureux que je suis, d'avoir dessous ce masque
Eté, sans y penser, te faire cette frasque!
Il me prendroit envie, en mon juste courroux,
De me battre moi-même, et me donner cent coups.

MASCARILLE.

Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LELIE.

Las! Si de ton secours ta colère me prive,
A quel saint me vouerai-je!

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer.

LELIE.

Ah, si ton cœur pour moi n'est de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grace!
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse,
Vois mois—

MASCARILLE.

Tarare; allons, camarades, allons:
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

SCENE XIII.

LEANDRE *et sa suite masqués,* TRUFALDIN *à sa fenêtre.*

LEANDRE.

Sans bruit; ne faisons rien que de la bonne sorte.

TRUFALDIN.

Quoi, masques, toute nuit assiégeront ma porte!
Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir;
Tout cerveau qui le fait est, certes, de loisir.
Il est un peu trop tard pour enlever Célie;
Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie;
La belle est dans le lit, et ne peut vous parler;
J'en suis fâché pour vous. Mais pour vous régaler
Du souci qui, pour elle, ici vous inquiette,
Elle vous fait présent de cette cassolette [10].

LEANDRE.

Fi! cela sent mauvais, et je suis tout gâté.
Nous sommes découverts, tirons de ce côté.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE I.

LELIE *déguisé en Arménien.* MASCARILLE.

MASCARILLE.

Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte.

LELIE.

Tu ranimes par-là mon espérance morte.

MASCARILLE.

Toujours de ma colère on me voit revenir ;
J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

LELIE.

Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance [1],
Que tu seras content de ma reconnoissance,
Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de pain—

MASCARILLE.

Baste ; songez à vous dans ce nouveau dessein.
Au moins si l'on vous voit commettre une sottise,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise ;
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être su.

LELIE.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t'il reçu !

MASCARILLE.

D'un zèle simulé j'ai bridé le bon sire,
Avec empressement je suis venu lui dire,
S'il ne songeoit à lui, que l'on le surprendroit ;
Que l'on couchoit en joue, et de plus d'un endroit,

Celle dont il a vu qu'une lettre en avance
Avoit si faussement divulgué la naissance;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu,
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu;
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de se donner de garde.
De-là, moralisant, j'ai fait de grands discours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours;
Que pour moi, las du monde et de sa vie infâme,
Je voulois travailler au salut de mon ame,
A m'éloigner du trouble, et pouvoir longuement
Près de quelqu'honnête homme être paisiblement;
Que s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
Que de passer chez lui le reste de ma vie,
Et que même à tel point il m'avoit su ravir,
Que, sans lui demander gages pour le servir,
Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon père, et le fruit de mes peines,
Dont, avenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
J'entendois tout de bon que lui seul héritât.
C'étoit le vrai moyen d'acquérir sa tendresse.
Et comme, pour résourdre avec votre maîtresse
Des biais [2] qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle,
De pouvoir hautement vous loger avec elle.
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
Dont cette nuit en songe il a vu le retour;
A ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,
Et sur quoi j'ai tantôt notre fourbe construite.

LELIE.

C'est assez, je sais tout: tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Oui, oui, mais quand j'aurois passé jusques à trois,
Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance,
Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LELIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah! de peur de tomber, ne courons pas si fort!
Voyez-vous? Vous avez la caboche un peu dure,
Rendez-vous affermi dessus cette aventure.
Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
Et s'appeloit alors Zanobio Ruberti;
Un parti qui causa quelque émeute civile,
Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville
(De fait il n'est pas homme à troubler un état),
L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.
Une fille forte jeune, et sa femme laissées,
A quelque tems de là se trouvant trépassées,
Il en eut la nouvelle, et dans ce grand ennui,
Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
Un sien fils écolier, qui se nommoit Horace,
Il écrit à Bologne, où pour mieux être instruit,
Un certain maître Albert jeune l'avoit conduit,
Mais pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne
Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne:
Si bien que, les jugeant morts après ce tems-là,
Il vint en cette ville, et prit le nom qu'il a:
Sans que de cet Albert, ni de ce fils Horace
Douze ans aient découvert jamais la moindre trace.
Voilà l'histoire en gros, redite seulement
Afin de vous servir ici de fondement.
Maintenant vous serez un marchand d'Arménie,
Qui les aurez vus sains l'un et l'autre en Turquie.
Si j'ai, plutôt qu'aucun, un tel moyen trouvé,
Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
C'est qu'en fait d'aventure, il est très-ordinaire
De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
Puis [3] être à leur famille à point nommé rendus,
Aprez quinze ou vingt ans qu'on les a crus perdus.

Pour moi, j'ai vu déjà cent contes de la sorte.
Sans nous alambiquer, servons-nous en ; qu'importe ?
Vous leur aurez ouï leur disgrace conter,
Et leur aurez fourni de quoi se racheter,
Mais que, parti plutôt pour chose nécessaire,
Horace vous chargea de voir ici son père
Dont il a su le sort, et chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés.
Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

LELIE.

Ces répétitions ne sont que superflues.
Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là-dedans donner le premier trait.

LELIE.

Ecoute, Mascarille, un seul point me chagrine.
S'il alloit de son fils me demander la mine ?

MASCARILLE.

Belle difficulté ! Devez-vous pas savoir
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pu voir ?
Et puis, outre cela, le tems et l'esclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage !

LELIE.

Il est vrai. Mais dis-moi, s'il connoît qu'il m'a vu[4],
Que faire ?

MASCARILLE.

De mémoire êtes-vous dépourvu ?
Nous avons dit tantôt, qu'outre que votre image
N'avoit dans son esprit pu faire qu'un passage,
Pour ne vous avoir vu que durant un moment ;
Et le poil et l'habit déguisent grandement.

LELIE.

Fort bien. Mais à propos cet endroit de Turquie?

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, est égal, Turquie ou Barbarie.

LELIE.

Mais le nom de la ville où j'aurai pu le voir?

MASCARILLE.

Tunis. Il me tiendra, je crois, jusques au soir.
La répétition, dit-il, est inutile,
Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

LELIE.

Va, va-t-en commencer, il ne me faut plus rien.

MASCARILLE.

Au moins soyez prudent, et vous conduisez bien;
Ne donnez point ici de l'imaginative.

LELIE.

Laisse-moi gouverner. Que ton ame est craintive!

MASCARILLE.

Horace dans Bologne écolier, Trufaldin
Zanobio Ruberti dans Naples citadin,
Le précepteur Albert—

LELIE.

Ah, c'est me faire honte
Que de me tant prêcher! Suis-je un sot à ton compte?

MASCARILLE.

Non pas du tout, mais bien quelque chose approchant.

SCENE II.

LELIE *seul.*

Quand il m'est inutile, il fait le chien couchant,
Mais, parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne,
Sa familiarité jusques-là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux,
Dont la force m'impose un joug si précieux;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flamme,
Peindre à cette beauté les tourmens de mon ame;
Je saurai quel arrêt je dois—Mais les voici.

SCENE III.

TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Sois béni, juste ciel, de mon sort adouci!

MASCARILLE.

C'st à vous de rêver, et de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

TRUFALDIN *à Lélie.*

Quelle grace, quels biens vous rendrai-je, Seigneur,
Vous, que je dois nommer l'ange de mon bonheur.

LELIE.

Ce sont soins superflus, et je vous en dispense.

TRUFALDIN *à Mascarille.*

J'ai, je ne sais pas où, vu quelque ressemblance
De cet Arménien.

MASCARILLE.

C'est ce que je disois;
Mais on voit des rapports admirables par fois.

TRUFALDIN.

Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde?

LELIE.

Oui, Seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit sa vie, et parlé fort de moi?

LELIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je croi.

LELIE.

Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le visage, le port—

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il être,
Si lorsqu'il m'a pu voir il n'avoit que sept ans,
Et si son précepteur, même depuis ce tems,
Auroit peine à pouvoir connoître mon visage?

MASCARILLE.

Le sang, bien autrement, conserve cette image;
Par des traits si profonds ce portrait est tracé,
Que mon pére—

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laissé?

LELIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN.

Turin? Mais cette ville
Est, je pense, en Piémont.

MASCARILLE *à part.*

O cerveau mal habile!

(à Trufaldin.)

Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils;
Mais les Arméniens ont tous par habitude
Certain vice de langue à nous autres fort rude;
C'est que dans tous les mots ils changent nis en rin,
Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN.

Il falloit, pour l'entendre, avoir cette lumière.
Quel moyen, vous dit il, de rencontrer son pére?

MASCARILLE.

(à part.) *(à Trufaldin, après s'être escrimé.)*

Voyez s'il répondra. Je repassois un peu
Quelque leçon d'escrime; autrefois en ce jeu
Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,
Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle.

TRUFALDIN *à Mascarille.*

Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir.

(à Lélie.)

Quel autre nom, dit-il, que je devois avoir?

MASCARILLE.

Ah, seigneur Zanobio Ruberti, quelle joie
Est celle maintenant que le ciel vous envoie!

LELIE.

C'est-là votre vrai nom, et l'autre est emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté?

MASCARILLE.

Naples est un séjour qui paroît agréable ;
Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu, sans parler, souffrir notre discours?

LELIE.

Dans Naples son destin a commencé son cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, et sous quelle conduite?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à sa discrétion vos soins avoient commis.

TRUFALDIN.

Ah!

MASCARILLE *à part*.

Nous sommes perdus si cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien savoir de vous leur aventure,
Sur quel vaisseau le sort qui m'a su travailler—

MASCARILLE.

Je ne sais ce que c'est, je ne fais que bâiller ;
Mais, seigneur Trufaldin, songez-vous que peut-être,
Ce Monsieur l'étranger a besoin de repaître,
Et qu'il est tard aussi?

LELIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE.

Ah, vous avez plus faim que vous ne pensez pas[5]?

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LELIE.

Après vous.

MASCARILLE *à Trufaldin.*

Monsieur, en Arménie,
Les maîtres du logis sont sans cérémonie.
(à Lélie, après que Trufaldin est entré dans sa maison.)
Pauvre esprit! Pas deux mots!

LELIE.

D'abord il m'a surpris,
Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,
Et m'en vais débiter avecque hardiesse—

MASCARILLE.

Voici votre rival, qui ne sait pas la pièce.
(Ils entrent dans la maison de Trufaldin.)

SCENE IV.

ANSELME, LEANDRE.

ANSELME.

Arrêtez-vous, Léandre, et souffrez un discours
Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en père de ma fille,
En homme intéressé pour ma propre famille,

Mais comme votre père ému pour votre bien,
Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien;
Bref, comme je voudrois d'une ame franche et pure
Que l'on fît à mon sang en pareille aventure.
Savez-vous de quel œil chacun voit cet amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour ?
A combien de discours et de traits de risée
Votre entreprise d' hier est par-tout exposée?
Quel jugement on fait du choix capricieux,
Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux
Un rebut de l'Egypte, une fille coureuse,
De qui le noble emploi n'est qu'un métier de gueuse?
J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi:
Moi, dis-je, dont la fille à vos ardeurs promise,
Ne peut, sans quelque affront, souffrir qu'on la méprise.
Ah, Léandre, sortez de cet abaissement!
Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.
Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solennité,
Et la plus belle femme a très-peu de défense
Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.
Je vous le dis encor, ces bouillans movemens,
Ces ardeurs de jeunesse et ces emportemens
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
Mais ces félicités ne sont guères durables,
Et, notre passion alentissant son cours,
Après ces bonnes nuits, donnent de mauvais jours;
De là viennent les soins, les soucis, les misères,
Les fils déshérités par le courroux des pères.

LEANDRE.

Dans tout votre discours je n'ai rien écouté
Que mon esprit déjà ne m'ait représenté.
Je sais combien je dois à cet honneur insigne
Que vous me voulez faire, et dont je suis indigne;

Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
Ce que vaut votre fille et quelle est sa vertu:
Aussi veux-je tâcher—

ANSELME.

On ouvre cette porte:
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

SCENE V.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bientôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des sottises si grandes.

LELIE.

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes?
De quoi te peux-tu plaindre? Ai-je pas réussi
En tout ce que j'ai dit depuis?

MASCARILLE.

Couci, couci.
Témoins les Turcs par vous appelés hérétiques
Et que vous assurez par sermens authentiques
Adorer pour leurs dieux la lune et le soleil.
Passe. Ce qui me donne un dépit non pareil,
C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie;
Près de Célie, il est ainsi que la bouillie [1],
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux bords,
Et de tous les côtés se répand au dehors.

LELIE.

Pourroit-on se forcer à plus de retenue?
Je ne l'ai presque point encore entretenue.

MASCARILLE.

Oui; mais ce n'est pas tout que de ne parler pas;
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matière,
Que d'autres ne feroient dans une année entière.

LELIE.

Et comment donc?

MASCARILLE.

Comment? chacun a pu le voir.
A table, où Trufaldin l' oblige de se seoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle.
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvoit,
Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,
Sans le vouloir rincer, sans rien jetter à terre,
Vous buviez sur son reste, et montriez d'affecter[s]
Le côté qu'à sa bouche elle avoit su porter.
Sur les morceaux touchés de sa main délicate,
Ou mordus de ses dents, vous étendiez la patte
Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,
Et les avaliez tout ainsi que des pois gris.
Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table
Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable,
Dont Trufaldin, heurté de deux coups trop pressans,
A puni par deux fois deux chiens très-innocens,
Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle:
Et puis après cela votre conduite est belle?
Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon corps.
Malgré le froid, je sue encor de mes efforts,
Attaché dessus vous comme un joueur de boule
Après le mouvement de la sienne qui roule,
Je pensois retenir toutes vos actions,
En faisent de mon corps mille contorsions.

LELIE.

Mon Dieu, qu'il t'est aisé de condamner des choses
Dont tu ne ressens pas les agréables causes!
Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
Faire force à l'amour qui m'impose des lois.
Désormais—

SCENE VI.

TRUFALDIN, LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Nous parlions des ortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

(à Lélie.)

C'est bien fait. Cependant me feriez-vous la grace
Que je puisse lui dire un seul mot en secret?

LELIE.

Il faudroit autrement être fort indiscret.

(Lélie entre dans la maison de Trufaldin.)

SCENE VII.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Ecoute: sais-tu bien ce que je viens de faire?

MASCARILLE.

Non, mais, si vous voulez, je ne tarderai guère,
Sans doute, à le savoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand et fort,
Dont près de deux cents ans ont déjà fait le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonable,
Dont j'ai fait sur-le-champ, avec beaucoup d'ardeur,

(Il montre son bras)

Un bâton à-peu-près—oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais, plus que trente gaules,
Propre, comme je pense, à rosser les épaules;
Car il est bien en main, verd, noueux, et massif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif?

TRUFALDIN.

Pour toi premièrement; puis pour ce bon apôtre,
Qui veut m'en donner d'une, et m'en jouer d'une autre,
Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appât d'une conte supposé.

MASCARILLE.

Quoi! vous ne croyez pas—?

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuse,
Lui-même heureusement a découvert sa ruse,
En disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venoit sous ce prétexte vain:
Il n'a pas apperçu Jeannette, ma fillole,
Laquelle a tout ouï parole pour parole;
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah, vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?
Qu'à le chasser, mon bras soit du tien assisté;
Donnons-en à ce fourbe et du long et du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-dà, très-volontiers, je l'épousterai bien,
Et par-là vous verrez que je n'y trempe en rien.

(à part.)

Ah, vous serez rossé, monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout!

SCENE VIII.

LELIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN *à Lélie, après avoir heurté à sa porte.*

Un mot, je vous supplie.
Donc, monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Duper un honnête homme, et vous jouer de lui?

MASCARILLE.

Feindre avoir vu son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus librement entrée?

TRUFALDIN *bat Lélie.*

Vuidons, vuidons sur l'heure.

LELIE *à Mascarille qui le bat aussi.*

Ah, coquin!

MASCARILLE.

C'est ainsi,
Que les fourbes—

LELIE.

Bourreau!

MASCARILLE.

Sont ajustés ici:
Gardez-moi bien cela.

LELIE.

Quoi donc? je serois homme—

MASCARILLE *le battant toujours et le chassant.*

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort; rentre, je suis content.

(Mascarille suit Trufaldin qui rentre dans sa maison.)

LELIE *revenant.*

A moi par un valet cet affront éclatant!
L'auroit-on pu prévoir l'action de ce traître,
Qui vient insolemment de maltraiter son maître?

MASCARILLE *à la fenêtre de Trufaldin.*

Peut-on vous demander comment va votre dos?

LELIE.

Quoi, tu m'oses encor tenir un tel propos?

MASCARILLE.

Voilà[9], voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout tems une langue indiscrette,
Mais pour cette fois-ci je n'ai point de courroux,
Je cesse d'éclater, de pester contre vous;

Quoique de l'action l'imprudence soit haute,
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

LELIE.

Ah, je me vengerai de ce trait déloyal!

MASCARILLE.

Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

LELIE.

Moi?

MASCARILLE.

Si vous n'etiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguère a votre idole,
Vous auriez apperçu Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LELIE.

On auroit pu surprendre un mot dit à Célie?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendroit cette prompte sortie?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sais si souvent vous jouez au piquet [10];
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

LELIE.

O le plus malheureux de tous les misérables!
Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi;
Par-là, j'empêche au moins que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

LELIE.

Tu devois donc pour toi frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque sot. Trufaldin lorgnoit exactement:
Et puis, je vous dirai, sous ce prétexte utile,
Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile.
Enfin, la chose est faite, et, si j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
Soit ou directement, ou par quelqu'autre voie,
Les coups sur votre rable assenés avec joie,
Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

LELIE.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse?

MASCARILLE.

Vous le promettez donc?

LELIE.

Oui, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'est pas encor tout. Promettez que jamais.
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprenne.

LELIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, votre fièvre quartaine[11]—.

LELIE.

Mais tiens-moi donc parole, et songe à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit, et graisser votre dos.

LELIE *seul.*

Faut-il que le malheur qui me suit à la trace,
Me fasse voir toujours disgrace sur disgrace !

MASCARILLE *sortant de chez Trufaldin.*

Quoi, vous n'êtes pas loin ? Sortez vîte d'ici ;
Mais, sur-tout, gardez-vous de prendre aucun souci :
Puisque je suis pour vous, que cela vous suffise :
N'aidez point mon projet de la moindre entreprise ;
Demeurez en repos.

LELIE *en sortant.*

Oui, va, je m'y tiendrai.

MASCARILLE *seul.*

Il faut voir maintenant quels biais je prendrai.

SCENE IX.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Mascarille, je viens te dire une nouvelle,
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
A l'heure que je parle, un jeune Egyptien,
Qui n'est pas noir pourtant et sent assez son bien,
Arrive accompagné d'une vieille fort have,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez ; pour elle il paroît fort zélé.

MASCARILLE.

Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre ?
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.

En vain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie, et ne nous troubler point;
Que son père, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hyppolyte emporte la balance,
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité :
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.
Toutefois par un trait merveilleux de mon art,
Je crois que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le tems qui sera nécessaire
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.
Il s'est fait un grand vol, par qui? l'on n'en sait rien;
Eux autres rarement passent pour gens de bien :
Je veux adroitement, sur un soupçon frivole,
Faire pour quelques jours emprisonner le drôle [12].
Je sais des officiers de justice altérés,
Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés;
Dessus l'avide espoir de quelque paraguante,
Il n'est rien que leur art aveuglément ne tente,
Et du plus innocent, toujours à leur profit,
La bourse est criminelle, et paye son délit.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE I.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

Ah, chien! Ah, double chien! mâtine de cervelle,
Ta persécution sera-t-elle éternelle!

ERGASTE.

Par les soins vigilans de l'exempt balafré,
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit coffré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,
En vrai désespéré, rompre ton stratagême:
Je ne saurois souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme soit traîné honteusement;
J'en réponds sur sa mine, et je le cautionne:
Et, comme on résistoit à lâcher sa personne,
D'abord, il a chargé si bien sur les recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leurs corps,
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite.

MASCARILLE.

Le traître ne sait pas que cet Egyptien
Est déjà là-dedans pour lui ravir son bien.

ERGASTE.

Adieu. Certaine affaire à te quitter m'oblige.

SCENE II.

MASCARILLE *seul.*

Oui, je suis stupéfait de ce dernier prodige.
On diroit, et pour moi j'en suit persuadé,
Que ce démon brouillon dont il est possédé,
Se plaise à me braver, et me l'aille conduire
Par-tout où sa présence est capable de nuire.
Pourtant je veux poursuivre, et malgré tous ces coups,
Voir qui l'emporterai de ce diable ou de nous.
Célie est quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit son départ qu'avecque répugnance.
Je tâche à profiter de cette occasion ;
Mais ils viennent ; songeons à l'exécution.
Cette maison meublée est en ma bienséance,
Je puis en disposer avec grande licence :
Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé,
Nul que moi ne s'y tient, et j'en garde la clé.
O Dieu, qu'en peu de tems on a vu d'aventures,
Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures !

SCENE III.

CELIE, ANDRES.

ANDRES.

Vous le savez, Célie, il n'est rien que mon cœur
N'ai fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.
Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge [1],
La guerre en quelqu'estime avoit mis mon courage,
Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moi,
Prétendre, en les servant, un honorable emploi ;

Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
Et que le prompt effet d'une métamorphose,
Qui suivit de mon cœur le soudain changement,
Parmi vos compagnons sut ranger votre amant;
Sans que mille accidens ni votre indifférence
Aient pu me détacher de ma persévérance.
Depuis, par un hasard, d'avec vous séparé
Pour beaucoup plus de tems que je n'eusse auguré,
Je n'ai, pour vous rejoindre, épargné tems ni peine;
Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
Et plein d'impatience apprenant votre sort,
Que pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été mise en ôtage,
J'accours vîte y briser ces chaînes d'intérêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît:
Cependant on vous voit une morne tristesse
Alors que dans vos yeux doit briller l'allégresse.
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Venise, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre;
Que si, comme devant, il vous faut encor suivre,
J'y consens, et mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CELIE.

Votre zèle pour moi visiblement éclate,
Pour en paroître triste il faudroit être ingrate;
Et mon visage aussi, par son émotion,
N'explique point mon cœur en cette occasion.
Une douleur de tête y peint sa violence,
Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.

ANDRES.

Autant que vous voudrez faites qu'il se diffère:
Toutes mes volontes ne buttent qu'à vous plaire.

Cherchons une maison à vous mettre en repos.
L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

SCENE IV.

CELIE, ANDRES, MASCARILLE *déguisé en Suisse.*

ANDRES.

Seigneur Suisse, êtes-vous de ce logis le maître?

MASCARILLE.

Moi pour serfir à fous.

ANDRES.

Pourrions-nous y bien être?

MASCARILLE.

Oui, moi pour d'étrancher chappon champre carni.
Ma che non point locher te gent te mechaut fi.

ANDRES.

Je crois votre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous noufeau dans sti fil, moi foir à la fissache.

ANDRES.

Oui.

MASCARILLE.

La matame est-il mariache al monsieur?

ANDRES.

Quoi?

MASCARILLE.

S'il être son fame, ou s'il être son sœur ?

ANDRES.

Non.

MASCARILLE.

Mon foi pien choli, fenir pour marchantice,
Ou bien pour temander à la palais choustice,
La procès il faut rien, il coûter tant d'archant,
La procurer larron, l'afocat bien méchant.

ANDRES.

Ce n'est pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous tonc mener sti file,
Pour fenir pourmener et récarter la file ?

ANDRES.

(à Célie.)

Il n'importe. Je suis à vous dans un moment.
Je vais faire venir la vieille promptement ;
Contremander aussi notre voiture prête.

MASCARILLE.

Li ne porte pas pien.

ANDRES.

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE.

Moi chafoir te pon fin, et te formache pon.
Entre fous, entre fous tans mon petit maison.

(Célie, Andrés, et Mascarille entrent dans la maison.)

SCENE V.

LELIE *seul.*

Quel que soit le transport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à rester en attente,
A laisser faire un autre, et voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le ciel veut disposer.

SCENE VI.

ANDRES, LELIE.

LELIE *à Andrés qui sort de la maison.*

Demandez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRES.

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LELIE.

A mon père pourtant la maison appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

ANDRES.

Je ne sais; l'écriteau marque au moins qu'on la loue.
Lisez.

LELIE.

Certes, ceci me surprend, je l'avoue.
Qui diantre l'auroit mis; et par quel intérêt—
Ah, ma foi, je devine à peu près ce que c'est!
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRES.

Peut-on vous demander qu'elle est cette aventure?

LELIE.

Je voudrois à tout autre en faire un grand secret;
Mais pour vous il n'importe, et vous serez discret.
Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître,
Comme je conjecture au moins, ne sauroit être
Que quelque invention du valet que je di,
Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne,
Dont j'ai l'ame piquée, et qu'il faut que j'obtienne;
Je l'ai déjà manquée, et même plusieurs coups.

ANDRES.

Vous l'appelez?

LELIE.

Célie.

ANDRES.

Hé! que ne disiez-vous?
Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois sans doute
Epargné tous les soins que ce projet vous coûte.

LELIE.

Quoi, vous la connoissez?

ANDRES.

C'est moi qui maintenant
Viens de la racheter.

LELIE.

O discours surprenant!

ANDRES.

Sa santé de partir ne pouvant nous permettre,
Au logis que voilà je venois de la mettre;

Et je suis très ravi, dans cette occasion,
Que vous m'ayez instruit de votre intention.

LELIE.

Quoi, j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espère?
Vous pourriez—?

ANDRES *allant frapper à la porte.*

Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LELIE.

Que pourrai-je vous dire? Et quel remerciment—?

ANDRES.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCENE VII.

LELIE, ANDRES, MASCARILLE.

MASCARILLE *à part.*

Hé bien! ne voilà pas mon enragé de maître!
Il nous va faire encor quelque nouveau bicêtre[2].

LELIE.

Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu!
Approche, Mascarille, et sois le bien venu.

MASCARILLE.

Moi souisse ein chant t'honneur, moi non point maquerille,
Chai point fentre jamais le fame ni le fille.

LELIE.

Le plaisant baroguin! Il est bon, sur ma foi!

MASCARILLE.

Allez fous pourmener, sans toi rire te moi.

LELIE.

Va, va, lève le masque, et reconnois ton maître.

MASCARILLE.

Partieu, tiable, mon foi, chamais toi chai connoître.

LELIE.

Tout est accommodé, ne te déguise point.

MASCARILLE.

Si toi point en aller, chai paille ein cou te point.

LELIE.

Ton jargon allemand est superflu, te dis-je,
Car nous sommes d'accord, et sa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander,
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MASCARILLE.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me désuisse donc, et redeviens moi-même.

ANDRES.

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu:
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

SCENE VIII.

LELIE, MASCARILLE.

LELIE.

Hé bien! que diras-tu?

MASCARILLE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir d'un beau succès notre peine suivie.

LELIE.

Tu feignois à sortir de ton déguisement,
Et ne pouvois me croire en cet événement.

MASCARILLE.

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'aventure aussi fort surprenante.

LELIE.

Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit ; vous aurez été bien plus heureux que sage.

SCENE IX.

CELIE, ANDRES, LELIE, MASCARILLE.

ANDRES.

N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé ?

LELIE.

Ah, quel bonheur au mien pourroit être égalé !

ANDRES.

Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable ;
Si je ne l'avouois, je serois condamnable :
Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.

Jugez dans le transport où sa beauté me jette,
Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette ;
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas :
Adieu pour quelques jours : retournons sur nos pas.

SCENE X.

LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE, *après avoir chanté.*

Je chante, et toutefois je n'en ai guère envie.
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie ;
Hem, vous m'entendez bien.

LELIE.

C'est trop, je ne veux plus
Te demander pour moi des secours superflus.
Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.
Va, cesse tes efforts pour un malencontreux,
Qui ne sauroit souffrir que l'on le rende heureux.
Après tant de malheur, après mon imprudence,
Le trépas me doit seul prêter son assistance.

SCENE XI.

MASCARILLE *seul.*

Voilà le vrai moyen d'achever son destin ;
Il ne lui manque plus que de mourir enfin
Pour le couronnement de toutes ses sottises.
Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
Lui fait licencier mes soins et mon appui,
Je veux, quoi qu'il en soit, le servir malgré lui,

Et dessus son lutin obtenir la victoire.
Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire ;
Et les difficultés dont on est combattu,
Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

SCENE XII.

CELIE, MASCARILLE.

CELIE *à Mascarille, qui lui a parlé bas.*

Quoique tu veuilles dire, et que l'on se propose,
De ce retardement j'attends fort peu de chose [3].
Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
Qu'ils ne sont pas encor fort près de s'accorder :
Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre
Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre ;
Et que très-fortement par de différens nœuds,
Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Lélie a pour lui l'amour et sa puissance,
Andrés pour son partage a la reconnoissance,
Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
Consultent jamais rien contre ses intérêts :
Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
Si le don de mon cœur ne couronne sa flamme,
Au moins dois-je le prix à ce qu'il fait pour moi
De n'en choisir point d'autre au mépris de sa foi,
Et de faire à mes yeux autant de violence,
Que j'en fais aux desirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

MASCARILLE.

Ce sont, à dire vrai, de très fâcheux obstacles ;
Et je ne sais point l'art de faire des miracles :

Mais je veux employer mes efforts plus puissans,
Remuer terre et ciel, m'y prendre de tous sens,
Pour tâcher de trouver un biais salutaire,
Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

SCENE XIII.

HIPPOLYTE, CELIE.

HIPPOLYTE.

Depuis votre séjour, les dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux,
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
Et de tous leurs amans faites des infidèles:
Il n'est guère de cœurs qui puissent échapper
Aux traits dont à l'abord vous savez les frapper;
Et mille libertés, à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moi, toutefois je ne me plaindrois pas
Du pouvoir absolu de vos rares appas,
Si, lorsque mes amans sont devenus les vôtres,
Un seul m'eût consolé de la perte des autres:
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

CELIE.

Voilà d'un air galant faire une raillerie;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux se connoissent trop bien,
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien;
Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE.

Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé,
Qui dans tous les esprits ne soit déjà passé;

Et sans parler du reste, on sait bien que Célie
A causé des desirs à Léandre et Lélie.

CELIE.

Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous consoleriez de leur perte aisément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable,
Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable.

HIPPOLYTE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite si grand;
J'y vois tant de raisons capables de défendre
L'inconstance de ceux qui s'en laissent surprendre;
Que je ne peux blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,
Et le vais voir tantôt, sans haine et sans colère,
Ramené sous mes loix par le pouvoir d'un père.

SCENE XIV.

CELIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Grande, grande nouvelle, et succès surprenant,
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant!

CELIE.

Qu'est-ce donc?

MASCARILLE.

Ecoutez, voici sans flatterie—

CELIE.

Quoi?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie et pure comédie.
La vieille Egyptienne à l'heure même—

CELIE.

Hé bien?

MASCARILLE.

Passoit dedans la place et ne songeoit à rien.
Alors qu'une autre vieille assez défigurée,
L'ayant de près au nez long-tems considérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux,
A donné le signal d'un combat furieux,
Qui pour armes, pourtant, mousquets, dagues, ou fleches,
Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes sèches,
Dont ces deux combattans s'efforçoient d'arracher
Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagasse,
D'abord leurs escoffions ont volé par la place,
Et laissant voir à nud deux têtes sans cheveux,
Ont rendu le combat risiblement affreux.
Andrés et Trufaldin à l'éclat du murmure,
Ainsi que force monde, accourus d'aventure,
Ont à les décharpir eu de la peine assez,
Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés.
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête,
Et que l'on veut savoir qui causoit cette humeur;
Celle qui la première avoit fait la rumeur,
Malgré la passion dont elle étoit émue,
Ayant sur Trufaldin long-tems tenu la vue:
C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes yeux,
Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
A-t-elle dit tout haut; ô rencontre opportune!
Oui, seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
Me fait vous reconnoître, et dans le même instant
Que pour votre intérêt je me tourmentois tant.

Lorsque Naples vous vit quitter votre famille,
J'avois, vous le savez, en mes mains votre fille,
Dont j'élevois l'enfance, et qui, par mille traits,
Faisoit voir dès quatre ans sa grace et ses attraits.
Celle que vous voyez, cette infâme sorcière,
Dedans notre maison se rendant familière,
Me vola ce tresor. Hélas! de ce malheur
Votre femme, je crois, conçut tant de douleur,
Que cela servit fort pour avancer sa vie!
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
Me faisant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux:
Mais il faut maintenant, puisque je l'ai connue,
Qu'elle fasse savoir ce qu'elle est devenue.
Au nom de Zanobio Ruberti, que sa voix
Pendant tout ce récit répétoit plusieurs fois,
Andrés ayant changé quelque tems de visage,
A Trufaldin surpris a tenu ce langage:
Quoi donc, le ciel me fait trouver heureusement
Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement,
Et que j'avois pu voir, sans pourtant reconnoître
La source de mon sang et l'auteur de mon être!
Oui, mon père, je suis Horace votre fils:
D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
Me sentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
Je sortis de Bologne, et, quittant mes études,
Portai durant six ans mes pas en divers lieux,
Selon que me poussoit un desir curieux:
Pourtant, après ce tems, une secrette envie
Me pressa de revoir les miens et ma patrie:
Mais dans Naples, hélas! je ne vous trouvai plus,
Et n'y sus votre sort que par des bruits confus:
Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
Venise pour un tems borna mes courses vaines;
Et j'ai vécu depuis, sans que de ma maison
J'eusse d'autres clartés que d'en savoir le nom.
Je vous laisse à juger si, pendant ces affaires,
Trufaldin ressentoit des transports ordinaires.

Enfin, pour retrancher ce que plus à loisir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir,
Par la confession de votre Egyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour sienne;
Andrés est votre frère; et, comme de sa sœur
Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
Une obligation qu'il prétend reconnoître,
A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maître,
Dont le père, témoin de tout l'événement,
Donne à cet hyménée un plein consentement;
Et, pour mettre une joie entière en sa famille,
Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
Voyez que d'incidens à-la-fois enfantés.

CELIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

MASCARILLE.

Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes,
Qui du combat encor remettent leurs personnes.
Léandre est de la troupe, et votre père aussi.
Moi, je vais avertir mon maître de ceci,
Et que, lorsqu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle,
Le ciel en sa faveur produit comme un miracle.

(Mascarille sort.)

HIPPOLYTE.

Un tel ravissement rend mes esprits confus,
Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus.
Mais les voici venir.

SCENE XV.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, HIPPOLYTE, LEANDRE, ANDRES.

TRUFALDIN.

Ah, ma fille!

CELIE.

Ah, mon père!

TRUFALDIN.

Sais-tu déjà comment le ciel nous est prospère?

CELIE.

J'en viens d'entendre ici le succès merveilleux.

HIPPOLYTE *à Léandre.*

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LEANDRE.

Un généreux pardon est ce que je desire:
Mais j'atteste les cieux, qu'en ce retour soudain
Mon père fait bien moins que mon propre dessein.

ANDRES *à Célie.*

Qui l'auroit jamais cru que cette ardeur si pure
Pût être condamnée un jour par la nature!
Toutefois tant d'honneur la sut toujours régir,
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

CELIE.

Pour moi, je me blâmois, et croyois faire faute
Quand je n'avois pour vous qu'une estime très haute.

Je ne pouvois savoir quel obstacle puissant
M'arrêtoit sur un pas si doux et si glissant,
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flamme
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN *à Célie.*

Mais, en te retrouvant, que diras-tu de moi,
Si je songe aussi-tôt à me priver de toi,
Et t'engage à son fils sous les loix d'hymenée ?

CELIE.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCENE XVI.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CELIE, HIPPOLYTE, LELIE, LEANDRE, ANDRES, MASCARILLE.

MASCARILLE *à Lélie.*

Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir ;
Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative.
Par un coup imprévu des destins les plus doux,
Vos vœux sont couronnés, et Célie est à vous.

LELIE.

Croiroi-je que du ciel la puissance absolue— ?

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE.

La chose est résolue.

ANDRES *à Lélie.*

Je m'acquitte par-là de ce que je vous dois.

LELIE *à Mascarille.*

Il faut que je t'embrasse et mille et mille fois.
Dans cette joie—

MASCARILLE.

Ahi! ahi! doucement, je vous prie.
Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la caressez avec tant de transport;
De vos embrassemens on se passeroit fort.

TRUFALDIN *à Lélie.*

Vous savez le bonheur que le ciel me renvoie;
Mais puisqu'un même jour nous met tous dans la joie,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
Et que son père aussi nous soit vîte amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvus. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?
A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc; et que les cieux prospères
Nous donnent des enfans dont nous soyons les pères!

FIN.

OBSERVATIONS DE L'EDITEUR

SUR

L'ETOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS.

ACTE I.

SCENE I.

1 *DIS, si les plus cruels et plus durs sentimens*
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmans?

Pour dire est-il un cœur assez dur pour ne pas l'aimer. Le sens de ces deux vers mal écrits se présente difficilement.

2 . . . . . . *Dedans un rang si bas.*

M. de Voltaire, dans son édition de Corneille, dit qu'on ne peut employer le mot *dedans* que dans un sens absolu, et que ce fut toujours un solécisme de lui donner un régime. Le Dictionnaire de l'Académie Françoise dit qu'il est quelquefois préposition, comme dans cet exemple: " Il passa par dedans " la ville:" mais qu'on ne l'emploie guères de la sorte que dans cette phrase.

3 *Il est avec Anselme en parole pour vous*
Que de son Hippolyte on vous fera l'époux.
On ne dit point *être en parole que,*" &c.

4 *Elle n'est pas fort bonne et vous devriez tâcher.*

La prononciation du mot *devriez* en deux syllabes devoit être bien difficile, ainsi que celle de *meurtrier, sanglier, ouvrier, tablier,* et tous ces mots ont aujourd'hui trois syllabes. Il

paroît que les poëtes leur donnoient du tems de Molière l'étendue dont ils avoient besoin. Corneille, dans Le Cid, avoit été le premier à donner trois syllabes au mot *meurtrier*, et les remarques de l'Académie sur cette tragédie lui en firent un reproche. Il falloit que l'oreille fût alors peu délicate. Voyez le Geolier de Soi-même, par Th. Corneille, en 1655, acte II. scène 5. "Un cruel sanglier eût terminé vos jours." Quelques vers après, Jodelet répond: "Ai-je autrefois aimé "la chasse du sanglier?" Voilà le même mot employé dans la même scène pour deux et pour trois syllabes. Molière lui-même avoit dit plus haut, "Comme vous voudriez manier "ses ducats," et Scarron, "mais me voudriez-vous bien "croire." Epître à Madame de Hautefort.

Ce n'est pas sans étonnement que nous venons de retrouver le mot de *sanglier* de deux syllabes dans l'excellente traduction des Géorgiques de Virgile, par M. l'abbé Delille, liv. III. page 103, de la petite édition, "Livrer au fier sanglier un as- "saut courageux." En supprimant l'épithète de *fier*, ce traducteur si estimable eût évité une prononciation dure, et qui n'est plus d'usage.

N.B. Dans l'édition de 1682, faite par la Grange et Vinot, deux amis de Molière, on remarque quatre vers qui se supprimoient dans cette scène, disent les éditeurs, du vivant de l'auteur même. Ils commencent par ces mots: "Ma foi, je "suis d'avis que ces penards chagrins," &c.

5 *J'en songeois une.* On ne dit point je songeois une ruse; on dit songer à quelque chose.

6 *Parlez avec Anselme.* Molière eût dit en prose, parlez à Anselme, mais la rencontre des deux *a* était impraticable en vers.

7 *Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave.* Il faut *ne vous prévienne et ne vous brave.* C'est sur une pareille faute de Racine dans Bérénice, acte V. scène 5. "Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes," que l'abbé Desfontaines a dit que ces traces de la liberté poëtique lui faisoient plaisir.

SCENE III.

8 *Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.*

Le mot *congé* n'est plus d'usage aujourd'hui pour signifier *permission.* Le Dictionnaire de l'Académie Françoise ne cite qu'une phrase proverbiale où ce mot est encore pris dans cette vieille acception : " Pour boire de l'eau et coucher dehors, on " n'en demande congé à personne."

SCENE IV.

9 *Monsieur, je suis tout vôtre.* On diroit aujourd'hui je vous suis tout dévoué, je suis tout à vous.

SCENE V.

10 *De peur que ma présence encor soit criminelle.* Il faudroit *ne soit encore.*

SCENE VI.

11 *Anselme, mon mignon, crie-t'elle à toute heure.*

Le mot *crie* ne peut entrer dans un vers que suivi d'une voyelle.

12 *Ce visage est encor fort mettable;*
S'il n'est pas des plus beaux, il est des agréable.

Pointe, quolibet, jeu de mots. Il faut tenir compte à Molière de ce que, dans un tems où tous les genres de la littérature en étoient infectés, il n'en a fait qu'un usage très-rare et de ce qu'il a placé celui-ci dans la bouche d'un valet.

13 *Elle est sotte de vous.* Il faudroit aujourd'hui elle est *folle* de vous.

14 *Qu'après vous payerez, si cela l'accommode. Payerez* en trois syllabes, licence du tems. Ce n'est pas ce qu'il falloit imiter de Molière, et c'est pourtant ce qu'a fait l'auteur de l'Ecole des Amis, acte v. scène 5. " Il m'aime, il payera bien " cher sa perfidie."

15 *Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.*

Mauvaise tournure, vers négligé. Osons le dire, ce n'est plus du François.

SCENE VIII.

16 Il y a dans cette scène une remarque à faire, plus essentielle que des observations grammaticales. C'est que Lélie en apprenant que Mascarille avoit destiné à son service la bourse d'Anselme, convienne qu'il a eu tort de la rendre: " S'il est " ainsi, j'ai tort," dit-il. Molière, en cet endroit, blesse les mœurs du théâtre; mais il faut remarquer que, dans les sujets de comédie qu'il a tirés de son propre fonds, on trouvera peu de semblables reproches à lui faire. Il a été trop imité sur ce défaut par Regnard, surtout dans Le Légataire, dont l'intrigue et le personnage d'Eraste sont absolument contre les bonnes mœurs.

SCENE IX.

17 *Vous me voudriez encor payer pour précepteur.* Molière, qui, dans la scène seconde, a employé ce mot *voudriez* en trois syllabes, ne lui en donne ici que deux, parce qu'il y avoit encore peu de règles fixes de son tems.

SCENE X.

18 *Pour rompre cet achat où tu pousses si bien.* *Où* pour *auquel.* On étoit loin de ces distinctions du tems de Molière.

19 *La mouche tout d'un coup à la tête vous monte.*
Imitation de la phrase Italienne " Sálir le mósche al naso." On dit proverbialement en François, " Qu'un homme est " tendre aux mouches, qu'il prend la mouche, que la mouche " le pique," pour exprimer qu'il est trop sensible, qu'il se pique, qu'il se fâche mal-à-propos.

20 *Comme quand il peut voir,* &c. Ce n'est point ainsi que Molière a écrit depuis.

SCENE XI.

21 *Sans que mon bon génie au devant m'a poussé,* pour *si mon bon génie ne m'eût poussé au devant.* Cette tournure n'est plus Françoise. Le *que* peut suivre la particule *sans* dans un

autre cas: " Il m'en croira sans que j'en jure." Et l'on voit que ce sens est très-éloigné de celui de Molière.

22 *Quand nous serons à dix nous ferons une croix.*

Ce proverbe vient peut-être de ce que, pour marquer dix en chiffre romain, on fait ce qu'on appèle une croix de S. André ou croix de Bourgogne X. M. Court de Gebelin, dans son excellente Histoire de la Parole, in-8o, page 123, dit que la *croix* autre espèce de *T* primitif, fut la peinture de la *perfection de dix*, nombre parfait.

ACTE II.

SCENE I.

1 *En de nouveaux périls viens de m'embarrasser.*

Il falloit *je viens.*

2 *Votre père fait voir une paresse extrême*
A rendre par sa mort tous vos desirs contens.

Ces deux vers blessent encore la bienséance et les mœurs théâtrales, sur lesquelles on jugera toujours celles de la nation. Lélie devrait s'indigner de cette idée de Mascarille, et Lélie oublie même de s'en plaindre. Molière eût été moins utile aux mœurs qu'il ne l'est devenu, s'il eût commis souvent de pareilles fautes.

2 *Que les ouvriers qui sont après son édifice.* Comment l'acteur pouvait-il prononcer le mot *ouvriers* en deux syllabes? *Qui sont après son édifice,* pour dire *qui travaillent à son édifice.*

SCENE II.

4 *Si l'amour est au crime une assez belle excuse.*

Le mot de *crime* emporte une idée si forte, qu'il rend cette maxime odieuse, et du genre de celles qu'on ne peut se permettre sans priver l'art du théâtre de l'avantage précieux qu'il a d'être une école publique de bienséances.

5 . . . . *Je les vois en parole.* On peut dire *je les vois en conversation,* mais non pas *en parole.*

SCENE III.

6 *A faire un vilain coup ne me l'allât semondre.* Le mot *semondre* est vieux et peu d'usage. Il se trouve cependant encore dans la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, qui dit qu'*il vieillit.*

7 *Que son bien la plupart n'est point en ces quartiers*; pour dire *que la plus grande partie de son bien n'est point*, &c. Il y a grande apparence, malgré ce que dit M. de Grimarest, que Molière avoit une facilité d'écrire dont il abusoit quelquefois.

8 *Il voudroit vous prier, en suite de l'instance, d'excuser*, &c. style embarrassé. *En suite de l'instance d'excuser,* ne s'entend pas.

SCENE IV.

9 *On n'a point pour la mort de dispense de Rome.*

Ce vers est rempli de sel et de naïveté; il ne passeroit peut-être pas aujourd'hui. On ne le remarque que pour donner une idée des entraves du théâtre moderne.

Cet acte, jusqu'à la scène septième, est imité d'un conte d'Eutrapel. Les différens auteurs qui ont écrit sur le théâtre, remarquent bien que la comédie Du Deuil, que Thomas Corneille donna sous le nom d'Hauteroche, quinze ans après, étoit tirée du même conteur; mais comment n'ont-ils pas observé que Corneille ne faisoit que représenter le même tableau, les mêmes détails qu'avoit offerts l'acte second de l'Etourdi? Ce que Molière emprunte d'Eutrapel est une richesse pour le théâtre; ce que Thomas Corneille osa refaire après Molière, est au moins une superfluité. Sans doute on jouoit peu cette première comédie de Molière lors des représentations Du Deuil, puisque cette dernière eut beaucoup de succès.

SCENE V.

9 *J'ai prou de ma frayeur.* Ce mot *prou* signifie *assez, beaucoup.* Il est vieux, dit le Dictionnaire de l'Académie

Françoise; il n'a d'usage qu'en cette manière de parler familière, *peu ou prou, ni peu ni prou.*

"Un mauvais mot," dit Vaugelas, "parce qu'il est aisé "à remarquer, fait plus de tort qu'une fausse pensée, quoi-"qu'il n'y ait aucune comparaison à faire de l'un à l'autre."

SCENE VII.

10 La fin de cette scène septième est d'un comique trivial, et d'un dialogue puéril qui dégrade le personnage de l'Etourdi.

ACTE III.

SCENE I.

1 On retranchoit dans cette scène, du tems de Molière, huit vers. Les quatre premiers commençant par *Tu vois qu'à chaque instant,* &c. et les quatre autres par *Cependant notre affaire,* &c.

SCENE II.

Monsieur, j'ai perdu tems, &c. Il faudroit, pour l'exactitude grammaticale, *j'ai perdu mon tems.*

3 *Est si bien imprimé de ce conte badin.* On n'est pas *imprimé* d'un conte, on en est touché, frappé, &c. On dit métaphoriquement qu'un conte, une histoire, s'impriment dans la mémoire.

SCENE IV.

4 *Et lui calomnier la plus rare vertu.* On n'écrit pas calomnier à quelqu'un.

SCENE V.

5 *Qu'à tirer un teston, s'il falloit le donner.*

En 1513 on fit des testons et des demi-testons. Le teston valoit dix sols tournois; le demi-teston cinque sols tournois; le marc d'argent étoit à douze livres dix sous. Ces nouvelles espèces furent appelées testons, à cause de la tête de Louis XII. qui y étoit représentée. Cette monnoie d'argent subsista jusqu'à Henri III, qui leur substitua les pièces de vingt sols, mais

le mot s'étoit conservé sans doute dans le peuple, puisque Mascarille en fait usage.

6 Du tems de Molière on supprimoit dans cette scène quatre vers, commençant par *La vision le choque*, &c. Ces vers, peu soignés, avoient paru inutiles.

SCENE VII.

7 Autre retranchement indiqué dans l'édition de 1682 de quatre vers commençant par *Croyez que je mets bien mon adresse*, &c. Ce retranchement étoit très-nécessaire. Mascarille est seul sur le théâtre, à qui pouvoit-il s'adresser en disant, *Croyez?* On en supprimoit encore quatre autres, commençant par *Puisque par son dessein*, &c.

SCENE XI.

8 *Oh! les plaisans robins.* Ce terme de *robin* signifiait autrefois *un facétieux, un plaisant.* Voyez le Dictionnaire de Monet. *Robinerie*, dans celui de Corgrave, signifie *plaisanterie.*

9 . . . . *Ouvrez-leur pour jouer un momon.* Le *momon* est une somme d'argent que des gens masqués jouoient sans parler. " C'est un défi au jeu de dez porté par des masques," dit le Dictionnaire de l'Académie. Μομὼ en Grec signifie *larva*, masque. En Sicile on appelle un fou *momar*, à cause des extravagances des masques.

> Et ni plus ni moins que des masques
> Qui viennent de perdre un momon.
>
> *Scarron Gigantomachie, chant* 4.

SCENE XIII.

10 *Elle vous fait présent de cette cassolette.*
Fi, cela sent mauvais, &c.

Cet acte se termine par une grossiéreté digne des farces Italiennes. Nous avons payé quelquefois bien cher notre goût pour la littérature d'un pays où les arts perdus s'étoient remontrés.

ACTE IV.

SCENE I.

1 *Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance*, pour dire *si jamais je me trouve en état de te récompenser.* Vers négligé. Molière a dit depuis, tout ce qu'il a voulu dire, mais il fallait qu'il le voulût; et lorsqu'il écrivit l'Etourdi, la poësie Françoise avoit encore peu de règles et de modèles.

2 *Des biais qu'on doit prendre*, &c. Voilà de ces mots dont les poëtes disposoient à leur gré, aujourd'hui *biais* n'a qu'une syllabe.

3 La troupe de Molière supprimoit, dans cette scène, quatre vers commençant par *Puis être à leur famille*, &c. c'étoit pour abréger ce morceau de Mascarille déjà fort long.

4 . . . . . *S'il connoît qu'il m'a vu*, pour dire *s'il se souvient de m'avoir vu.* Négligence.

SCENE III.

5 *Ah! vous avez plus faim que vous ne pensez pas.* *Pas* est de trop dans ce vers, et ne sert qu'à la rime. Molière étoit bien loin de retomber dans cette faute lorsqu'il fit dire à Martine des Femmes Savantes:

> *De* pas *mis avec* ne *tu fais la récidive,*
> *Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.*

SCENE IV.

6 *Qui dedans un nuit vient d'éclater au jour.*

Qu'est-ce qu'un amour qui dans une *nuit* éclate *au jour?* Il faut se souvenir que Molière n'eut jamais un moment à donner à la révision de ses ouvrages.

SCENE V.

Dans cette scène on voit avec peine l'amour de Lélie comparé à la *bouillie.* Cela se retranchoit du tems de Molière, suivant l'édition de 1682, qui devroit toujours guider nos acteurs. On supprimoit encore dans cette scène quatre autres

vers commençant par *Pour moi, j'en ai souffert.* On ne voit pas la raison du retranchement de ces derniers vers. Ils renferment une comparaison très-heureuse.

8 *Vous buviez sur son reste, et montriez d'affecter.* En disant, *et vouliez affecter,* Molière eût évité la prononciation dure de *montriez* en deux syllabes.

SCENE VIII.

9 *Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette.* La grammaire veut *voilà ce que c'est,* et il était aisé à Molière de dire, *Et voilà ce que c'est de ne pas voir Jeannette.*

10 *Je ne sais si souvent vous jouez au piquet,*
Mais au moins faites-vous des écarts admirables.

Ce jeu de mots est dans la bouche de Mascarille, et c'est une plaisanterie de l'auteur Italien, ainsi que presque toutes celles de ce genre. Nous remarquerons ici en passant que les quolibets et les pointes, cette misère de l'esprit qu'on appelle le génie des sots, recommencent parmi nous à empoisonner nos jolis soupers, sous le nom de charades, de calembours, &c.

11 *Si vous y manquez, votre fièvre quartaine.*

Expression Italienne. On lit dans l'Hypocrite de l'Arétin, acte II. scène 18. " La quartana che t'uccida!" Rabelais en fait usage, liv. V. chap. 13. " Or ça tes fortes fièvres " quartaines qui te puissent épouser." Le commentateur cite à ce propos Alain Chartier dans son livre Des Quatre Dames:

De fièvre quartaine épousée
Soit telle merdaille.

SCENE IX.

12 Les six derniers vers de cette scène ne se récitoient plus du tems de Molière.

ACTE V.

SCENE III.

1 Andrés tombe des nues dans cette scène. Ce qu'il y dit est peu vraisemblable, fort long et fort obscur. C'est le défaut de ces intrigues d'esclaves, à la manière des anciens; elles ne peuvent être dans nos mœurs.

SCENE VII.

2 *Eh bien, ne voilà pas mon enragé de maître!*
Il va nous faire encor quelque nouveau bicêtre.

Il faut au premier vers *ne voilà-t-il pas*. A l'égard du mot de *bicêtre*, dont il seroit impossible aujourd'hui de se servir dans ce sens; c'est une vieille expression qui signifioit *malheur*, et dont l'origine vient du mot *bissexte*, parce que les anciens regardoient comme malheureuses les années bissextiles, et notamment le jour intercallé qu'ils nommaient *bissexte*.

A mesure qu'on avancera dans la lecture de Molière, on aura moins de choses d'un si mauvais goût à lui reprocher.

Bicêtre est une maison de force où l'on enferme les filoux, les mendians, et les fous. Ce mot vient par corruption du nom de *Wincester*, dont l'évêque fit bâtir ce château en 1290.

Ménage dit, qu'au rapport d'André Duchesne, ce château étoit nommé anciennement La Grange aux Gueux; mais Ménage devoit lire La Grange aux Queux, Coqui, cuisiniers, ce qui est fort différent; ce château de Wincester fut détruit sous Charles VI. par Gois, un des bouchers de Paris qui entrèrent dans le parti du duc Jean de Bourgogne. Il appartenoit alors au duc de Berry.

SCENE XII.

3 On ne conçoit pas que Célie emmenée par Andrés, qui doit craindre de la perdre de vue, se trouve ici seule avec Mascarille.

SCENE XIV.

Le dénouement, comme on l'a dit, est pénible et peu vraisemblable. Ce récit de Mascarille est écrit plaisamment et avec rapidité, il annonce toutes les reconnoissances faites et à faire; mais la gaîté de ce récit n'en justifie pas la fable trop éloignée de la vraisemblance.

Dans ce récit on retranchoit, suivant l'édition de 1682, que nous suivons exactement à cet égard, d'abord quatre vers commençant par *Qui pour armes*, &c. Ensuite seize vers de suite commençant par *Me fait vous reconnoître*, &c. et seize autres encore commençant par *Oui, mon père, je suis*, &c. Ce rêcit, avant ces retranchemens, étoit d'une longueur fatigante.

On supprimoit de plus les quatre premiers vers de la dernière scène, commençant par *Voyons si votre diable*, &c.

« Cette pièce," dit M. de Voltaire, « eut plus de succès « que le Misantrope, l'Avare, et Les Femmes Savantes. « C'est," dit-il, « que la réputation de Molière ne faisoit pas « encore d'ombrage." On ajoutera à cette décision que la pièce de l'Etourdi, par le romanesque et l'embarras de l'intrigue, différoit moins des comédies du tems où elle parut, que les trois chefs-d'œuvre cités par M. de Voltaire. D'ailleurs il faut bien que le succès de l'Etourdi n'ait pas été si grand qu'on le dit, puisque ce fut à la fin du même mois de Décembre qu'on vit paroître le Dépit Amoureux.

Il s'en faut bien qu'on ait observé ici toutes les fautes et toutes les négligences de style de cette pièce. C'est sur les vrais chefs-d'œuvre de Molière qu'on a cru devoir porter un coup-d'œil plus attentif.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR

SUR

LE DEPIT AMOUREUX.

Cette comédie en vers et en cinq actes, parut pour la première fois à Beziers, en 1654, lorsque M. le Prince de Conti, qui avoit été compagnon d'études de Molière, et qui alors étoit bien loin d'écrire contre l'art dramatique, tenoit les Etats du Languedoc; elle fut depuis donnée à Paris sur le théâtre du Petit Bourbon, à la fin de Décembre, 1658.

Il y a grande apparence que Molière, qui depuis peu de tems couroit la province, avoit dans son porte-feuille, avant de se faire chef de troupe, et la comédie de l'*Etourdi*, et celle du *Dépit Amoureux*, qu'il avoit pu composer pendant les troubles de la Fronde; car on ne sait absolument ce qu'il faisoit alors. Heureux l'homme de lettres qui se laisse ignorer pendant ses premières années! c'est dans ces tems d'obscurité qu'il fait paisiblement l'utile amas des richesses qu'il doit étaler un jour. On doit le faire remarquer ici, Molière avoit trente-trois ans lorsqu'il donna sa première comédie à Lyon.

Les différens auteurs qui ont parlé du *Dépit Amoureux*, ne mettent pas cette comédie au rang des bonnes pièces de Molière; et il faut convenir avec eux qu'elle n'annonçoit point encore le peinture de nos mœurs, et qu'elle est aussi négligemment écrite que l'*Etourdi*.

Cependant il y a peu d'années où nous ne voyions quelques représentations de cet ouvrage, parce qu'il offre en plus d'un endroit et cette gaîté dont Plaute avoit donné des leçons à Molière, et cet examen heureux du cœur humain qui lui était si naturel, et ce comique brillant et facile qui mettra toujours son dialogue au-dessus de celui de tous nos écrivains de theâtre.

L. Riccoboni, dans ses observations, indique deux sources où Molière puisa l'idée de cette seconde comédie. La première est une pièce *du Bon Théâtre*, dit-il, intitulée l'*Interresse di Nicolo Secchi*, et l'autre est un ancien canevas sous le nom de *Sdegni Amorosi*.

Le titre de cette dernière farce inconnue pourroit faire supposer qu'il étoit question de tracasserie d'amans, et par conséquent du plus agréable objet du *Dépit Amoureux*; mais on n'en trouve pas un mot dans la pièce du *Bon Théâtre*, dans l'*Interresse* du *Secchi*. Molière ne put emprunter de ce dernier que ce qui rend la fable de sa comédie trop compliquée et trop étrangère à nos usages.

L'ouvrage du *Secchi* a donc fourni à notre auteur le roman peu naturel d'*Ascagne*, sa supposition invraisemblable, et son mariage secret, moins croyable encore.

L'exemple de Molière n'auroit pas dû autoriser un de nos auteurs à prendre pour fond d'une intrigue dramatique un pareil mariage, où l'un des conjoints est dans l'erreur sur la personne à laquelle il est uni *. Il est vrai qu'il est plus aisé de n'imiter des grands hommes que leurs fautes.

Les scènes charmantes de *Lucile* et d'*Eraste* rachettent bien, à la vérité, le vice de l'intrigue, et elles ne doivent rien au *Secchi*. *Flaminio* et *Virginia*, qui sont dans la pièce du *Poëte*

* Voyez "l'Epoux par supercherie."

Italien ce que *Lucile* et *Eraste* sont dans l'ouvrage de Molière, n'ont pas même une seule scène ensemble.

On a rémarqué que ces scènes de dépit, toujours sures du succès, sont une imitation de l'Ode d'Horace, *Donec gratus eram*, et Molière est le premier qui ait fait passer ce tableau charmant sous nos yeux; on l'a beaucoup imité depuis, et c'est aujourd'hui ce qu'on appelle un *lieu commun*.

En convenant que Molière doit au *Scochi* le fond de sa pièce, ce n'est pas dire qu'il en a emprunté l'ordre, l'arrangement, le développement, ni les idées, et encore moins le dialogue. Molière sera toujours un modèle à proposer aux imitateurs; il ne se traîne point sur les traces de son original; il s'élance de ses propres forces, et bientôt il le laisse loin de lui. C'est le cas d'appliquer ici ce que dit si ingénieusement M. de Voltaire des imitations du grand Corneille. "Cinq ou six "endroits touchans, mais noyés dans la foule des irrégularités "de Guilain de Castro, furent sentis par ce grand homme, "comme on découvre un sentier couvert de ronces et d'épines."

LE DEPIT AMOUREUX,

COMEDIE

EN CINQ ACTES.

ACTEURS.

ALBERT, père de Lucile et d'Ascagne.
POLIDORE, père de Valère.
LUCILE, fille d'Albert.
ASCAGNE, fille d'Albert, déguisée en homme
ERASTE, amant de Lucile.
VALERE, fils de Polidore.
MARINETTE, suivante de Lucile.
FROSINE, confidente d'Ascagne.
METAPHRASTE, pédant.
GROS-RENE, valet d'Eraste.
MASCARILLE, valet de Valère.
LA RAPIERE, bretteur.

La scène est à Paris.

LE DEPIT AMOUREUX,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ERASTE, GROS-RENÉ.

ERASTE.

VEUX-TU que je te die ? Une atteinte secrette
Ne laisse point mon ame en une bonne assiette :
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir ;
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins, qu'avec moi, toi-même on ne te trompe.

GROS-RENE.

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaise à monsieur votre amour,
Que c'est injustement blesser ma prud'hommie,
Et se connoître mal en physionomie.
Les gens de mon minois ne sont point accusés
D'être, graces à Dieu, ni fourbes, ni rusés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guères,
Et suis homme fort rond de toutes les manières.

Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien,
Le doute est mieux fondé ; pourtant je n'en crois rien.
Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour ;
Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour ;
Et Valère, après tout, qui cause votre crainte,
Semble n'être à présent souffert que par contrainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri,
Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri ;
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
Par fois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
Valère enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un tems trop de tranquillité ;
Et, ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joie ou bien d'indifférence,
M'empoisonne à tous coups[2] leurs plus charmans appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile
Une entière croyance aux propos de Lucile.
Je voudrois, pour trouver un tel destin bien doux,
Y voir entrer un peu de son transport jaloux ;
Et, sur ses déplaisirs et son impatience,
Mon ame prendroit lors une pleine assurance.
Toi-même penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
Voir chérir un rival d'un esprit satisfait ?
Et, si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver dessus[3] cette aventure ?

GROS-RENE.

Peut-être que son cœur a changé de desirs,
Connoissant qu'il poussoit d'inutiles soupirs.

ERASTE.

Lorsque par les rebuts une ame est détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,

Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat
Qu'elle puisse rester en un paisible état.
De ce qu'on a chéri la fatale présence
Ne nous laisse jamais dedans[4] l'indifférence;
Et, si de cette vue on n'accroît son dédain,
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein:
Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une ame;
Et l'on ne sauroit voir, sans en être piqué,
Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENE.

Pour moi, je ne sais point tant de philosophie;
Ce que voient mes yeux franchement je m'y fie;
Et ne suis point de moi si mortel ennemi,
Que je m'aille affliger sans sujet ni demi[5].
Pourquoi subtiliser, et faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable?
Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer!
Laissons venir la fête avant que[6] la chommer.
Le chagrin me paroît une incommode chose;
Je n'en prends point, pour moi, sans bonne et juste cause;
Et mêmes[7] à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune,
Celle que vous aurez me doit être commune;
La maîtresse ne peut abuser votre foi,
A moins que la suivante en fasse[8] autant pour moi;
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit, je t'aime;
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou,
A son exemple aussi j'en rirai tout mon saoul,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

ERASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENE.

Mais je la vois qui passe.

SCENE II.

ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE.

GROS-RENE.

S't, Marinette !

MARINETTE.

Ho, ho! Que fais-tu là ?

GROS-RENE.

Ma foi,
Demande ; nous étions tout-à-l'heure sur toi [9].

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, monsieur! Depuis une heure
Vous m'avez fait trotter comme un basque, ou je meure.

ERASTE.

Comment ?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
Et vous promets [10], ma foi—

ERASTE.

Quoi ?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas
Au temple, au cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-RENE.

Il falloit en jurer.

ERASTE.

Apprends-moi donc, de grace,
Qui te fait me chercher?

MARINETTE.

Quelqu'un, en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté;
Ma maîtresse, en un mot.

ERASTE.

Ah! chére Marinette,
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprète?
Ne me déguise point un mystère fatal,
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal:
Au nom des dieux, dis-moi si ta belle maîtresse
N'abuse point mes feux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé, hé, d'où vous vient donc ce plaisant mouvement?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment?
Quel garant est-ce encor que votre amour demande?
Que lui faut-il?

GROS-RENE.

A moins que Valère se pende [11],
Bagatelle, son cœur ne s'assurera point.

MARINETTE.

Comment?

GROS-RENE.

Il est jaloux jusques en un tel point[12].

MARINETTE.

De Valère? Ah, vraiment la pensée est bien belle!
Elle peut seulement naître en votre cervelle.
Je vous croyois du sens, et jusqu'à ce moment
J'avois de votre esprit quelque bon sentiment:
Mais, à ce que je vois, je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée?

GROS-RENE.

Moi, jaloux! Dieu m'en garde, et d'être assez badin
Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin.
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelqu'autre te plût.
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien; voilà comme il faut être.
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître.
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par-là les desseins d'un rival.
Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse;
Et j'en sais tel, qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
C'est jouer en amour un mauvais personnage,
Et se rendre, après tout, misérable à crédit.
Cela, seigneur Eraste, en passant vous soit dit.

ERASTE.

Hé bien, n'en parlons plus. Que venois-tu m'apprendre?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre,
Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché [13].
Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute;
Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ERASTE *lit.*

" Vous m'avez dit que votre amour
" Etoit capable de tout faire;
" Il se couronnera lui-même dans ce jour,
" S'il peut avoir l'aveu d'un père.
" Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur [14],
" Je vous en donne la licence;
" Et si c'est en votre faveur,
" Je vous réponds de mon obéissance."

Ah, quel bonheur! O toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déité!

GROS-RENE.

Je vous le disois bien: contre votre croyance,
Je ne me trompe guère aux choses que je pense.

ERASTE *relit.*

" Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
" Je vous en donne la licence;
" Et si c'est en votre faveur,
" Je vous réponds de mon obéissance."

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
Elle désavoueroit bientôt un tel écrit.

ERASTE.

Ah! cache-lui, de grace, une peur passagère,
Où mon ame a cru voir quelque peu de lumière;

Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport ;
Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colère.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en est point le tems.

ERASTE.

Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends
Reconnoître dans peu, de la bonne manière,
Les soins d'une si noble et si belle courière.

MARINETTE.

A propos ; savez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore ?

ERASTE.

Hé bien ?

MARINETTE.

Tout proche du marché,
Où vous savez.

ERASTE.

Où donc ?

MARINETTE.

Là—dans cette boutique
Où dès le mois passé votre cœur magnifique
Me promit, de sa grace, une bague.

ERASTE.

Ah ! j'entends.

GROS-RENE.

La matoise !

ERASTE.

Il est vrai, j'ai tardé trop long-tems
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse:
Mais—

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit n'est pas que je vous presse.

GROS-RENE.

Ho! que non!

ERASTE *lui donne sa bague.*

Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez; j'aurais honte à la prendre.

GROS-RENE.

Pauvre honteuse, prends, sans davantage attendre;
Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ERASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un père favorable.

ERASTE.

Mais s'il me rebutoit, dois-je—?

MARINETTE.

Alors comme alors:
Pour vous on emploiera toutes sortes d'efforts[15].

D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre :
Faites votre pouvoir, et nous ferons le nôtre.

ERASTE.

Adieu : nous en saurons le succès dans ce jour.

(Eraste relit la lettre tout bas.)

MARINETTE *à Gros-René.*

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour ?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENE.

Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.
Je te veux ; me veux-tu de même ?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENE.

Touche : il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon desir.

GROS-RENE.

Adieu, mon astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flamme.

GROS-RENE.

Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon ame.

(Marinette sort.)

Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien,
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ERASTE.

Valère vient à nous.

GROS-RENE.

Je plains le pauvre hère,
Sachant ce qui se passe.

SCENE III.[16]

VALERE, ERASTE, GROS-RENE.

ERASTE.

Hé bien, seigneur Valère?

VALERE.

Hé bien, seigneur Eraste?

ERASTE.

En quel état l'amour?

VALERE.

En quel état vos feux?

ERASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALERE.

Et mon amour plus fort.

ERASTE.

Pour Lucile?

VALERE.

Pour elle.

ERASTE.

Certes, je l'avouerai, vous êtes le modèle
D'une rare constance.

VALERE.

Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la postérité.

ERASTE.

Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère,
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire;
Et je ne forme point d'assez beaux sentimens
Pour souffrir constamment les mauvais traitemens:
Enfin quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALERE.

Il est très-naturel, et j'en suis bien de même.
Le plus parfait objet dont je serois charmé,
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ERASTE.

Lucile cependant—

VALERE.

Lucile dans son ame
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

ERASTE.

Vous êtes donc facile à contenter?

VALERE.

Pas tant
Que vous pourriez penser.

ERASTE.

Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je suis en sa grace[17].

VALERE.

Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.

ERASTE.

Ne vous abusez point, croyez-moi.

VALERE.

Croyez-moi,
Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi [18].

ERASTE.

Si j'osois vous montrer une preuve assurée
Que son cœur—Non, votre ame en seroit altérée.

VALERE.

Si je vous osois, moi, découvrir en secret—
Mais je vous fâcherois, et veux être discret.

ERASTE.

Vraiment, vous me poussez ; et, contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie.
Lisez.

VALERE *après avoir lu.*

Ces mots sont doux.

ERASTE.

Vous connoissez la main?

VALERE.

Oui de Lucile.

ERASTE.

Hé bien? cet espoir si certain—

VALERE *riant et s'en allant.*

Adieu, seigneur Eraste.

GROS-RENE.

Il est fou, le bon sire :
Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire ?

ERASTE.

Certes, il me surprend, et j'ignore, entre nous,
Quel diable de mystère est caché là-dessous.

GROS-RENE.

Son valet vient, je pense.

ERASTE.

Oui, je le vois paroître.
Feignons, pour le jeter sur l'amour de son maître.

SCENE IV.[19]

ERASTE, MASCARILLE, GROS-RENE.

MASCARILLE *à part.*

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.

GROS-RENE.

Bon jour.

MASCARILLE.

Bon jour.

GROS-RENE.

Où tend Mascarille à cette heure ?
Que fait-il ? Revient-il ? va-t-il ? ou s'il demeure ?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été ;
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté ;
Et ne demeure point, car, tout de ce pas même,
Je prétends m'en aller.

ERASTE.

La rigueur est extrême ;
Doucement, Mascarille.

MASCARILLE.

Ah! monsieur, serviteur,

ERASTE.

Vous nous fuyez bien vîte! hé quoi! vous fais-je peur?

MASCARILLE.

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ERASTE.

Touche ; nous n'avons plus sujet de jalousie,
Nous devenons amis, et mes feux que j'éteins,
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu!

ERASTE.

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENE.

Sans doute ; et je te cède aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là ; notre rivalité [20]
N'est pas pour en venir à grande extrémité :
Mais est-ce un coup bien sûr que votre seigneurie
Soit dés-enamourée [21], ou si c'est raillerie?

ERASTE.

J'ai su qu'en ses amours ton maître étoit trop bien ;
Et je serois un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous caressoit pour la seule grimace ;
Et mille fois sachant tout ce qui se passoit,
J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit:
On offense un brave homme alors que l'on l'abuse.
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse ?
Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moi,
Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrette,
Qui rend de nos amans la flamme satisfaite.

ERASTE.

Hé ! que dis-tu ?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,
Et ne sais pas, monsieur, qui peut vous avoir dit
Que, sous ce faux semblant, qui trompe tout le monde
En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

ERASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ERASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ERASTE.

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERASTE.

Ah, Gros-René!

GROS-RENE.

Monsieur.

ERASTE.

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.
(à Mascarille.)
Tu penses fuir.

MASCARILLE.

Nenni.

ERASTE.

Quoi? Lucile est la femme—?

MASCARILLE.

Non, monsieur, je raillois.

ERASTE.

Ah, vous raillez, infâme.

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ERASTE.

Il est donc vrai?

MASCARILLE.

Non pas:
Je ne dis pas cela.

ERASTE.

Que dis-tu donc?

MASCARILLE.

Hélas!
Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ERASTE.

Assure
Ou si la chose est vraie, ou si c'est imposture.

MASCARILLE.

C'est ce qu'il vous plaira: je ne suis pas ici
Pour vous rien contester.

ERASTE *tirant son épée.*

Veux-tu dire? Voici,
Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque sotte harangue.
Hé, de grace, plutôt, si vous le trouvez bon,
Donnez-moi vîtement quelques coups de bâton,
Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

ERASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas! je la dirai:
Mais peut-être, monsieur, que je vous fâcherai.

ERASTE.

Parle: mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras,
Faites-moi pis encor, tuez-moi, si j'impose [22],
En tout ce que j'ai dit ici, la moindre chose.

ERASTE.

Ce mariage est vrai?

MASCARILLE.

Ma langue en cet endroit
A fait un pas de clerc dont elle s'apperçoit:
Mais enfin cette affaire est comme vous la dites,
Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud;
Et Lucile depuis fait encor moins paroître
La violente amour qu'elle porte à mon maître,
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.
Si, malgré mes sermens, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ERASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraud.

MASCARILLE.

Et de grand cœur.
C'est ce que je demande.

SCENE V.

ERASTE, GROS-RENE.

ERASTE.

Hé bien ?

GROS-RENE.

Hé bien, monsieur ?
Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ERASTE.

Las, il ne l'est que trop, le bourreau détestable !
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit ;
Et ce qu'a fait Valère en voyant cet écrit,
Marque bien leur concert, et que c'est une baie[23]
Qui sert, sans doute, aux feux dont l'ingrate le paie.

SCENE VI.

ERASTE, MARINETTE, GROS-RENE.

MARINETTE.

Je viens vous avertir que tantôt sur le soir
Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

ERASTE.

Oses-tu me parler, ame double et traîtresse ?
Va, sors de ma présence, et dis à ta maîtresse
Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'état, infâme, que j'en fais.

(Il déchire la lettre, et sort.)

MARINETTE.

Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique?

GROS-RENE.

M'oses-tu bien encor parler, femelle inique?
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Est pire qu'un Satrape, ou bien qu'un Lestrigon [24]!
Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse,
Et dis-lui bien et beau, que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots ni mon maître ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE *seule.*

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
De quel démon est donc leur ame travaillée?
Quoi, faire un tel accueil à nos soins obligeans?
Oh, que ceci chez nous va surprendre les gens!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE I.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

Ascagne, je suis fille à secret, Dieu merci [1].

ASCAGNE.

Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
Ou que de quelqu'endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE.

Nous serions au logis beaucoup moins surement:
Ici de tous côtés on découvre aisément,
Et nous pouvons parler avec toute assurance.

ASCAGNE.

Hélas, que j'ai de peine à rompre mon silence!

FROSINE.

Ouais, ceci doit donc être un important secret!

ASCAGNE.

Trop, puisque je le fie à vous-même à regret,
Et que, si je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le sauriez point.

FROSINE.

Ah, c'est me faire outrage!
Feindre à s'ouvrir à moi [2], dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu!

Moi, nourrie avec vous, et qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance,
Qui sais—

ASCAGNE.

Oui, vous savez la secrette raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison;
Vous savez que dans celle où passa mon bas âge
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
Que relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort;
Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.
Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,
Eclaircissez un doute où je tombe toujours.
Se pourroit-il qu'Albert ne sût rien du mystère
Qui masque ainsi mon sexe, et l'a rendu mon père?

FROSINE.

En bonne-foi, ce point sur quoi vous me pressez,
Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez:
Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close,
Et ma mère ne put m'éclaircir mieux la chose.
Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui même, avant qu'il vînt au jour,
Le testament d'un oncle abondant en richesses,
D'un soin particulier avoit fait des largesses;
Et que sa mère fit un secret de sa mort[3],
De son époux absent redoutant le transport,
S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tiroit un si grand avantage;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous où vous étiez nourrie
(Votre mère d'accord de cette tromperie,
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis),
En faveur des présens le secret fut promis.

Albert ne l'a point su de nous ; et pour sa femme
L'ayant plus de douze ans conservé dans son ame,
Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
Son trépas imprévu ne put rien découvrir ;
Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance.
J'ai su qu'en secret même il lui faisoit du bien,
Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage :
Et comme il le prétend, c'est un mauvais langage :
Je ne sais s'il sauroit la supposition
Sans le déguisement ; mais la digression
Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre ;
Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sachez donc que l'amour ne sait point s'abuser,
Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser,
Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
Ont su trouver le cœur d'une fille peu forte :
J'aime enfin.

FROSINE.

Vous aimez !

ASCAGNE.

Frosine, doucement.
N'entrez pas tout-à-fait dedans l'étonnement ;
Il n'est pas tems encore ; et ce cœur qui soupire,
A bien, pour vous surprendre, autre chose à vous dire.

FROSINE.

Et quoi ?

ASCAGNE.

J'aime Valère.

FROSINE.

Ah, vous avez raison!
L'objet de votre amour! Lui, dont à la maison
Votre imposture enlève un puissant héritage,
Et, qui de votre sexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien lui retourner!
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ai de quoi, toutefois, surprendre plus votre ame:
Je suis sa femme.

FROSINE.

O dieux, sa femme!

ASCAGNE.

Oui, sa femme[4].

FROSINE.

Ah, certes, celui-là l'emporte, et vient à bout
De toute ma raison!

ASCAGNE.

Ce n'est pas encor tout.

FROSINE.

Encore?

ASCAGNE.

Je la suis[5], dis-je, sans quil le pense,
Ni qu'il ait de mon sort la moindre connoissance.

FROSINE.

Ho! poussez, je le quitte, et ne raisonne plus,
Tant mes sens coup sur coup se trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.

Valère dans les fers de ma sœur arrêté,
Me sembloit un amant digne d'être écouté ;
Je ne pouvois souffrir qu'on rebutât sa flamme,
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon ame ;
Je voulois que Lucile aimât son entretien ;
Je blâmois ses rigueurs, et les blâmai si bien,
Que moi-même j'entrai, sans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les sentimens qu'elle ne pouvoit prendre.
C'étoit, en lui parlant, moi qu'il persuadoit ;
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit ;
Et ses vœux, rejetés de l'objet qui l'enflamme,
Etoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon ame.
Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible, hélas!
Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une blessure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.
Enfin, ma chère, enfin l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui.
Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable,
Et je sus ménager si bien cet entretien,
Que du déguisement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flattoit sa pensée,
Je lui dis que pour lui mon ame étoit blessée,
Mais que voyant mon père en d'autres sentimens,
Je devois une feinte à ses commandemens ;
Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystère
Dont la nuit seulement seroit dépositaire,
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien secret se devoit éviter ;
Qu'il me verroit alors la même indifférence
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence ;
Et que de son côté, de même que du mien,
Geste, parole, écrit, ne m'en dît jamais rien.
Enfin, sans m'arrêter à toute l'industrie,
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,
J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,
Et me suis assuré l'époux que je vous di.

FROSINE.

Ho, ho, les grands talens que votre esprit possède!
Diroit-on qu'elle y touche avec sa mine froide?
Cependant vous avez été bien vîte ici;
Car je veux que la chose ait d'abord réussi,
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
Qu'elle ne peut long-tems éviter d'être sue?

ASCAGNE.

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter,
Ses projets seulement vont à se contenter;
Et, pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils—Mais voici cet époux.

SCENE II.

VALERE, ASCAGNE, FROSINE.

VALERE.

Si vous êtes tous deux en quelque conférence
Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non; vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

VALERE.

Moi?

ASCAGNE.

Vous-même.

VALERE.

Et comment?

ASCAGNE.

Je disois que Valère
Auroit, si j'étois fille, un peu trop su me plaire,
Et que, si je faisois tous les vœux de son cœur,
Je ne tarderois guère à faire son bonheur.

VALERE.

Ces protestations ne coûtent pas grand'chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose:
Mais vous seriez bien pris si quelque événement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout: je vous dis que, régnant dans votre ame,
Je voudrois de bon cœur couronner votre flamme.

VALERE.

Et si c'étoit quelqu'une, où par votre secours
Vous pussiez être utile au bonheur de mes jours?

ASCAGNE.

Je pourrois assez mal répondre à votre attente.

VALERE.

Cette confession n'est pas trop obligeante.

ASCAGNE.

Hé, quoi? Vous voudriez, Valère, injustement,
Qu'étant fille, et mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allasse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelqu'autre maîtresse?
Un si pénible effort pour moi m'est interdit.

VALERE.

Mais cela n'étant pas?

ASCAGNE.

Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, et vous devez le prendre
Tout de même.

VALERE.

Ainsi donc il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le ciel fasse [6] un grand miracle en vous ;
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse,
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

ASCAGNE.

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser
Quand il s'agit d'aimer. Enfin je suis sincère,
Je ne m'engage point à vous servir, Valère,
Si vous ne m'assurez, au moins absolument,
Que vous avez pour moi le même sentiment ;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, si j'étois fille, une flamme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivrois pour vous.

VALERE.

Je n'avois jamais vu ce scrupule jaloux ;
Mais tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais sans fard ?

VALERE.

Oui, sans fard.

ASCAGNE.

S'il est vrai, désormais
Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

VALERE.

J'ai bientôt à vous dire un important mystère,
Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.

VALERE.

Hé, de quelle façon cela pourroit-il être?

ASCAGNE.

C'est que j'ai de l'amour qui ne sauroit paroître,
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VALERE.

Expliquez-vous, Ascagne, et croyez par avance
Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALERE.

Non, non; dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'est pas encor tems; mais c'est une personne
Qui vous touche de près.

VALERE.

Votre discours m'étonne.
Plût à Dieu que ma sœur—

ASCAGNE.

Ce n'est pas la saison
De m'expliquer, vous dis-je.

VALERE.

Et pourquoi?

ASCAGNE.

Pour raison;
Vous saurez mon secret, quand je saurai le vôtre.

VALERE.

J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc; et lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALERE.

Adieu, j'en suis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valère.

(Valère sort.)

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'assistance d'un frère.

SCENE III.

LUCILE, ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE.

LUCILE *à Marinette les trois premiers vers.*

C'en est fait; c'est ainsi que je puis me venger,
Et si cette action a de quoi l'affliger,
C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.
Mon frère, vous voyez une métamorphose:
Je veux chérir Valère après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

ASCAGNE.

Que dites-vous, ma sœur? Comment! courir au change[8]?
Cette inégalité me semble trop étrange.

LUCILE.

La vôtre me surprend avec plus de sujet.
De vos soins autrefois Valère étoit l'objet,
Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice;
Et, quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît?
Et je vous vois parler contre son intérêt?

ASCAGNE.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre:
Je sais qu'il est rangé dessous les loix d'une autre;
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappelliez et qu'il ne revînt pas.

LUCILE.

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,
Et je sais, pour son cœur, tout ce que j'en dois croire,
Il s'explique à mes yeux intelligiblement;
Ainsi découvrez-lui, sans peur, mon sentiment;
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Lui va faire savoir que son ardeur me touche.
Quoi, mon frère, à ces mots vous restez interdit?

ASCAGNE.

Ah, ma sœur! Si sur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes sensible aux prières d'un frère,
Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valère
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher,
Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence;
A moi seul de ses feux elle fait confidence,
Et je vois dans son cœur de tendre mouvemens
A dompter la fierté des plus durs sentimens.

Oui, vous auriez pitié de l'état de son ame,
Connoissant de quel coup vous menacez sa flamme,
Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra.
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Eraste est un parti qui doit vous satisfaire,
Et des feux mutuels—

LUCILE.

Mon frère, c'est assez.
Je ne sais point pour qui vous vous intéressez ;
Mais, de grace, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez
Si vous effectuez vos desseins declarés.

SCENE IV.

LUCILE, MARINETTE.

MARINETTE.

La résolution, Madame, est assez prompte.

LUCILE.

Un cœur ne pèse rien, alors que l'on l'affronte[9];
Il court à sa vengeance, et saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître! faire voir cette insolence extrême!

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même;
Et quoique là-dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.

Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle ;
De l'écrit obligeant le sien tout transporté
Ne me donnoit pas moins que de la déité ;
Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne sais, pour causer de si grands changemens,
Ce qui s'est pu passer entre ces courts momens.

LUCILE.

Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi, tu voudrois chercher hors de sa lâcheté,
La secrette raison de cette indignité ?
Cet écrit malheureux, dont mon ame s'accuse,
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

MARINETTE.

En effet ; je comprends que vous avez raison,
Et que cette querelle est pure trahison.
Nous en tenons, madame ; et puis, prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille,
Qui, pour nous accrocher, feignent tant de langueur ;
Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur ;
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous sommes :
Foin de notre sottise, et peste soit des hommes !

LUCILE.

Hé bien, bien, qu'il s'en vante, et rie à nos dépens,
Il n'aura pas sujet d'en triompher long-tems ;
Et je lui ferai voir qu'en une ame bien faite
Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur nous ;
Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.

Quelqu'autre, sous l'espoir du *matrimonion*,
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *nescio vos.*

LUCILE.

Que tu dis de folies,
Et choisis mal ton tems pour de telles saillies!
Enfin je suis touchée au cœur sensiblement;
Et si jamais celui de ce perfide amant,
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance;
(Car le ciel a trop pris plaisir de m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger).
Quand, dis-je, par un sort à mes desirs propice,
Il reviendroit m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends, sur-tout, de me parler pour lui.
Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime;
Et même si mon cœur étoit pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté,
Que ton affection me soit alors sévère,
Et tienne comme il faut la main à ma colère.

MARINETTE.

Vraiment, n'ayez point peur, et laissez faire à nous,
J'ai pour le moins autant de colère que vous;
Et je serois plutôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître aussi me redonnât envie—
S'il vient—

SCENE V.

ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT.

Rentrez, Lucile, et me faites venir
Le Précepteur; je veux un peu l'entretenir,
Et m'informer de lui qui me gouverne Ascagne,
S'il sait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

SCENE VI.

ALBERT *seul.*

En quel gouffre de soins et de perplexité
Nous jette une action faite sans équité?
D'un enfant supposé par mon trop d'avarice
Mon cœur depuis long-tems souffre bien le supplice;
Et quand je vois les maux où je me suis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre et misère jetée;
Tantôt pour ce fils-là qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidens qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle;
J'appréhende au retour cette triste nouvelle:
Las, vous ne savez pas, vous l'a-t-on annoncé?
Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé [10]:
Enfin, à tous momens, sur quoi que je m'arrête,
Cent sortes de chagrins me roulent dans la tête.
Ah!—

SCENE VII.

ALBERT, METAPHRASTE.

METAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître, j'ai voulu—

METAPHRASTE.

Maître est dit *à magis ter* [11].
C'est comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,
Si je savois cela. Mais, soit, à la bonne heure.
Maître, donc—

METAPHRASTE.

Poursuivez.

ALBERT.

Je veux poursuivre aussi;
M is ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
encore une fois, maître, c'est la troisième,
me rend chagrin, vous savez que je l'aime,
neusement je l'ai toujours nourri.

METAPHRASTE.

non potest præferri

ALBERT.

courant ensemble,
ire, me semble;

Je vous crois grand latin et grand docteur juré,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré :
Mais dans un entretien qu'avec vous je destine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue, et cent mots me cracher,
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui, depuis cinquante ans, dites journellement,
Ne sont encor pour moi que du haut allemand.
Laissez donc en repos votre science auguste,
Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils, l'hymen me paroît faire peur ;
Et sur quelque parti que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid et recule.

METAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait *sermon* ;
Et comme aussi les Grecs disent *Atanaton*—

ALBERT.

Mon Dieu, maître éternel, laissez-là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parl
Eux et mon fils n'ont rien ensemble à dé

METAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils ?

ALBERT.

Je

Il ne sentiroit point une se

Quelque chose le trouble, ou je suis fort deçu;
Et je l'apperçus hier, sans en être apperçu[12],
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

METAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire,
Un endroit écarté? *Latinè, secessus,*
Virgile l'a dit, *Est in secessu locus*—

ALBERT.

Comment auroit-il pu l'avoir dit, ce Virgile,
Puisque je suis certain que, dans ce lieu tranquille,
Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux?

METAPHRASTE.

Virgile est nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin
De terme plus choisi, d'auteur, ni de témoin
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

METAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en
Par les meilleurs auteurs. *Tu vivendo*
Comme on dit, *scribendo, sequare peri*

ALBERT.

Homme ou démon, veux-tu m'en

METAPHRA

Quintilien en fait le précepte.

AL

Soit du causeur!

METAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement
Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT.

Je serai le diable qui t'emporte,
Chien d' homme! Oh, que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce muffle une application!

METAPHRASTE.

Mais qui cause, Seigneur, votre inflammation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

METAPHRASTE.

Ah! sans doute;
...atisfait, s'il ne tient qu'à cela;

ALBERT.

... ferez sagement.

METAPHRASTE.

Me voilà

ALBERT.

...ant mieux.

...HRASTE.

Que je trépasse,

ALBERT.

Dieu vous en fasse la grace.

METAPHRASTE.

Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT.

Ainsi soit-il.

METAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

METAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'est assez dit.

METAPHRASTE.

Je suis exact plus qu'aucun

ALBERT.

Je le crois.

METAPHRASTE.

J'ai promis que je ne d

ALBERT.

Suffit.

METAPHR

Dès-à-présent je su

AL

METAPHRASTE.

Parlez ; courage ; au moins je vous donne audience.
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence :
Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT *à part*.

Le traître !

METAPHRASTE.

Mais, de grace, achevez vîtement :
Depuis long-tems j'écoute ; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, bourreau détestable—

METAPHRASTE.

Hé, bon Dieu ! Voulez-vous que j'écoute à jamais ?
Partageons le parler du moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

est bien—

METAPHRASTE.

Quoi, voulez-vous poursuivre ?
fait ? *Per Jovem*, je suis ivre !

ALBERT.

TAPHRASTE.

Bon Dieu que de discours ?
rrêter le cours ?

RT.

METAPHRASTE.

Derechef? ô l'étrange torture!
Hé! laissez-moi parler un peu, je vous conjure.
Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
D'un savant qui se tait.

ALBERT.

Parbleu, tu te tairas.

SCENE VIII.

METAPHRASTE *seul.*

D'où vient fort à propos cette sentence expresse
D'un philosophe: parle, afin qu'on te connoisse.
Doncques si de parler le pouvoir m'est ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
Et changer mon essence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de
Oh, que les grands parleurs par moi
Mais quoi! si les savans ne sont pas écouté
Si l'on veut que toujours ils aient la bouche
Il faut donc renverser l'ordre de chaque
Que les poules dans peu dévorent les re
Que les jeunes enfans remontrent aux
Qu'a poursuivre les loups les agnelets
Qu'un fou fasse les loix, que les fem
Que par les criminels les juges soie
Et par les écoliers les maîtres fus
Que le malade au sain présente
Que le lièvre craintif—

SCENE IX.

ALBERT, METAPHRASTE.

Albert sonne aux oreilles de Métaphraste une cloche de mulet, qui le fait fuir[13].

METAPHRASTE *fuyant*.

Miséricorde! à l'aide!

FIN DU SECOND ACTE.